

PascalF Kaufmann

LES CINQ SAISONS

nouvelles



LES CINQ SAISONS

PascalF Kaufmann

LES CINQ SAISONS
nouvelles

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2022, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701473-5-0

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

LE PRINTEMPS

À tire-d'Aigle

J'ai fait quoi ? Disons, un pas à droite et j'ai remarqué au loin dans la forêt une cabane en bois que je n'avais encore jamais vue.

J'ai pris la voiture en direction de l'est. J'ai dû m'arrêter à un passage clouté, l'enfant qui traversait m'a fait un sourire fier et un grand signe de la main. Cela m'a mis de bonne humeur. Sur le trottoir de la pizzeria, deux ados marqués d'un tatoo — une calligraphie chinoise — se tenaient l'un face à l'autre, les mains plates, hardis de papouilles jouant de fausses esquives à qui rougira le dernier. Puis l'orage. La foudre s'est abattue sur un vieux hêtre. J'ai enclenché les essuie-glaces et le clignotant à droite. J'ai roulé longtemps. Dans le rétro, je ne voyais déjà plus l'antenne du Chasseral. Je suis arrivé sur une plage qui semblait être paradisiaque. De sable blanc. De sable rouge, car un enfant de trois ans rejeté par la Méditerranée gisait abandonné ; il portait une gourmète avec son prénom, *Aylan*. Impuissant, au lieu d'un moindre service, je n'ai pu rendre que tripes et boyaux. J'ai fermé les yeux. J'ai couru le long de la plage puis me suis effondré. Alors le vide. Plus exactement l'envie de vide.

Sauvé par des plaisanciers bobos et tout nus, je me suis retrouvé sur le pont d'un voilier. Les femmes avaient des poils sous les bras. On a chanté, on a chaloupé toute la nuit une bouteille à la main. À la dérive, l'esquif sans ancre, semblait pourtant vouloir écrire un mot bateau, peut-être « liberté » sur cette page de l'océan. Cette page aussitôt spoliée par un pétrolier géant en train de sombrer qui l'a recouverte de son œuvre ; une huile, lugubre, figurant des oiseaux mazoutés.

Le voilier s'est échoué sur un estran. J'ai continué en auto-stop. C'est une charrette tirée par un cheval qui s'est arrêtée. La charrette était de fortune et le cheval de misère. Le marchand de fruits, bulgare. Il tenait les rênes, raide et nonchalant. Il allait par la droite, m'a fait grimper sur le pont de la charrette. J'ai goûté aux pêches jaunes et embaumantes montées en pyramide dans

leur panier. Pour mon plus grand malheur, car de ma vie, je n'en ai plus jamais retrouvé le goût. Puis j'ai marché de jour, stupéfait par les trésors de la nature. Dans un village en pleine steppe, une petite fille burkinabé faisait la manche, je ne lui ai rien proposé d'autre qu'un haussement d'épaules.

Plus loin, incrédule, j'ai croisé un rhinocéros unicorne, un calao bicolore et des aras heureux. Marchant de nuit avec l'impression que de la glace fondait sous mes pas, marchant de jour avec la sensation que l'air qui me chauffait la veille me brûlait le lendemain. J'ai dormi debout au point qu'au réveil, ce fut déjà le crépuscule. Un gros rond orange nageait sur l'horizon. Il y avait un bar, la foule et de la musique brésilienne. Entre samba et danse de camping — j'ai contribué à la caricature — les dandinements allaient bon train. J'ai commandé une caïpirinha. La serveuse a fait un joli sourire ; en se baissant vers le frigo, sous sa jupe qui se relevait, un petit pli blanc a enflammé mon corps, les bras, le ventre, les jambes et ce qu'il y avait entre. J'ai tenu raide ma nuque et bombé le torse. Mais surgit de l'armoire frigorifique une armoire à glace, le boy de la serveuse ; je n'ai eu d'autre choix que la débandade.

Un rasta en vélo, coiffé d'un casque de dreadlocks m'a proposé son porte-bagage. À un certain moment, il fut affriandé par un champ de came à gauche. J'ai sauté du vélo. Adieu *brother*. J'ai fait pipi dans le bocage en chantant. J'ai dormi à la belle étoile. La lune était grosse et superbe. J'y ai vu nettement des traces de pas et un drapeau américain.

Le lendemain matin, le rasta est revenu en marchant — mais dans sa tête il devait voler — à côté de son cycle. *Take it man !* Il m'a donné son vélo. Mais plus loin, au milieu des cactus, un mur, fraîchement érigé entre mayas et maillés, m'a obligé à rebrousser chemin. C'était comme si j'étais parti pas loin, comme un oiseau qui prend son premier envol et qui tombe tout près du nid. Aussi, un froid vif se faufila sous mon short de cycliste. Le paysage était grandiose, là au pied des Alpes. J'ai commencé à gravir les

routes sinueuses en vélo, soudain un aigle royal est apparu. Il longeait les falaises en lançant des glapissements rauques et stridents. Il semblait montrer la route, j'ai même cru à une sorte de réincarnation, qu'il pouvait être mon père.

Au col du Galibier, un type en jaune a surgi et a levé les bras au ciel. L'aigle s'est abattu sur moi, je n'ai eu d'autre choix que de m'accrocher à ses serres et ainsi pendu à ses pattes, revenir en planant sur la terre basse. À tire-d'aigle, j'ai survolé des villes, de l'eau et des déserts et des champs, la steppe où la petite burkinabé m'a reconnu et m'a lancé une poupée africaine « Tiens, c'est pour toi » ! Dissimulé sous mon aile, elle n'aura pas vu ma honte je l'espère, moi qui ne lui avais rien donné. De là-haut, depuis mon aire volante, j'ai aperçu de la fumée dans les décombres d'une cathédrale en flammes et Quasimodo en train de jouer avec le feu. Enfin, l'antenne du Chasseral avec en arrière-plan la région des Trois-Lacs.

Sur la route une file de voitures à la queue leu leu ; des Peugeot, une 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309. Pas de doute, je rentrais bien chez moi, dans cette ville à 1000 mètres d'altitude. L'aigle a fait mine d'atterrir et j'ai pu me dégager de mon deltaplane à plumes. Je fus abasourdi par le stress des gens et les bruits de la ville. L'aigle¹ après une dernière virevolte est allé se figer sur le dôme d'une maison de maître ; définitivement. J'avais trop de choses dans la tête, il a fallu du temps pour décompresser, trouver un sens à tout ça. J'ai bougé un pied, oh quoi?... de quelques centimètres vers la droite. J'ai reconnu la cabane en bois dans la forêt.

En réalité, j'avais pivoté sur moi-même. J'avais fini par le faire, ce tour du monde, ce voyage dont je rêvais depuis si longtemps.

Il y a de la lumière dans la cabane, deux amoureux avec des tatoos chinois s'enlacent.

¹ À l'occasion du 10e anniversaire de l'inscription à l'UNESCO, après une longue période de restauration, la statue de l'aigle historique retrouve sa place au sommet d'un édifice de l'avenue Léopold-Robert à La Chaux-de-Fonds.

Point-virgule

Fait pas chaud et en plus je suis toujours tracassé par ce livre. La roue arrière de mon VTT frotte quelque part ; ce doit être le frein. Et là... mon premier point-virgule, on voit bien qu'il est indispensable, déjà, après deux lignes seulement.

Le ciel est gris et la forêt trépigne, attend ses feuilles tendres de mai. Ça sent l'humide plutôt que le champignon, ça sent la tomme plutôt que le printemps. J'ai froid aux mains, je rentre. De toute façon, je dois amener Olivia à la gare, qui part quelques jours en vacances.

Le sentier qui descend à la source est couvert de cailloux mouillés, il est glissant, je ne parviens pas à me concentrer, je dérape, je freine à tout-va ; ce livre.

Je trébuche sur une épine noire, l'arbuste se secoue comme un chien mouillé, me trempe. Je descends du vélo, je continue en poussant, je continue en pensant ; qui a bien pu écrire ce livre, et son titre c'est quoi déjà ?

Près de la source, assis dans une enfonçure, abrité, croit-il, par une barrière de fougères, un gros renard se baigne dans la brume naissante.

Quelle belle image, enfin je ne pense plus, je m'émerveille. Assoiffé de répit, je lape ce laps de temps fort d'apaisement. Point. Virgule ! et s'il avait la rage ?

Vaut mieux déguerpir en douce. Tout compte fait, je préfère les écureuils.

Au pied d'un frêne, je remonte sur la selle, mais quelque chose freine. Un pneu est plat et rien pour le regonfler ; ça me pompe, ça me pompe.

Je continue à pied. Jamais, je n'arriverai à l'heure pour le train d'Olivia.

J'en étais à la page 27, je crois. C'est quand on s'égare dans ce genre de bouquin qu'on se dit « Tiens, je devrais écrire un livre, moi aussi », et de rajouter, narquois « Comment a-t-il pu

trouver un éditeur celui-là » ? et de plus belle, pantois « Quoi, il ose postuler que les points-virgules n'auraient plus d'intérêt en littérature, qu'ils y seraient devenus inadaptés, démodés » et encore, courroucé « Il se permet de songer à les éradiquer, ce Monsieur ».

Me souviens, lorsqu'enfant bayant aux corneilles sur le banc de l'église, du curé en chaire, de corbeau vêtu n'en finissant pas de côacôa, POINT VIRGULE qui a parlé par les prophètes. La magie du point-virgule ; tout ce qui se dit avant, contenu par trois mots dits après. La vie est faite de fracas, de bruits ; on laisse passer la rumeur, on attend simplement le point-virgule et là, on tend bien l'oreille, juste quelques secondes, on écoute s'écouler et on boit ces deux trois mots, cette parole qui dit tout.

J'en ai fait un art de vivre et quand Olivia m'appelle pour le souper et que je lui réponds « J'arrive tout de suite ; si l'ordi ne plante pas ». Elle peut en attester.

Et même ce renard vu près de la source dans son lit de fougères, quand on y songe, c'est bien un point-virgule qui l'a rendu magnifique ; puis brusquement dangereux.

Holà, je presse le pas. Sitôt rentré, je vais écrire une lettre, faire le point avec cette virgule d'écrivain. En attendant, je fais le poing dans la poche de mon froc où, avec le froid, se dissimule une virgule.

Je cherche le livre partout, frénétiquement.

Sur la table, un petit mot : « Comme tu n'arrivais pas, je me suis débrouillée avec la voisine pour qu'elle m'amène à la gare. N'oublie pas de ranger les commis et vider le lave-vaisselle. À dans trois jours. Bisous.

PS : J'ai pris le livre corné à la page 27 qui traînait sur le guéridon du salon. »

La Chatte

Aujourd'hui c'est dimanche, il fait beau, je ne fais rien. Je m'assieds sur le vieux banc en planches qui sent le moisi, mal remis des tortures de l'hiver. En forme d'œuf au plat, un nid de crocus tapisse le sol. Des corbeaux inaugurent une tranche de paysage qu'un paysan a fraîchement labouré.

Le paysan avait aussi pergué et fumé son champ.

Ça sent la terre, ça pue bon le printemps. Reste là comme un vieux, nostalgique du temps où à pareille époque la sève, qu'on devine, à peine voilée d'écorce, irriguer les arbres, remontait aussi dans mon corps et le faisait courir.

Elle arrive, la chatte. Une grosse minette sortie de sa gouttière, blanche tachetée de noir à la cuisse, au cou et au bout de la queue. Elle part en chasse en flânant, telle la quiétude qui recouvre les prés. Elle n'a pas vraiment faim. Elle fait frétiller sa moustache, se tient aux aguets.

C'est la guerre, malgré la strate de paix qui recouvre les alentours. Elle se fait peur toute seule, elle se redresse brusquement, se met à l'arrêt et fait tourner ses oreilles comme un périscope, espionne et attend. Puis d'un coup, se rassoit, juge de l'éventuelle ripaille qui se cache sous cette taupinière. L'espace d'un instant se croit-elle végane car elle repart indolemment, dédaigneuse, gracile, dodelinant son arrière-train comme les belles de défilé.

Puis encore, elle hésite entre guerre et paix, entre éveil et flemme, entre posture d'affamée et de repue.

L'écoute de la chatte est permanente, comme connectée par les sens, alors que moi, je me sens connecté en permanence avec une sorte de néant qui me prend la tête et qui, comme un bruit infernal m'empêche d'écouter de ces sens miens.

Aujourd'hui c'est dimanche, je décide, en plus de ne rien faire, d'être un chat, de ne ciller qu'à un appel de mes sens.

Dans cet essai de quête vers la plénitude, j'attends le choc d'une jonquille qui crève la terre, l'effluve d'une plante printanière, le vacarme d'un rut dans la forêt, mais c'est une sensation inhospitalière — qui ne doit pas être un sens puisqu'elle ne figure pas dans la liste des cinq — qui s'impose, ce n'est pas une faim contemplative, ni la faim d'une quelconque découverte intérieure, non c'est une faim physique, la dalle. Enfin, quand est-ce qu'on mange, merde ?

Puis il a bien fallu que le banc pète, me retrouvant le cul dans les crocus. Je m'écorche à un vieux clou rouillé en m'appuyant sur le dossier qui s'effondre à son tour. Tu parles d'un chat ! J'y vais. Me rappelle qu'on n'a pas eu le temps de faire les courses, trop connecté ; pas su faire fi du wifi. On va se farcir assurément du *Tricatel* de Louis de Funès, un machin industriel sous vide.

Bien sûr, la chatte revient avec une manière de sourire, fière comme une accouchée, elle prend tout le chemin. Elle tient dans sa gueule un magnifique campagnol bien dodu, brillant et si appétissant...

Le long Gris

Bernard replie le journal, pensif. Un paragraphe du courrier des lecteurs titrait « On leur avait pourtant dit de rester chez eux ». « Y'a un truc qui m'embrouille dans cette phrase, et avec ces journées qui n'en finissent pas, ça va me chiffonner un bon moment. »

Heureusement, le Bernard, il a trouvé un truc pour couper court à ces tracasseries et du même coup prendre du bon temps. Il s'organise des balades. Il oriente son vélo d'appartement devant la fenêtre et pédale tranquillement une petite heure en admirant le paysage qui défile dans sa tête.

Pour changer d'horizon, chaque jour, le Bernard fait pivoter son vélo d'un empan. Avant le départ, il enfile son maillot *Ricola* et son short un peu usé. Il ingurgite une bonne quantité de sirop de sureau confectionné par Gina et mâche consciencieusement deux trois leckerlis maison aromatisés au miel du voisin. Puis, il ouvre la fenêtre. Il aspire, inspire, renifle quelques bouffées d'air vivifiant et met en branle le pédalier de sa machine. Invariablement un claquement de porte se fait alors entendre ; c'est Gina qui change de pièce : « Ça va de nouveau sentir la transpi dans tout le salon. »

Le Bernard, ça le fait rire. « Il m'semble que pareil effluve la gênait moins au temps pas si vieux où on se refilait nos virus. » Ainsi, Bernard, le sourire aux lèvres, chaque jour, s'en va par monts et vaux se régaler du paysage jurassien.

Il contourne quelques taupinières durcies par le froid. Des moineaux de printemps chantent dans le sorbier qui, à cause du frais du fond de l'air, refuse de chatonner. Il grimpe la petite colline en direction du bosquet derrière la ligne de chemin de fer.

Deux milans s'amuse à chercher des courants ascendants et dans le ciel, écrivent leur nom royal en larges couronnes planantes. De ce côté, le paysan a puriné le champ.

« Ça va salir mon vélo ! » Puis, il rejoint son coin à morilles qu'il se donne beaucoup de peine à ne point divulguer. « Avec cette bise, fait trop sec pour une poussée. » Un peu plus loin, il s'approche d'un petit plateau tapissé de jonquilles. « Je vais en ramener un bouquet à Gina. »

Bernard lâche les pédales, s'arrête et prend un peu de sirop. Il est coupé dans son geste par ce qu'il voit. Vers le mur en pierres sèches, derrière la haie de noisetiers, il aperçoit un long gris. Il connaît cette silhouette particulière bien qu'il n'en ait jamais vraiment croisé un. Sans doute, trop absorbé à planer avec les milans, Bernard ne l'avait pas vu venir.

Le long gris suit maintenant le mur, c'est étonnant, ce n'est pas un passage habituel. Il disparaît derrière les branchages plus épais puis réapparaît quelques instants plus tard. On dirait qu'il s'arrête, qu'il observe, puis il allonge à nouveau le pas. On ne le voit plus. Oui, oui, il est là tout à gauche, un peu comme un échassier qui hoche du cou à chaque pas. Il a passé le champ de vision de Bernard. Celui-ci doit descendre du vélo et le faire pivoter d'un empan. Tout le sirop qu'il a bu commence à lui peser sur la vessie.

Le long gris se recroqueville, semble humer les lieux, se relève et change de cap. Il est maintenant à découvert au milieu du pré, il se dirige vers le coin à jonquilles. Il devra sauter le mur. Bernard a vraiment besoin d'aller pisser. Il calcule que si la commission lui prend quarante secondes, le long gris se trouvera à deux encablures de la maison des Hugoniot, encore en zone découverte quand il reviendra. S'il n'avait pas pu voir d'où il venait, il voulait absolument savoir où il allait. Bernard se dépêche ; il a sûrement laissé quelques gouttes pour le caleçon ; en tout cas s'exhalent subitement dans les parages les vapeurs des asperges du midi.

Il est où, bon sang de bois ? Bernard ne le voit plus ; énervé, il déplace son vélo d'un empan dans l'autre direction. Il s'excite, se penche à la fenêtre, toujours rien. Il appelle

Gina. « Il était là, j'te jure, ça s'envole pourtant pas, ce genre d'oiseau. »

— Calme-toi Bernard, puis va prendre une douche, ça fouette le long gris qui a bouffé de l'asperge par ici. Gina, elle, avait déjà compris.

Derrière le rideau de douche, l'eau jaillit du pommeau comme autant de remembrances. Bernard se souvient. « Il y a quarante ans de cela, je devais en avoir dix-sept quand je suis parti. Mon père m'avait foutu une de ces détrempées. Ça me revient comme si j'y étais. Je suis revenu trois jours plus tard, j'ai rôdé le long du mur, je suis resté blotti derrière les noisetiers pour dissimuler ma grande silhouette et observer la maison de loin. Je portais cette jaquette grise en laine détendue jusqu'aux fesses. J'avais pu voir ma mère qui sarclait le potager, qui soupirait entre deux rangées d'oignons. J'ai hésité longuement. Alors, je suis allé sur la route cantonale et ai tendu le pouce. Une voiture s'est arrêtée pour un voyage qui a duré sept ans. Aucun échange, aucune nouvelle pendant toute cette longue transhumance. »

Ce jour-là, le père de Bernard avait dit, en appuyant lourdement sur le mot « pourtant » avec son accent neuchâtelois mais aussi sur le ton délétaire de la morale, qui avait résonné comme un cri de corbeau ; son père avait dit, équipé de ses bottes d'écurie prêtes au coup de pied au cul ; son père avait dit lorsqu'il les surprit au bûcher, Gina et lui, en train de s'embrasser ; son père avait dit comme on veut se débarrasser d'un chien.

— Je t'avais pourtant bien dit qu'elle aurait dû rester chez elle, cette *macaroni*², elle a la rage.

² *Macaroni* était une insulte à l'encontre des immigrants italiens dans les années soixante.

Je tape la boîte de médocs sur la paume de main. Elle est vide. Ne sort par saccades que sa notice moulée dans la forme du carton. Je la déplie comme une carte géographique. Il n'y a ni nord ni sud, que des océans de langues. En français, il n'y a que quelques lignes. Posologie. Un comprimé par jour (ou pour une personne de moins de 50 kg : 1,5 mg/kg/j). La prise est à débiter le jour de l'arrivée dans la zone à risque et à poursuivre 4 semaines après avoir quitté la zone impaludée. Merde. Le transistor distribue une chanson de Cabrel. Elle dit : /* Depuis le temps que je patiente / Dans cette chambre noire / J'entends qu'on s'amuse et qu'on chante */. Il est minuit moins le quart, il fait 38 °C. J'entends déjà bzz, bzz. Cette nuit encore, je ne dormirai pas. Le siphon de la douche est bouché. Ça sent l'égout. Du pommeau, de l'eau s'égoutte. Un flop flop entêtant. La lumière tangué. Ils tournent partout. J'allume une spirale à la citronnelle. La lumière flanche et j'attends la fin de la nuit seul avec la chanson de Cabrel. /* Au bout du couloir / Quelqu'un a touché le verrou / Et j'ai plongé vers le grand jour */. Au déjeuner, Alejandro me raconte les nouvelles, Alvaro est mort, il était vieux mais Amada est née. Les gens ont peur, ils restent chez eux. Mais ce qui n'a rien d'homme garde sa loi. Les bêtes restent dehors. Je n'avais pas faim, je n'ai rien pris du déjeuner. Des gouttes de sueur perlent au creux de mes reins. Je suis fiévreux. J'entends psalmodier des olé. /* J'ai vu les fanfares, les barrières / Et les gens autour */. J'ai passé ma nuit à attendre le jour, je passe le jour à espérer la nuit. Le bzz, le flop. Sans Nivaquine, le mal va empirer. Ils vont s'emparer de mon corps, narguer mes anticorps. /* Dans les premiers moments j'ai cru / Qu'il fallait seulement se défendre / Mais

³ Sur l'air de *La corrida* de Francis Cabrel.

cette place est sans issue / Je commence à comprendre */.
Sales bestioles flanquées d'antennes. Si ténues qu'elles
passent entre les mailles de la moustiquaire. Le lendemain
matin Alejandro pose le déjeuner devant la porte avec un mot.
Il vaut mieux que tu restes confiné. Manuel est mort, mais
Inès est née. Écoute, Maria chante pour toi. /* Ils ont refermé
derrière moi / Ils ont eu peur que je recule / Je vais bien finir
par l'avoir / Cette danseuse ridicule / Est-ce que ce monde
est sérieux ? */. La fièvre ne fléchit pas. J'ai la tête prise dans
un étau. Je respire mal. Je ne sens plus l'odeur des égouts. La
spirale à la citronnelle consumée a aussi brûlé mes sens.
J'étouffe, je délire Cabrel, tu comprends ; pareil aux paroles
d'une rengaine sans espace et sans paragraphe. Les fins
rayons du soleil traversent les stores. Ils visent ma nuque. Ils
désignent leur victime comme le mayoral t'avait choisi,
taureau. Entre deux lames de jalousies, j'entrevois le ciel si
bleu. /* Andalousie je me souviens / Les prairies bordées de
cactus */. Je suffoque sous ton haleine, taureau. Je rassemble
mes forces pour le dernier *paso doble*. Je cambre mes reins et
plie la nuque. Avec le reste de grâce qui me reste, j'arme ma
cape couleur de lie de vin. Ils me tournent autour, je les
entends. Je plante mes banderilles spasmodiquement, au
hasard. /* Je ne vais pas trembler devant / Ce pantin, ce
minus ! / Je vais l'attraper, lui et son chapeau / Les faire
tourner comme un soleil */. Je n'ai plus la moindre chance,
moi le héros. Hier encore au Paseo, porté en triomphe, je
faisais la fierté des miens. Les gens parlaient. /* Ce soir la
femme du torero / Dormira sur ses deux oreilles / Est-ce que
ce monde est sérieux ? */. Maintenant, j'ai froid. Je m'emballe
dans le verso de ma cape. Elle a pris la couleur d'un linceul.
Je m'effondre. Je coule dans le sable de l'arène. Ils sont
devenus mes hôtes sans rien demander. Cachés sous ma
peau, ils se sont rappliqués ils se sont répliqués. /* J'en ai
poursuivi des fantômes / Presque touché leurs ballerines / Ils

ont frappé fort dans mon cou / Pour que je m'incline / Ils
sortent d'où ces acrobates / Avec leurs costumes de papier ?/
J'ai jamais appris à me battre / Contre des poupées */. Ton
épée de corne sur ma trachée, je suis à ta merci, taureau. Je
vois ton œil en coin. Ton regard noir reste curieux. Le sang
chaud de ton épine coule sur ma joue. Se mélange à mes
larmes. Tu piaffes, convulsif, arcbouté sur ton jarret. Un
liseré humide sur ton museau annonce ma fête. Mes
poumons sont secs comme une prose sans espace. Tes
muscles tremblent, tu n'as plus qu'à décider.

*Sentir le sable sous ma tête
C'est fou comme ça peut faire du bien
J'ai prié pour que tout s'arrête
Andalousie je me souviens*

Mais, ô taureau, ils ont plus de cornes que toi. Alejandro
est mort, il n'était pas si vieux mais Esperanza, fille de Vida,
est née.

*Je les entends rire comme je râle
Je les vois danser comme je succombe
Je pensais pas qu'on puisse autant
S'amuser autour d'une tombe
Est-ce que ce monde est sérieux ?
Est-ce que ce monde est sérieux ?
Si, si hombre, hombre
Baila, baila
Hay que bailar de nuevo
Venga*

Confusion

C'est bien cela, sortir du McDo avec l'impression d'avoir encore faim. On se demande alors si au lieu d'avoir mangé vraiment, on n'avait pas plutôt sucé une éponge. Et puis, il y a aussi cette vague honte d'avoir, jadis, vendu à ses propres enfants ce lupanar de la malbouffe comme un jardin extraordinaire. Ce jour-là, il ne restait qu'une table libre. Cela ne me pardonne pas, mais visiblement dans cette cambuse, je n'aurais pas été le seul parent à avoir sombré dans la facilité et trompé l'innocence de mes rejetons. J'en étais à compter les cases noires du mot croisé. Treize pour une grille de 10 sur 10, c'est un camouflet ! Un bon carré devrait en compter neuf voire dix au maximum.

— Je peux m'asseoir ? Le type n'était ni gros ni maigre mais d'allure soignée, une soixantaine d'années. J'ai cru reconnaître son visage. Mais, je crois, c'était parce qu'il ressemblait à celui de Monsieur tout le monde.

Pour raison de grève, le train de Lyon avait pris du retard. Olivia avait laconiquement résumé la situation par SMS : « Delayed ». Me trouvant déjà à la gare pour l'attendre, j'avais en gros une bonne heure à tuer. Sur un coin de bar du McDonald ouvert, j'avais repéré un canard fermé. Résoudre le sudoku du journal, s'il était de niveau 4/4, m'occuperait un bon moment, puis il y aurait le mot croisé. Le journal sentait la frite froide. À la page des jeux, quelqu'un avait déjà croisé les mots et oint la grille en lettres grasses. Le sudoku, un modeste niveau 1/4, me prit deux minutes. Heureusement, aller emprunter un stylo à la caisse, souffler plusieurs fois sur la pointe et labourer la feuille de chou pour y semer un peu d'encre permit de gagner douze minutes. Quand ce type est arrivé avec un plateau dans les bras, j'ai plié le journal et fait un peu le ménage.

— Oui, oui, installez-vous. Je me réjouis ; quelqu'un pour

faire la discussion, ça va aider à passer le temps. Je lui tendis la ménagère.

— Sel, poivre ? Rien, pas un mot. Il était venu bouffer des nuggets, c'est tout. Un peu vexé, j'ai jeté un œil furtif à ma montre Longines. Pfff, encore 35 minutes. Et puis, j'ai cherché du regard une horloge murale qui pourrait certifier que ma Longines retarde. Ce dont, au fond de moi, je doutais vraiment.

— Savez-vous que, là où vous regardez, à l'époque où cet établissement s'appelait buffet de la gare, il y avait une sorte d'alcôve ? Sur son fronton, on pouvait lire « Bois ce vin qui, comme la rose, a si peu de temps à vivre ». Une citation de Racine ou de Corneille, je ne m'en souviens plus bien. Je fus surpris que par la gorge de mon voisin puisse s'entendre un autre son que celui de la déglutition. Une voix pointue, légèrement rauque ; émise, sans doute, par des cordes vocales passées à tabac par un tirailleur invétéré. Il lapa son coca. J'imaginai une nouvelle maxime McDonaldesque et crus malin d'énoncer :

— Aujourd'hui, on écrirait « Bois ce coca qui, comme la frite, réduit ton temps à vivre ».

— Amusant, mais ce n'est plus du Corneille, c'est du corbeau, pérora-t-il, la bouche en cul de poule. La discussion n'allait pas s'envoler. Son commentaire déclencha sur mes lèvres un rictus qu'il dut remarquer. Il s'excusa.

— Ne le prenez pas mal, j'ai trop de choses dans la tête en ce moment. Avec son index, il épongea sa bouche à ses commissures. Puis avec le majeur, il balaya sa paupière d'un geste délicat.

Ensuite, il se mit à parler, à dire plus exactement. Décidément, je sortirais de ce McDo ébranlé. Je n'avais encore jamais goûté à la sapidité d'une telle tartine ; de celle qui allait suivre.

— Ces temps, dit-il, ma vie est coupée en deux moitiés. La

première est en voyage, mais par bonheur, elle revient tout à l'heure par le train. Et la seconde, je la passe à attendre et à lire aussi ; un peu tout ce qui me passe sous les yeux.

— Tenez, aujourd'hui je suis tombé sur un extrait de la Bible, le *Cantique des Cantiques* où l'amour charnel, sa flamme du moins, est entretenu dans une confusion polymorphique troublante. Les amants sont des êtres mi-homme, mi-rivière, mi-femme, mi-gazelle et quand ils s'abandonnent l'un à l'autre, ils deviennent un pays. « Djuuu... » L'ex-buffet (de gare) s'emplissait-il de je ne sais quelles casseroles que cet inconnu traînerait derrière lui ? En plus, je n'étais plus sûr de connaître le mot « polymorphique ».

— Vous avez peut-être lu ce texte ? En tout cas, il confirme ce que je ressens bizarrement au fond de moi depuis quelque temps. Une perception inédite qui... qui me fait peur, ça... ça me pique.

Je ne comprenais pas.

— Vous... vous savez, les sensations qu'on ressent par le bas quand on rencontre quelqu'un. Ce petit frémissement qui vous pique tout au bout de la viande...

Cette fois, j'eus peur de comprendre, je m'apprêtais ostensiblement à quitter les lieux illico.

— Attendez, ce n'est pas ce vous croyez, restez un instant. Je n'ai trouvé personne à qui parler depuis trois jours, il est rare qu'on m'écoute. Il ne restait que vingt minutes à poiroter, que pouvait-il m'arriver ?

— C'est difficile à expliquer, je suis comme le myope qui ne distingue que le flou, je suis un papier buvard qui absorbe la substance sans pouvoir la trier. Est-ce plutôt l'instinct qui me trahit où l'apprentissage du code des genres inculqué dès l'enfance que je commence à oublier ? Même devant un écran de cinéma, je barguigne ; acteurs, actrices... je ne sais plus, de la beauté ou du maquillage, de deux sosies, l'un mâle, l'autre femelle, lequel devrait m'émouvoir.

Il planta pouce et index en position serrée sur la table, puis les écarta comme on le fait sur son smartphone pour zoomer un détail que je n'aurais pas repéré dans ses aveux.

— Je... vous voyez, même en me promenant dans la nature, ma sensibilité s'effarouche. Il suffit que deux branches d'un hêtre confluent à la manière d'une paire de jambes... ou même d'un champ de jonquilles... leurs corolles béantes dans la brise, pistils et étamines en garde qui semblent convoquer une orgie. Mon instinct me trahit.

Il présenta sa petite main devant sa bouche, les doigts alignés en jeu d'orgue, comme s'il devait se jouer d'un rot. Il hésita à poursuivre. Il décrivait cette fois sur la table de petits ronds avec son index.

— Je... non, je crois que je vous ai assez importuné. Merci de m'avoir écouté, d'ailleurs il faut que je file.

Il relapa son coca, se leva, esquissa un genre de révérence et s'en alla.

Voilà l'histoire, au moins le temps aura vite passé. Je sors maintenant du McDonald, une mare de pensées me submerge ; du sort et du ressort de l'Être humain, du Plonk et du Replonk⁴ du sous-voie menant au quai n° 6 et du tour et retour d'Olivia. Le train entre en gare, j'essaie de reconnaître le visage d'Olivia à travers les fenêtres qui se suivent en saccades comme dans un vieux film de cinéma. Avant de descendre, je vois Olivia dans l'allée en train de dégager ses bagages. Un homme portant chapeau lui donne un coup de main. Ils se serrent la main. Elle me voit sur le quai. Elle esquisse un sourire. Elle est bousculée.

Je suis content de la revoir, elle aussi. Je passe quelques instants à m'infuser dans ses cheveux et à écouter sa respiration. Je nous imagine bientôt à la maison, blottis sur le canapé du salon à former un pays. À quelques mètres,

⁴ Plonk & Replonk, fabricants de nains bétonnés, auteurs de photomontages drolatiques ornant le sous-voie de la gare de La Chaux-de-Fonds.

l'homme du McDo et celui au chapeau s'accrochent amoureusement dans les bras l'un de l'autre ; comme dans la chanson d'Aznavor. Nous les laissons filer devant.

Olivia raconte. Elle a fait tout le voyage avec le monsieur au chapeau. Je lui explique à mon tour comment son ami, au McDo, avait livré son buffet intime. Olivia prétend mieux comprendre. L'homme au chapeau s'était également confié. Pendant le trajet, plusieurs fois il avait répété « Je ne suis pas homo, comme ils disent ». Il avait insisté : « J'aime les femmes, je leur dois toutes mes histoires d'amour. » Ensuite, il avait fermé son poing et l'avait balancé sur son cœur avec la force d'un boulet. « Mais aujourd'hui, sous sa couche en cuir d'homme, se love la femme que j'aime. C'est l'être avec qui je vis. »

La Cloison

Voici ce qui s'est passé dans l'après-midi du jeudi avant Pâques à six heures et quelques minutes.

Maria sort par la petite porte du cagibi à l'ouest dans l'appartement du premier étage. Elle n'a rien trouvé, elle a fouillé partout. Elle veut sortir mais la porte qui sépare l'appartement du hall d'entrée semble avoir disparu. Elle pense que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas possible. De ses poings, elle frappe le mur, mais personne ne répond, elle court à la fenêtre, il n'y a personne dans les alentours, la maison la plus proche se trouve à 200 mètres. Elle prend son téléphone, il n'y a pas de réseau, griffe quand même nerveusement son écran d'un hypothétique appel. Elle panique, ne se souvient plus de ce qu'elle était venue chercher. Elle retourne à la fenêtre et crie, encore ; et encore elle crie.

Face à l'écho du néant, elle prend peur et cette peur lui en rappelle d'autres qui remontent du passé. Elle se laisse glisser le long du mur et se retrouve par terre les jambes écartées. Elle tente de faire le point, régénère sa poitrine à grosses bouffées d'air, cherche le calme, mais ses idées ne sont plus si claires. Rudoyés par le stress, ses cheveux deviennent gras et s'enroulent en arabesque sur le front et lui bouchent la vue ; elle ne tente aucune esquivé. La nuit tombe.

Voici ce qui s'est passé dans la journée du Vendredi Saint.

Maria vit un calvaire, elle a perdu tous ses repères. Tantôt lucide, spectatrice de ses égarements, tantôt croyant trouver une porte de sortie, mais elle se retrouve trahie par le judas ; quand elle y pose un œil, elle y voit une couronne d'épines puis l'obscur. Machinalement, traînant les pieds, elle s'engage dans une sorte de procession faisant le tour des bibelots accumulés sur les étagères. Devant chacun d'eux, elle est saisie d'un trouble dont la focale n'est plus l'objet lui-même.

Dans un pot en terre, elle découvre un trousseau de clés — ce qu'elle avait pu le chercher celui-là — mais n'y prête guère plus d'attention, derrière un livre elle déniché des billets de banque qu'elle met dans un vase en se disant qu'il faudra verser de l'eau pour que ça pousse.

Elle termine son cortège devant le portrait de feu son mari. Elle murmure, en caressant la joue du cadre, « Ô mon fils chéri, comme tu es beau » !

Toute la nuit elle entend marcher des araignées au plafond et le coq chanter par trois fois.

Voici ce qui s'est passé dans la journée du samedi, veille de Pâques.

Maria se réveille assez en forme, mais elle se brûle sur une plaque électrique ; la veille voulant se faire un café, elle l'avait laissée enclenchée. Elle n'avait pas mis d'eau dans la casserole. Peut-être est-ce cette brûlure qui rallume ses souvenirs ; ils sont si nets. Quand elle avait onze ans et qu'elle accompagnait sa mère à la rivière pour faire la lessive avec les autres femmes du village. Il y avait Adélaïde qui faisait rire tout le monde avec ses ragots d'entrejambes, dénués d'enjambement, sans enrobage. Et Horacio qui venait comme par hasard faire abreuver ses huit chèvres. Il avait douze ans. Elle voyait dépasser des genêts son visage coiffé d'un galurin noir qui rougissait au moindre de ses sourires.

À cet instant, l'image de ce visage est tellement précise que Maria peut en compter les taches de rousseur. Elle se remémore toute cette époque avec tant de clarté qu'elle ne voit pas venir le crépuscule ; puis là, elle recommence à voir les choses en noir.

Voici ce qui s'est passé ce triste dimanche, jour de Pâques.

Maria a faim, ouvre le frigo, il y a des œufs durs, mais elle prend le pain sans levain posé sur le crucifix hier encore pendu

à son clou, le rompt avec une fourchette et l'avale en communion avec toute sa déchéance.

Elle reste plusieurs heures immobile devant la photo d'une rose. Au dos de la photo émane depuis des lustres, comme un baume, le seul mot d'amour que son mari lui ait jamais dédié. Ni maintenant, ni plus jamais elle pourra s'en parfumer. Tout est silencieux, on n'entend plus rien d'autre que le chuintement d'une larme qui s'écoule sous sa paupière.

Voici, ce qui s'est passé le lundi de Pâques au matin.

Alors qu'elle mange, triste devant son assiette — que d'ailleurs elle n'utilise pas, les enfants des voisins viennent jouer au foot sur la place devant la maison. Ils profitent de l'absence de la proprio qu'ils croient en vacances. Maria s'empresse vers la fenêtre pour appeler au secours. Ses lèvres semblent cousues. Elle veut lancer quelque chose pour attirer l'attention, mais tout à coup résonne un bruit de verre cassé ; un des gamins a shooté le ballon dans le carreau du garage. Après un silence, il avise :

— L'premier qui poucave, j'le nique, de toute façon, va rien voir la vioque, elle est timbrée grave.

Maria ne comprend qu'un mot, mais celui-là, si lucidement que son corps entier se convulse, se bloque, se tait et s'effondre. Timbrée, c'est bien cela. Je ne suis plus qu'une enveloppe de chair timbrée au sceau de la démence où l'adresse renseigne d'un asile à deux ou à trépas.

Voici ce qui s'est passé le mardi après Pâques peu après huit heures du matin.

Maria reste allongée dans son lit les yeux ouverts fixant le ciel. Elle n'a ni froid ni chaud, pourtant ses sensations sont bien présentes. Elle entend bien les rumeurs, ce vacarme, comme si tout s'écroulait, des voix d'hommes qui braillent, des engueulades en langage de chantier.

Peut-être que Maria rêve, elle essaie de se retourner mais son corps se crispe plutôt qu'il ne bouge. Elle peut juste allonger le bras qui retombe aussitôt. Dans sa main, elle tient agrippé un papier, celui-là même qu'elle était venue chercher le jeudi soir. Une lettre en fait, qui commence par « Mes chers enfants, mes amours, je sens les premiers signes, jurez-moi quand il sera temps de ne pas me laisser m'enfoncer »...

Un brusque jet de lumière blanche envahit la pièce.

Voilà ce qui s'est passé le jeudi avant Pâques vers 17 h 30 de l'après-midi.

Comme l'architecte l'avait averti, le premier maçon commence à ériger la cloison entre le hall d'entrée qui doit complètement être rénové et l'appartement. Ceci devant permettre les travaux sans que la poussière ne pénètre dans ledit appartement. Le maçon en perçant le mur touche, sans s'en rendre compte, la ligne téléphonique et la rompt. Maria arrive alors, essoufflée d'avoir monté l'escalier :

— Excusez, j'ai oublié quelque chose.

Le maçon lui recommande de se dépêcher car il a un rendez-vous important — l'apéro avec ses copains, à vrai dire — et sort fumer une clope. Dehors, le contremaître demande au maçon numéro 1 de ranger les outils et de charger la camionnette.

Il faut que tout soit en ordre pour ce long week-end de Pâques qui va durer quatre jours. Il ordonne, alors au maçon numéro 2 d'aller finir de monter la cloison. Le maçon numéro 2 ne sait pas que Maria est en train de se perdre dans son intérieur à chercher quelque chose qu'elle ne trouvera plus jamais ; il l'oublie.

Le Message

Saperlotte, qu'un vieux bourricot de mâle comme moi se fasse accrocher du regard par une jolie femelle, c'est à noter dans les annales.

C'est arrivé ce matin, je descendais le chemin vicinal du Dessous, qui relie le village de Basse-Nendaz à celui de Beuson. Auparavant, je m'étais retrouvé le bec dans la porte de la boulangerie fermée pour cause de travaux. Olivia va râler, tant pis on fera des toasts avec le vieux pain. Avec ce printemps pourri et cette pluie continuelle, il aurait de toute façon fallu sécher le pain aux graines et essorer les croissants.

Les oiseaux, eux, semblent insensibles au mauvais temps. Alors même que les feuilles de mai hésitent à sortir, ils gazouillent à tue-tête, se font la cour comme si de rien n'était, ça me rend presque joyeux ; comme un pinson. À moins de raisons collatérales aux « journées caves ouvertes », j'entends nettement des vocalises reconnaissables entre toutes dans la chorale volatile. Les grives musiciennes et les moineaux ont ici clairement l'accent valaisan. Le sentier s'enraidit un peu et slalome entre quelques mélèzes. C'est là, dans ce pré pentu qui tombe dans la Printze — la rivière qui voudrait dire au son du patois aviaire local « Espérance » — que nos regards se sont croisés. Accompagnée de trois amies qui verbiaient dans l'humide herbage, l'ânesse m'avait entendu de loin traîner la savate et avait exercé ses paupières à la caresse. Je n'ai d'autre choix que de goûter longuement à ce regard lustré et tiède que je reçois comme un moelleux au chocolat. La scène dure, quel succès !

Au bout de quelques instants, à vrai dire gêné par son insistance, me sentant relégué au rang de baudet même si elle ne fait qu'user de son droit d'ânesse, je décide d'avancer de quelques mètres. La bête balance sa lourde tête de poils à la poursuite de mes pas, emmenant avec elle, sans mouche, ses

gros yeux ciliés et brunis. Ce regard fondant mais insistant semble vouloir envoyer un message. Lequel ?

Je salue ma nouvelle amie et retourne à ma flânerie sous le ramage. Je hume l'humus sous le ciel à l'humeur humide.

Là, c'est un petit troupeau de vaches d'Hérens, alignées dans le sens du vent, costaudes et bien en chair, qui m'attend. À part la plus grosse reine qui m'ignore, les autres m'observent fixement comme si je composais un train à moi tout seul. Les bovins possèdent ce regard tranquille et curieux. Analytique mais sans jugement. La race d'Hérens a la faculté de se mettre l'orage dans l'œil. Les éclairs jaillissent et le tonnerre sous-jacent en fait des bêtes de combat.

Le hameau est en vue. J'arrive bientôt, allègre comme le petit Fils, de m'être trouvé, d'une certaine manière entre le bœuf et l'âne gris, avec les piafs qui piaulent alentour comme mille séraphins et allant se lover entre les deux bras de la mariée.

L'accueil d'Olivia est moins chargé d'allégresse que prévu. Elle prend — si je peux me permettre la comparaison — le regard orageux et accablant des vaches d'Hérens.

— T'es pas sorti comme ça quand même ?

Je n'aurais peut-être pas dû enfiler ce bas de training rouge, retrousser mes chaussettes vertes par-dessus et encore moins chausser ces crocs en plastique roses qui traînaient par là. Je comprends mieux l'expression des vaches. J'ai carrément l'air bœuf.

Je lui raconte mes péripéties, la boulangerie fermée, le ramage des oiseaux. Olivia hésite, j'ai l'impression qu'elle veut me dire quelque chose, m'envoyer un message.

— Euh ! Je sais c'est un cadeau de ta sœur... mais franchement, ça va pas du tout, enlève aussi ton bonnet, tu as vraiment l'air d'un...

Gazon maudit

On ne peut pas les recevoir comme ça, t'as même pas tondu le gazon ! Olivia est tout énervée ; elle se réjouit, elle veut que tout soit joli quand ils arriveront. Elle a arrangé deux pots de lauriers sauvages à l'entrée de la maison et débarrassé de leurs feuilles mortes les géraniums. Impatients dans leurs bacs, comme à un balcon, ils sont prêts à lancer des confettis de pétales sur les invités quand ils arriveront.

En matière de tonte de gazon, je dois confesser de grosses lacunes. En réalité, ma fibre écolo est comme un poil dans la main, qui se redresse au bruit du moteur de la tondeuse. Puis ça pue, ça pollue. Et, ça massacre l'herbe au point d'en faire une bouillie, une choucroute dont je n'aime ni le goût ni l'odeur. Pfff, il faut aussi vider le réservoir et l'amener au compost ; c'est d'un astreignant.

Olivia est en train de préparer le repas. Avec goût, elle a déjà dressé la table qu'elle a couverte des couverts reçus à notre mariage — c'est-à-dire un vénérable assortiment — et de pétales de fleurs.

Oui, mais si on fait les comptes, moi j'ai panossé l'escalier, récuré la cuisine, préparé le barbecue et sorti le vin. J'ai fait ma part, alors ce gazon !

Olivia est affairée à son robot ménager. Je tente quelques stratagèmes. Le temps va se gâter, je crois ! Faut-il vraiment qu'on prenne l'apéro au jardin ? Elle dit « Va chercher le coupe-fil chez le voisin, il est électrique en plus ».

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, elle est en train de préparer le dessert. Euh, mais c'est mon dessert préféré. Aux fruits de la passion. Elle me lance son sourire, celui qui a fait qu'au lieu d'être deux nous sommes devenus un et ainsi unis pour le meilleur et le pire ; comprendre qu'en réalité, cela voulait signifier pour le dessert et pour la tonte du gazon. Puis si l'engin est électrique...

Je commence par le bord du muret recouvert de mousse où je découvre quelques fraises des bois que j'espère à l'abri de l'échinococcose, cette arme à retardement amorcée par goupil, ce rusé dont l'urine vous bousille les reins. Et ça me pète à la gueule. Ce parfum puissant, fruité, unique. Ah, cet arôme délicat offert par cette petite fraise roturière qui jadis a failli perdre sa naïve fraîcheur en voulant s'afficher au cou de quelque noble.

Après plusieurs passages de coupe-fil où trépasse l'herbette, je suis stoppé net par le tronc du pommier. J'en profite pour une pause et compte les bourgeons en pose dans leur branchage. Génial, je pourrai cet automne préparer une tarte à quatre pommes.

Effectivement, l'engin est assez silencieux, rien à voir avec l'inférieur réveil-dimanche à moteur deux temps. Au plus, un bruit de hachoir à saucisse qui rappelle les bouchoyades à la ferme de mon enfance. Progressivement, je saucissonne les ares, je charcute le végétal. Le green parfait. Je boudine encore la flore quand, cette fois, c'est le prunier qui s'interpose. Quelques sauterelles se moquent, aussitôt une libellule rapplique car une mouche à merde avait tout cafardé. Stoïque, je ne pique pas la mouche, je rêve d'octobre, quand il fera tourner sa boule à miroir dans ses feuillages gavés de fruits, qu'il fera virevolter ombres et reflets, rose et mauve ou vert d'ocre-tobre à en attraper le tournis.

Allez, au travail ! Devenu RazL'herbette, le robot raseur, je commence à trouver un certain plaisir.

Dans les zones franches d'obstacles, je peux balancer la machine à larges volées de gauche à droite et réciproquement. Je m'enivre à tailler l'ivraie, glissant sur les ray-grass, laissant derrière moi une pelouse de golfeur... avec bien plus que 18 trous.

Maintenant, j'entends plus nettement le bruit de l'herbe qui plie sous l'élan du fil en plastique de la machine. Ça fait

mwâmm-mwâmm à droite et ça balance à grands coups, mwâmm-mwâmm à gauche. J'avance bien, il reste deux passages peut-être. Mais, et de plus en plus fort, résonne comme un pleur. Je coupe la machine, il n'y a plus rien d'autre que le silence. Je réenclenche, le gémissement est bien net cette fois, il remonte en frémissant le manche du coupe-fil. J'ai presque fini encore quelques bons coups à droite, mwânn-mwânn, à gauche, mânn-mânn. C'est intenable ce pleur, il se cache sous la coupole du coupe-fil, c'est le gazon qui crie Maman-Maman. Je pose définitivement cette saloperie de machine.

La soirée s'est bien déroulée, les invités ont trouvé originaux ces îlots d'herbes hautes au milieu de la pelouse.

Plus tard, à l'heure des rangements, Olivia, tout à coup, me regarde fixement, elle pointe son bras dans ma direction, armée d'un couteau provenant du vénérable assortiment de notre mariage et me décrit un zigzag menaçant mon visage. Maman, Maman !

L'ÉTÉ

La Messe

Ventre cul, je suis allé à la messe ce matin ! Et ça a bien valu quelques noms d'oiseaux, foutredieu ! Au début, il n'y avait personne. De leur beffroi, les clochettes avaient bien tenté de rabattre moutons, agnelles et autres grenouilles de bénitier mais rien n'y fit. Puis quelques vieilles aux cheveux blancs se sont installées au premier rang. La nef depuis le vestibule s'emplit alors de longues tiges habillées de robes à fleurs, de vieux tuyaux raidis sous leur ombelle, de demoiselles aux bibis jaunes et de mauvaises herbes venues sauver leur âme.

Silene dioica, ranunculus acris, poaceae, taraxacum officinale, la messe sera bien dite en latin.

Comme tout était calme, bigrefesse ! Du grand vitrail passait une telle clarté qu'il devait être le soleil lui-même et de la bouche des grands orgues, s'éparpilla en courant, un air paisible et silencieux.

L'assemblée échangea un geste de paix, les myosotis faisaient des clins d'œil et les graminées des courbettes, le trèfle brandit ses quatre feuilles en signe de félicité, les fanes firent courbettes mais ne rompirent d'aucune allégeance. Quelques rares orchidées sauvages secouaient leur pourpre comme des chiens mouillés. D'autres fleurs ténébreuses, avant d'être cueillies bientôt, se recueillaient sur leur lendemain en pots de fleurs ; elles en portaient déjà les stigmates.

Ce n'est pas tout, flûtecouille, sous l'abside, une lignée de noisetiers qui figurait l'horizon s'est mise à tanguer sous la brise des grands orgues tandis que sous le même vent, au premier rang, les petites vieilles laissèrent filer leurs cheveux blancs en crachin, crachant leur dernière dent de lion. Plus loin, des herbes folles encore ivres de rosée s'éclataient la limbe, alors qu'en guise d'encens des myriades de poussières

pollinisèrent le transept d'odeurs florales et d'essences estivales.

Perdu et ému dans cette flore en pleine communion, j'ai levé les yeux au ciel. Michel-Ange, à grands coups de brosse, était en train de repeindre le plafond en bleu roi sans nuage, agrémenté de quelques noms d'oiseaux.

Le Musso du Rocher de Tablettes

Enfin ! Après la quatrième tentative, j'y suis. Quel panorama, c'est magnifique.

La première fois, j'ai crevé à 200 mètres de la métairie du Grand Coeurie. J'avais besoin d'eau pour cerner la fuite, voir le filet d'air qui s'échappe en glouglou par le trou de la chambre à air. Il y avait un abreuvoir à proximité, j'ai donc pu rustiner allègrement. Du coup, je me suis senti obligé d'aller prendre une consommation. Ça sentait tellement bon le coquelet grillé au four que je n'ai pas pu y résister.

Ensuite, la patronne s'est mise à raconter l'histoire étonnante de la métairie. L'ancienne ferme brûla puis fut rachetée et reconstruite par le fondateur de la marque de montres Zénith. Mi-ferme, mi-usine perdue dans la montagne, cet agrégat de maisons où la couleur du béton domine fait penser à un poste frontière ou, si nous étions en Écosse, à un château mystérieux cerné par les auréoles d'une brume automnale.

Le patron a offert comme digestif une gentiane maison. Par solidarité avec le glouglou de ma chambre à air, j'en ai repris une pour la route. On avait beau être chez Zénith, je n'ai pas vu l'heure passer. Bref, j'ai fini par appeler Olivia pour qu'elle vienne me chercher. J'ai fait montrance d'une joyeuse lucidité, elle a fait remontrance de mon état d'ébriété. J'ai certainement dû crocher sur un mot à l'insu de mon plein gré.

Évidemment dans la voiture, le trajet du retour, à part un ou deux « Tais-toi, maintenant ! » s'est déroulé dans un silence asphyxiant. Et bien sûr — je décris ici une scène que les amateurs de gentiane doivent connaître — sitôt rentré, j'ai eu droit au lit à part dans une pièce à part. Si ça n'avait tenu qu'à elle, Olivia m'aurait envoyé en quarantaine dans une maison à part. Finalement, je me suis endormi dans un monde à part.

La deuxième fois, pour éviter toute tentation de coquelets grillés principalement, je suis passé par dessous, par Brot-Plamboz et grimpé le béquet de la Plature. Mais à peine sorti de la forêt à hauteur de La Frêtréta, un orage diluvien a éclaté. J'ai dû appeler Olivia. J'ai pu joindre le col de la Tourne trempé comme une baleine. Gentleman aux pieds palmés, j'ai invité Olivia au resto sis juste-là comme un cou sur son col. À vélo, on voyage léger, j'ai eu juste de quoi lui offrir une croûte au fromage ; la royale tout de même. J'ai dit clairement « Non » quand le patron est arrivé, une bouteille de gentiane à la main.

La troisième fois, fort de la parfaite connaissance du trajet acquise, j'ai testé quelques raccourcis, le premier m'a fait perdre une demi-heure à pousser mon VTT entre les racines et les ronces d'une forêt hostile. À certains endroits, je fus écoeuré par l'odeur de résine puis par le triste spectacle de conifères qui séchaient sur pied par dizaines, livrés à une armée de bostryches. Pour les épicéas, ça sent décidément le sapin ! Puis, à faire l'impasse sur le chemin connu et me retrouver dans l'impasse de ceux inconnus, à slalomer entre les gentianes sur des pâtures arides marquées par le sabot des vaches, je me suis éreinté. Fatigué, presque à bout de ma réserve d'eau, j'ai préféré rebrousser chemin. Au moins, cette fois je n'ai pas dû appeler Olivia. Et puis, j'ai pu observer une autre jolie biche qui broutait sous un bosquet avec ses deux faons. J'ai croisé un écureuil également.

Mais cette fois j'y suis bel et bien, au Rocher de Tablettes. Et ça vaut le coup d'œil. On voit au fond les Alpes avec les trois sommets les plus célèbres des Alpes bernoises. Je comprends enfin une vieille expression de mon grand-père. Il résidait à la Ferrière ou l'on parle une langue étrange le *französischetuch*, les phrases commencent en français et se terminent en suisse allemand et inversement. L'expression « Quand l'Eiger regarde trop la Jungfrau, le Mönch se fâche »

devient plus explicite en français vrai : « Quand l'Ogre regarde la Vierge, le Moine se fâche. »

Il existe, paraît-il, des versions beaucoup plus graveleuses mais mon grand-père ne me les a jamais enseignées. Il arrive que l'imaginaire collectif écarte les lieux-dits de leur définition première ; Eiger, contrairement à une idée reçue, signifiant plus probablement « grand épieu », une sorte de lance de chasse.

De ce nid d'aigle, on surfe sur les trois taches bleues que forment les lacs, on survole pratiquement le Littoral neuchâtelois, le Vignoble, l'Areuse et les Vallées. En bas de la falaise, on reconnaît les Grattes où broutaient les diplodocus. Puis Rochefort. Je ne distingue pas les ruines du château depuis lequel régnait l'abominable et cruel seigneur Vauthier.

Le paysage et la nuit des temps se confondent, l'espace et le temps ne font qu'un, vraiment.

Je me penche un peu, j'attrape le vertige mais au lieu d'être attiré par le vide je me sens au contraire submergé par un trop plein d'images. Je m'imagine Musso⁵ — ce nom me vient spontanément — un gueux, qui pour échapper aux vilenies du triste seigneur Vauthier, se réfugie ici sur les hauteurs.

Au début, il vit comme un sauvage dans une hutte faite de branchages. Il se nourrit de racines et de cueillette, puis progressivement de petits gibiers. Un peu plus au nord, les montagnes sont habitées par des paysans vaguement franchisés. Le premier hiver et les suivants, il donne des coups de main aux paysans contre un bol de lait, un quignon de pain et la possibilité de dormir dans la litière au chaud à côté du bétail. Mais sa véritable nourriture, à Musso, et aussi son réconfort, reste cette sensation de liberté, ne devoir donner acte d'allégeance à plus personne. Il laisse planer son

⁵ Guillaume Musso (6 juin 1974), romancier à succès.

regard sur le bourg de Rochefort, il contemple sa vraie misère passée. Un jour où les clameurs résonnent avec allégresse, son visage serein est trahi par un rictus ; ça y est, ils ont décapité Vauthier le fourbe.

L'imaginaire collectif écarte quelquefois les lieux-dits de leur définition première. « Tablettes » en est peut-être l'exemple, Musso s'en servait pour écrire. Lui, le manant, lui, le pouilleux, il écrivait sur les Tablettes.

Évidemment, jamais Musso le gueux n'eut la chance d'un quelconque cours de lettrage. En réalité, même son vocabulaire était trop mince pour en envisager la possibilité. Quelque part pendu entre ses tripes et ses mains, il possédait un Art. Par des dessins juxtaposés extrêmement petits et serrés, il avait le pouvoir de raconter des histoires. Il gravait sur les Tablettes de calcaire des points séparés par des absences de points ; un langage, qu'on appelle aujourd'hui binaire. Des « 1 » et des « 0 » qui forment des images plus que des mots.

Je jure que je n'ai pas touché à la gentiane du Grand Coeurie, mais tout s'est révélé subitement. En sortant de mon sac à dos un sachet de raisins secs, mes clés sont tombées au sol. En grattant la mousse, j'ai senti des points saillants sur la roche, un peu à l'image de l'alphabet Braille. Mes études en informatique allaient enfin servir à quelque chose. Je ne lisais pas les histoires, je les voyais comme un musicien peut entendre une mélodie d'un simple coup d'œil sur la partition.

J'ai dévoré le roman de Musso. La fois où, avec ses images binaires, il raconte cette nuit de terreur. Au clair de lune, une meute de loups s'était approchée de sa hutte. Mortifié, il resta terré, barricadé en attendant je ne sais quel miracle. Heureusement, un troupeau de quelques vaches avec leurs petits veaux paissaient non loin. Musso décrit la scène... les vaches héroïques, placées en cercle pour protéger leurs

progénitures, cornaient à tout crin dans une débauche d'énergie invraisemblable. Un loup feignant une attaque par devant pour faire diversion et le reste de la meute, par derrière, s'élançant en force sur la ligne bovine. Les loups à moitié embrochés volaient dans le ciel et revenaient à la charge par un autre côté. Les loups affamés cherchant à planter leurs crocs dans les mamelles des vaches. Le sang giclait de toutes parts, scintillant sur les rayons de lune. Et, les veaux pétris de terreur beuglaient au milieu du carnage.

Tout s'arrêta d'un coup. Le chef de meute ordonna, par quelque signal, la fin de l'assaut. Le troupeau s'en sortit par d'innombrables lardasses à même la chair et des tétines en lambeaux. À part l'un d'eux touché profondément au jarret, aucun veau ne fut blessé.

Puis on entendit des cris, on vit du feu, des flammes, des fourches, des cordes et des faux. On vit des hommes enragés attraper des loups blessés, les massacrer, les viander à coup de faux, les lacérer à force de fourches. Les faire tournoyer vivants sur des pieux. On vit dans le regard des hommes toute la furie des bêtes sauvages, ils ne voyaient plus qu'au travers de l'aveuglement frénétique du massacre.

Musso termine le chapitre de cette sombre histoire en expliquant comment ce jour-là s'est inscrite à tout jamais dans l'imaginaire collectif du peuple des loups la peur de l'homme — seule — et non la peur des vaches ni des autres espèces animales.

J'en étais certain — mais suis-je bien le seul à m'en douter ? — Musso n'avait pas inventé ce système de pictogrammes binaires juste pour des histoires de bestioles, fussent-elles des loups. La véritable raison apparaît plus loin sur la Tablette. L'impulsion première qui a mené Musso à cette littérature rupestre, évidemment, ne pouvait être autre chose qu'une histoire de cœur.

Sans surprise, on apprend que Musso s'était imprudemment amouraché d'une gente dame convoitée également par le seigneur Vauthier. Bizarrement, ou est-ce quelques saillies érodées sur la pierre qui trompent ma lecture, la dame portait l'anachronique prénom de Kate. J'ai réussi à déchiffrer quelques extraits de l'histoire.

... nous nous croisâmes au pied du donjon, à cet instant mon cœur s'emplit d'une brusque chaleur, il ne m'était jamais arrivé plus grand bonheur que de sentir cette flèche parfumée de délice transpercer mon corps avec la seule douleur de ne pouvoir enserrer sur le champ la belle archère.

... les gardes patrouillaient dans tout le fief, j'étais comme une bête traquée, courant d'une cache à l'autre. Tapis comme un rat, crapahutant, le cœur battant au rythme du tambour avant la mise à mort, je n'avais pour quête, ma tendre Kate, que d'emmener dans mes souvenirs votre ensorcelante image. Dans mon désarroi, je suis allé près du donjon dans le fol espoir de vous apercevoir une dernière fois. J'avais besoin de me convaincre encore que tout mon amour pour vous valait bien cet exil et toute l'incertitude de mes lendemains...

... les loups sont revenus cette nuit. Je n'ai plus peur. Mon seul tourment, ô ma Kate, reste celui de votre souvenir. Il n'est un jour ou comme l'envol de la grive musicienne, mes pensées partent dans les airs, allant chercher vers vous un nid de réconfort et de tendresse. Ô ma mie, qu'avons-nous fait de naître nus alors que d'autres se trouvent parés d'or dès qu'ils voient le jour. Qui donc décide de celui qui fait courbette et de celui qui donne le bâton ? Quand viendra-t-il le jour où nous, sac de tripes et vermines de tout poil, nous oserons nous embrasser avec, posés sur nos lèvres, les mots égalité et liberté ? Oui, ma tendre Kate, ici dans les cimes ces mots veulent dire quelque chose. Les hivers y sont rudes et ne finissent jamais, mais quel bonheur, le matin quand je contemple la plaine, de sentir le vent dans mes cheveux et ne devoir me baisser devant personne.

Des marcheurs un peu bruyants viennent perturber ma lecture, ils font quelques photos depuis le promontoire puis s'en retournent en baragouinant en suisse-allemand ou en *französischetuch* de la Ferrière. Peu importe, face à moi-même, je n'ai qu'une seule envie, celle de partager ce moment de plénitude.

J'ai dû appeler Olivia.

Mon sachet de raisins secs est vide, sûrement Musso ; il n'est pas mort, ce con.

Je range ma tablette dans son étui.

Vertical

Vertical, verticalité, ça, c'est l'avenir. En tout cas, ils en parlent tous, les commentateur·trices sportif·ve·s, quand ils décortiquent les matchs de l'Euro. L'équipe championne sera verticale ou ne sera pas.

Au début, je n'ai pas bien compris ; verticalité, c'est quoi ? Mais grâce au foot, j'en ai intégré la pensée ; ce jeu n'est donc pas juste une parade de millionnaires aux coiffures excentriques qui spéculent sur les rebonds d'un ballon rond. Vertical, c'est génial. Du moins jusqu'à l'accident.

Mon coming-out dimensionnel a vraiment commencé tout de suite après le match Italie-Suisse que j'ai regardé au bistrot. Comme moi, la Nati n'avait pas encore compris le mot ni le concept. Mais quand la longiligne serveuse aux échasses de flamant est venue encaisser ma bière, j'ai subitement vu la verticalité en rose. Ce qui est vertical est beau, dynamique et sportif.

Je me suis rappelé qu'au boulot, quand il y a bisbille à la direction, le responsable RH sort des organigrammes et colorie les carrés en bleu et les losanges en vert clair alors qu'en même temps, il assène les vertus de la verticalité. Pour la première fois, je suis prêt à peindre avec lui le même dessein. Il faut des chefs, des meneurs, une hiérarchie avec au bout une pelote de besogneux qui secouent le tricotin.

La nature est du même avis. Quand il pleut, quand il grêle, quand l'herbe pousse, quand les arbres grandissent, c'est vertical. En sortant du bistrot droit dans mes bottes, j'ai l'impression d'avoir trouvé un sens à ma vie, je passe devant la tour Espacité. Quel chien ! Rien à voir avec ces maisons basses, trapues aux allures de bassets et qui semblent se tenir la main comme des enfants peureux. C'est certain, il nous faut des buildings, des gratte-ciels, des tours fières et courageuses capables de défier l'apesanteur.

Tant qu'à faire, je lèche les vitrines de l'office du tourisme. J'y vois des pubs, de quoi occuper ma nouvelle passion verticale. Demain, je viendrai m'inscrire à des séances d'escalade, de saut à l'élastique et de trampoline. Fini les excursions aplaties autour d'un lac ou les virées horizontales qui s'empâtent d'un point A vers un point B, vive l'axe Z, celui de la troisième dimension.

En rentrant, je pense rallier Olivia à la cause et au bienfait des organigrammes colorés. Je serai le n° 1, elle le n° 2 puis les enfants suivront par ordre de leur date de naissance.

Du coup, je ne m'effondre pas sur le canapé comme je l'avais toujours fait jusqu'ici pour voir les résumés de l'Euro à la télé. Je mange une carotte et un Danone debout. Ce monde en érection, c'est merveilleux, ça me donne des idées. Je commence ma parade, roucoule en slibard. Olivia n'y semble pas insensible. Tout ça grâce au foot !

Puis, l'accident, la panne quoi !

La théorie manquait de précision, le vertical c'est bien mais de bas en haut, quand ça pend, on a beau colorier l'organigramme, c'est foutu.

Ne me reste plus qu'à me glisser sous la couette, la queue entre les jambes. À l'horizontale. Olivia rigole doucement.

— T'en fais pas, tu vois bien que tout ne dépend pas d'un système, la Nati va gagner demain.

Le Village

À l'ombre de l'olivier, l'épaisse moustache offerte au vent chargé d'essence d'eucalyptus, le maire fait tourner sa bouche autour d'une sardine qui, on pourrait le croire, finit de frétiller entre ses dents. Le journaliste de la RTP s'agace de devoir pêcher à la ligne un à un les mots de la carpe muette de son interlocuteur.

Enfin, celui-ci finit par délivrer à grands coups de « comment » ce pour quoi le journaliste s'était déplacé de Lisbonne ; la lente agonie des villages de montagne prise à l'hameçon de la modernité.

Comment de deux mille âmes à cinq cents, les habitants ont émigré. Comment le LAR⁶ est devenu progressivement le plus gros employeur du village alors que vingt ans plus tôt tout le monde travaillait de près ou de loin pour la mine. Comment les écoles et les commerces ont fermé les uns après les autres. Comment l'église, pourtant assurée d'un public tout acquis, ne parvenait plus à faire jouer la messe chaque dimanche au point que le maire devait personnellement supplier les mourants de résister peu ou prou à l'appel du purgatoire selon les disponibilités du clergé et avertir les rares parents qu'au gré des circonstances, la cérémonie d'un éventuel trépas, le jour du baptême ou d'un hypothétique mariage n'étaient pas à exclure.

Une nuée d'hirondelles voilent de noir le ciel pour quelques secondes. Le journaliste demande avec quelles actions il avait entrepris d'enrayer l'exil, retenir la jeunesse.

— Nous avons installé des appareils de fitness sur la place du cimetière, le court de tennis juste en dessous du cimetière. Nous avons aplani et rendu conviviale la place des fêtes à deux pas du cimetière. Nous avons élargi la route de contournement.

— Celle qui mène au cimetière ? coupe le journaliste.

Le maire se lustre la moustache du poignet et soulève sa casquette. Il cherche une phrase sans devoir prononcer le mot cimetière.

⁶ EMS.

— Hum, nous avons aussi installé un monte-escalier électrique au *club recreativo* pour que les aînés puissent y accéder facilement et agrandi le LAR...

Le maire s'enlise, ne trouve pas la formule un peu sexy qui ferait vendre son village aux jeunes en particulier. Il bredouille un truc un peu plus fun.

— Nous avons repeint en mauve le local de la fanfare et...

À cet instant, une voiture déboule d'en haut depuis le virage en épingle à cheveux. La Renault prend à gauche, entame une manœuvre téméraire dans la montée si raide qui donne sur la cour, engage brusquement une marche arrière qui mène droit le cul de la bagnole à une léchée de la bouche d'un lézard prenant le soleil sur le muret. Il bloque les freins, tente un fumant démarrage en côte mais la voiture recule encore, frôlant le muret et écrabouillant presque le lézard s'il n'avait pas choisi la fuite.

Un voisin sort avec une corde de secours, un autre avec des pavés pour bloquer les roues. C'est à ce moment-là que choisit le maçon en jeep pour descendre et le facteur en fourgon pour remonter. Pris en sandwich, le cornichon qui conduit la Renault tente un redémarrage qu'il espère aux petits oignons mais se retrouve pris dans la salade. Les gens rigolent, les femmes, pour la plupart veuves et habillées de noir, sortent des maisons, attirées par l'attraction.

Cette fois, la voiture est immobile, elle semble mettre bas un corps dégingandé, une sorte d'escogriffe muni d'une glotte proéminente et d'une casquette du PSG qui ne manque pas de se cogner la tête sur l'arceau de la portière en sortant. L'escogriffe est en slip ; ne pensant pas se retrouver dans une telle posture, il avait piqué une tête dans la rivière en aval du village pour s'y rafraîchir.

Les veuves affichent un sourire XXL ; l'une d'elles remarque l'étiquette *Sloggi* sur le caleçon encore mouillé, marque bien connue plutôt réservée aux femmes enveloppées.

— En tout cas, celui-là, y porte à gauche, dit une autre veuve joyeuse.

Les moqueries et les bons mots fusent. D'autres voitures, autant du dessous que du dessus, grossissent le cortège ; ça commence à klaxonner. L'escogriffe qui debout ressemble à un palmier blanc s'emballe dans une serviette, son ombre projette la forme des petits parasols fermés avec un pompon que l'on trouve dans les cocktails. Cela donne des idées au livreur de boissons coincé lui aussi dans la file. Il propose ses bières et du Moscatel au prix kermesse. On le croira si l'on veut, mais le poissonnier qui suivait, en voyant le grill du maire encore chaud, solde ses sardines au prix de fête. Ne manque que la fanfare ! Mais elle est déjà là. Il était prévu qu'elle passe à la télé après l'interview du maire.

Enfin, le voisin qui habite en dessous du mur arrive en remontant son pantalon. Il vocifère bruyamment :

— *Que bagunça !* Y va péter mon mur, le Parisien.

Il grimpe, rouge de rage dans la Renault grise sans rien demander, se tape également la tête sur l'arceau mais réussit à extraire la voiture dans un dégagement de fumée et d'odeur de goudron et d'embrayage rôti qui se mêle au fumet des sardines.

Le maire tient la répartie qui sauvera sa prestation. Il ajuste sa casquette, lustre encore fièrement sa moustache et face au micro du journaliste, il lance :

— En plus, comme vous le voyez, en été, nous n'hésitons pas à encourager la fête et les spectacles de rue.

Les hirondelles reviennent arroser la place gaiement de leur trissemment, le lézard revient lézarder entre les cailloux du muret. La Renault peut reprendre sa route pendant que les gens dansent encore.

Depuis, lorsqu'on croise l'escogriffe au village, on le reconnaît, on lui adresse un sourire amusé. Il gardera tant que le village survivra le joli surnom de « Embreagem »

L'Orphelin

Il est bien raide cet escalier qui dégringole comme un torrent de caillasse dans la falaise. Je me pose un instant pour respirer dans un promontoire de cet interminable zigzag. Il fait chaud, je regarde ma montre, le soleil est à son zénith.

Les murets alvéolés de gros cailloux sont coiffés de dalles plates et forment comme un pupitre de conférence. De cette tribune improvisée, j'entame une tartine comme un élu en campagne mais rapidement je me laisse transporter par le discours silencieux et bucolique de la côte amalfitaine ; lui adjuge tous mes suffrages. À la vue des villages tirés à quatre épingles dans leur écheveau montueux, du golf en forme de croissant qui s'émiette en vaguelettes turquoises, où semblent s'être échoués des canotiers en képi marin, je vote, je cumule, je panache et ne biffe rien.

Mais, fais attention, vieille branche ! Je te préviens, la suite de ce récit risque bien de te déplaire ; il ne parle pas de quoi on peut s'emplir mais de quoi on se vide. Tu verras, c'est la caque.

Des racines s'embusquent dans le maigre crépi du mur sur lequel est gravé, entre un cœur greffé d'*Amore mio* et une bite taguée de mauvais goût, le chiffre 365. Manifestement, il s'agit du nombre de marches restantes jusqu'à la plage. Jusqu'ici, j'en avais déjà compté cent douze.

Une senteur particulière enveloppe tout à coup mon balcon. Une odeur de dedans d'homme. À quelques marches en amont, au nord, hagard, déterminé, les fesses serrées, il déambule dans l'escalier articulé par un·e marionnettiste invisible. Les muscles de son visage sont aspirés, tirés vers l'intérieur. Son regard fixe paraît si habité que je peux y reconnaître ses résidents — mais plutôt leur absence — et présumer de son histoire à lui.

Mais, vieille branche, je te déconseille de poursuivre, cette lecture n'est pas propre. Tu ne t'en plaindras pas.

Des taches brunâtres tapissent ses mollets. Il tient ses mains écartées du corps, les paumes ouvertes vers le soleil. La même couleur de torchis tache les poches de son short à la hauteur du ceinturon. C'est sûr, cet homme a chié au froc. Il a eu peur.

En haut de l'escalier, il aura vu ce couloir sinueux sans autre choix que de le suivre et ce dédale habité de solitude. Il aura vu sa vie en fait. Il l'aura vu défiler. Il a été pris de vertige, il a eu la chiasse.

Il est né au Mozambique, de retour au Portugal — il aura perdu ses copains d'enfance — son père meurt dans un accident dans une mine de wolfram⁷. À quatorze ans, il doit déjà penser à gagner sa vie quand ses deux frères, l'un sorti d'un chou, l'autre livré par une cigogne, orchestrent leur premier areu-areu. Il part chez un oncle à Lisbonne qui l'envoie en Suisse. « Chaque mois, n'oublie pas de virer l'argent », lui avait commandé son oncle. Engagé dans une entreprise de transport de fruits et légumes, il finit, après moult chambardements, dans la région de Naples où il trouve de quoi bien gagner sa vie et s'entourer de nombreux amis.

Il passe devant moi sans détourner les yeux, il continue sa marche excrémentale.

Du fond de son short suinte un rond bouseux. Par les canons, s'échappent des larmes de diarrhée. Toutes les huit ou neuf marches, une goutte de fiente s'étale sur le ciment. Je reste niché dans mon nid d'aigle en compagnie d'un essaim de mouches, observe cette scène merdique jusqu'au moment où, trop tard, je ne pourrai voler à aucun secours.

Peu importe les raisons, tous les membres de sa famille disparaissent les uns après les autres. À part ses frères, mais

⁷ Dont on tire le tungstène.

ils n'ont rien à se dire, il n'a plus personne pour lui rappeler à quoi sert son existence.

Il arrive sur la plage après quatre cent septante-sept marches, quatre cent septante-sept chances de réinventer sa vie, quatre cent septante-sept excuses pour ne plus y croire.

Peu importe les raisons, alors que ses affaires marchent moins bien, ses amis ne lui courent plus après. Il reste seul sans personne pour se confier, aimer et être aimé.

Une dizaine de vacanciers sont allongés sur leur transat. Il se baisse, ramasse un peu de sable et, comme un gymnaste se poudre de magnésie sans quitter son agrès du regard, il frotte ses jambes maculées de caca. Comme un immigré clandestin qui passe une frontière, il se glisse silencieusement le long du mur qui conduit à la jetée. Personne ne le remarque. Mais, qui veut bien voir un être marqué du sceau merdeux de la solitude ?

Il entre dans l'eau ouvrant tout l'espace de ses bras comme un soleil couchant. Bientôt il sera lavé. De tout. Rapidement, les flots recouvrent ses épaules puis sa tête. Une bulle d'air fait remonter en auréole quelques gaguelets d'olives verdâtres ; les reliefs de sa dernière pizza. Mais que pouvait-il arriver de mieux à cet orphelin qui avait si faim de retrouver sa mer ?

À bout de souffle, j'essaie d'alerter les gens, je dis n'importe quoi qui sonne italien : « *Homo acqua rapido, forza.* » Je lève mon bâton trouvé dans le sous-bois au début de cette descente aux enfers et frappe de grands coups dans le sable, hurlant d'impuissance, seul moi aussi dans mon désarroi. Je t'avais averti, vieille branche. Il ne fallait pas lire cette histoire, elle est triste à mourir.

À leurs pieds, je vivrai heureux

Mes bâtons de randonnée chinois m'ont lâché. Ils étaient légers, vert sapin et télescopiques. Je ne les ai utilisés qu'une seule fois. Par chance, je dénicher au garage une vieille canne en pousse de châtaignier légèrement flambée, équipée à son extrémité d'une virole avec son pic ; qui a dû appartenir à mon grand-père.

Est gravé à la gouge, à hauteur de sa courbure, un edelweiss et un mot en allemand que je n'arrive pas à déchiffrer ; sans doute le nom d'une station touristique. Mon grand-père qui voyageait beaucoup ramenait souvent des souvenirs de ce type. C'est décidé, je lâche le chinois qui m'a lâché et du grand-père décédé j'étrenne le bâton pas fâché.

— Olivia, t'arrives ou bien ? Je suis prêt, moi.

Je jette un coup d'œil sur les nouvelles du monde sur mon mobile coréen en attendant. Corona encore, confinement toujours. On doit faire venir des masques d'Asie car on ne fabrique plus rien chez nous. Même pas des produits de première nécessité comme les bâtons de randonnée !

Corollaire de la vie en couple, ces éternelles minutes où l'un des conjoints trouve subitement plein de petites choses à faire juste avant le départ, alors que l'autre se retrouve à poiroter au volant de sa voiture japonaise.

J'en profite pour peaufiner le parcours de la randonnée qui s'annonce spectaculaire. Et le beau temps va être de la partie.

Après les habituelles anecdotes — nous avons dû retourner à la maison car Olivia avait oublié d'éteindre le fer à repasser allemand, et au prix de l'électricité enrichie à l'uranium du Kazakhstan... — et moi j'avais zappé le litage des cornichons hindous dans les sandwiches. Puis un bref arrêt, question de faire le plein d'essence saoudienne dans une station britannique, et nous touchons enfin le décor

grandiose et pleinement indigène des Préalpes fribourgeoises.

Le parking est presque vide. Seul un couple achève de se préparer plié en deux dans le coffre de leur voiture. La dame en doudoune paraît enrhumée et toussote un peu. Elle se mouche à plusieurs reprises. Lui, un vieux monsieur, s'asperge à l'anti-tiques, à l'ancienne, à l'huile essentielle de géranium. Il presse sur sa télécommande, le coffre de la berline se referme et laisse apparaître un large autocollant : ÉOLIENNES, NON MERCI.

Rapidement, engagés dans les sentiers pentus, les senteurs des sous-bois se disputent mes trous de nez avec celles émanant de Monsieur Géranium parti un bon quart d'heure avant nous en compagnie de Madame Doudoune.

Je préfère marcher d'un bon pas à un rythme régulier. Je me sens plein d'énergie en fait ; la batterie chargée à bloc par un léger courant d'air à l'essence de chlorophylle et de résine d'épicéas. Étrange pays que le nôtre, pauvre et indigent en matière première — autre que la double-crème de Gruyère — et pourtant capable de générer un sentiment de satiété comme si son sous-sol regorgeait d'un infini combustible. Et cela, nous avons fini par le croire. Mais sur nos Monts Indépendants que peut-il nous arriver ? Et le pieux clamé à chaque strophe, l'hymne national est-il devenu celui où l'on s'est endormi ?

Olivia profite de chaque enjambée, goûte à tous les râteliers de verdure. Se mire dans les champs de narcisses qui semblent murmurer en écho « Hélas ! hélas ! Nous ne serons beaux qu'un instant ». L'œil pétillant de plaisir, elle met en boîte ces si belles images.

J'accélère, je joue à la marelle tracée par les racines. Vers le ciel, je cabriole à cloche-pied par les cases claires-obscur

que le soleil fait valdinguer sur les feuilles mortes au travers de l'épaisse charmille.

Puis apparaissent les cimes et les sommets rocheux — appelé ici « Vanil » — et sur l'autre versant on reconnaît le Moléson.

Tous les deux-trois kilomètres, je découvre un mouchoir en papier jeté en chiffon sur le sentier. Petit Poucet des temps modernes, Madame Doudoune conte une nouvelle fable où l'héroïsme d'un geste désespéré devient celui d'une couardise désespérante. J'avoue, en ce jour de corona-virée, ne pas oser ramasser le détritrus avec les mains ; je l'embroche avec le pic de ma canne.

Au loin, un coucou scande son unique refrain.

On trouve un coin idéal pour pique-niquer. La vue s'étend, je m'étends et Olivia s'étend dans le pré fleuri, confondue dans les boutons d'or et d'argent, elle porte sa plus belle robe. On s'alanguit quelques instants, bienheureux et béats comme des Suisses. De tout temps pétri d'humilité, notre peuple a fini par en tirer un orgueil irraisonné. Si fier que tout soit en ordre, si fier d'avoir fait le boulot qu'il n'y a plus rien à changer, inconscient du monde qui bouge et qui va finir par nous oublier. T'avais raison Hugo, la Suisse trait sa vache et vit paisiblement.

Au loin, un coucou scande encore son unique refrain.

L'après-midi, nous rencontrons le docteur Guy, de Morges. Un jeune septuagénaire portant culottes courtes. Il ressemble à un enfant en course d'école. De bonne humeur, sage, propre et le visage crémé comme lui aurait recommandé sa maman. Il fait quelques commentaires sur la pandémie puis, comme s'établissent les nouveaux codes d'hospitalité post-corona, il nous propose un masque.

— J'en ai plein mon sac.

Rapidement, il se met à parler de sa passion pour la montagne. Avec son accent d’Lôzanne, il décrit quelques-unes de ses innombrables excursions alpestres. Quelquefois, il marque le pas, s’arrête un instant et me toise de façon bizarre. Au passage d’un portail, il me fixe encore au niveau du ceinturon, je suis mal à l’aise et commence à me poser des questions sur l’orientation sexuelle du docteur Guy.

— Passez-la-moi, s’il vous plaît !

Cette fois, je comprends que c’est ma canne qui l’intéresse et rien d’autre.

— Voyez-vous, je reconnais ce sigle gravé sur la crosse. C’est celui d’un village touristique que je connais bien, trop bien peut-être.

Il raconte. Pour ses trente ans de mariage, il avait organisé une randonnée au Gantrisch avec son épouse. De bon matin, ils étaient partis à pied sur les chemins. Ils avaient passé le *Rütiplötschbrücke*, ce pittoresque petit pont de bois qui traverse la Biberze. « Regarde » ! avait dit sa chère et tendre, il y a une inscription en allemand sur le fronton du pont : « Que le ciel me protège des dangers de l’eau. » Sans imaginer qu’il s’agissait peut-être d’un avertissement, ils avaient continué leur route. Mais effectivement un orage éclata, assez bref mais violent. À un passage pierreux et étroit que l’ondée avait rendu glissant, sa tendre moitié dérapa, son crâne se fracassa sur un caillou pointu. Les secours n’avaient rien pu faire. Depuis, le docteur Guy, chaque fois qu’il le peut, à pied, en raquette ou en vélo, se rend au Mont-Tendre en hommage, car c’est là-haut, à 1679 mètres d’altitude, qu’il s’était enthousiasmé avec tellement de fougue sur les paysages doucement mamelonnés que sa future épouse lui avait fait découvrir ce jour-là.

— J’y suis allé au moins trois cents fois !

On sent le docteur ému. Il ôte son sac à dos et fait mine de chercher quelque chose. Plié en deux, comme un enfant

pris en faute, il s'essuie les yeux discrètement. Se relève avec contenance, des bananes dans les mains.

— Ça vous tente ?

Puis, nos routes doivent se séparer. Suite à la pandémie, on s'est rapidement habitué à ne plus serrer les mains lorsqu'on rencontre quelqu'un. Mais au moment du départ, c'est plus difficile ; on a envie de toucher la personne avec qui il s'est passé quelque chose, de témoigner par le geste du bon moment passé.

— Toujours pas de masque ?

Le docteur en culottes courtes prend sa propre direction. Demain, il ira en pèlerinage au Mont-Tendre. Je lève ma canne en guise d'adieu.

Vers 17 h 30, la fatigue se fait sentir, on commence à regarder ses pieds plus que le paysage. C'est à peine si on voit le panneau — une simple fourchette dessinée sur un carton — indiquant le chemin de la buvette d'alpage, qui, paraît-il, est charmante avec une vue qui fait tourner la tête. Après souper, il ne restera qu'une petite heure de marche pour retrouver le parking. Que ce fût beau, sentir ses cinq sens dans le bon sens, aéré, avec ce sentiment de léger flottement comme un nuage ou plutôt un soufflé au fromage qui a bien levé.

À partir de là, à quelques minutes du repas, le soufflé retombe avant même de l'avoir entamé. La réalité de la vie, l'inconséquence de la vie...

Le dernier tronçon est bien raide. On n'entend plus le coucou. Par ici, la montagne fait la grimace, elle tire des langues de glace des Vanil, les derniers névés. Tout à coup, devant nous se dresse vilaine, arborant sa toute-puissance par la laideur qu'elle impose, une antenne 5G. Amarrée sur une cabane de cochon construite par des cochons, elle jubile ; voir le peuple prosterné à son pied en train de télécharger des

séries vidéo en quelques millisecondes l'incite à bander son mât vérolé des plus ostensiblement.

En bas du petit escalier en bois qui mène à la buvette, on distingue encore le sommet de l'antenne qui dépasse d'une colline. Pourquoi autorise-t-on si docilement l'installation de ces tas de ferraille ? « Non aux éoliennes », disait l'autocollant sur la voiture de M. Géranium, celles-ci ne bénéficient visiblement pas des mêmes passe-droits. Pourtant, j'aime leur élégance, la finesse de leurs pales. En plus, elles incarnent la volonté de prendre les choses en main. Faudra-t-il combien de COVID pour que l'on réalise ce vide, notre dépendance totale ?

Je pousse une bouffée d'exaspération saturée de CO₂. Mais déjà, je dois retenir mon souffle, estomaqué face à ce que stipule l'affiche qu'Olivia vient de remarquer. Ils ont osé ! À partir d'aujourd'hui nous devons payer l'air que l'on respire. Masque obligatoire. CHF 3,50 pce. Ben merde !

La patronne du chalet désinfecte les tables. Plus exactement, elle fait pschitt-pschitt à la volée avec son atomiseur comme recommandé par les autorités, sans plus de conviction comme si elle agitait un spray anti-moustique.

À peine assis, le dzodzet du chalet, par une habile pirouette explique comme si on avait le choix, que pour boire et manger on peut, « si on préfère, si y'a personne autour », baisser le masque.

À la table d'à côté, Monsieur Géranium et Madame Doudoune finissent leur fondue moitié-moitié, mi-masqués. Madame éternue, elle ne sait que faire du mouchoir. Elle nous reconnaît, elle fait un petit signe la main. Je lève ma canne ou restent accrochés des lambeaux de mouchoirs embrochés pendant le périple. Gênée, elle enfouit précipitamment son mouchoir dans la poche et son regard dans le vide.

À une autre table, de jeunes filles rigolent à pleines dents. Le patron en bredzon, debout sur l'étroite galerie émet ses

witz à la cantonade. Vêtu de sa belle chemise d'armailli, droit comme une antenne 5G, prenant le pittoresque en otage, il émet des commentaires venus du moyen âge où la femme n'est bonne qu'à rester aux fourneaux. La réponse en rire de ces jeunes filles me surprend, ou alors maîtrisent-elles le sens de dérision mieux que moi ?

Cette ambiance particulière nous a coupé l'appétit. Pour couronner le tout, Olivia finit par me reprocher d'avoir mis des cornichons dans le sandwich de midi, qu'elle n'aimait pas, que ça faisait la centième fois qu'elle le répétait.

Pour finir sur une note positive, après une si belle randonnée, on se commande des meringues à la crème double. J'engloutis la mienne en quelques secondes. Ne reste qu'une seule miette. Olivia préfère la crème, elle flanque sa meringue dans mon assiette. La miette représente alors 1 % du dessert. J'y ajoute une, puis deux, puis trois autres miettes catapultées hors de mon assiette. Les miettes représentent 3 % cette fois. Olivia se ravise, ça à l'air trop bon, elle récupère la moitié de sa meringue. Je réalise que la proportion de mes miettes indigènes est passée à 15 %, exactement comme les éoliennes si un jour, on arrivait à réduire notre consommation totale d'énergie.

En partant, M. Géranium vient nous saluer, madame est partie devant sans faire de faux semblant.

— Elles sont bonnes ces meringues ?

Il me tend la perche, je lui explique la nouvelle théorie des miettes et ne peux m'empêcher un sourire au moment où je lâche « Exactement comme les éoliennes ». Après s'être débarrassé de son air embarrassé, il se présente ; il est chef d'une petite entreprise. Il a dû licencier la plupart de son personnel à cause de la crise. J'avais perdu ma bonne humeur, cette fois j'ai carrément le cafard. Je posterai le récit de cette journée aux personnes qui aiment lire mes histoires demain. J'ai pas envie d'user des services de la grosse antenne qui

semble avoir donné du « ça va pas le chalet » aux gens du chalet.

Nous quittons la buvette, libérés de ces masques anxiogènes. Nous profitons une dernière fois du paysage marbré de mille merveilles avant de redescendre dans la vallée. Très loin, sans doute où le soleil couchant forme un agrume et se noie dans son orangé, la fleur crépusculaire d'une éolienne agite ses pétales au gré d'un air désabusé.

Le bonheur est dans le pain

Cher·ères ami·es,

Nous entamons nos vacances, avec Olivia, en Dordogne à Roupillac, ce village au nom légèrement imaginaire, pour nous reposer et y laisser ronfler les tracas de la vie régulière et laisser derrière nous ces longues soirées d'hiver à regarder *Le bonheur est dans le pré* sur M6, la F1 sur F2 ou rien de neuf sur W9. Quels bienfaits que de troquer ces programmes télévisés contre ceux, si rassérénants, que la nature imagine !

Mais pour bien comprendre un endroit, ne faut-il pas y marcher dessus avec les pieds, sauter sur ses sentiers, boire ses rivières, inhaler sa campagne, se racler la gorge de son arrière-pays, peut-être même cracher par terre pour ne pas succomber tout de suite à l'ivresse des paysages comme on le fait quand on déguste de bons vins.

Le moindre vestige repéré sur un sentier vicinal peut à tout moment susciter un émoi. Un oiseau mort gisant entre deux racines entraîne une enquête, déchaîne son lot de questionnement alors qu'une volaille étiée en strates rougeâtres sur une autoroute encourage surtout à ne s'en poser aucune et encore moins à vouloir chercher des réponses.

Et ce crottin encore fumant sort-il du cul d'un bourricot croulant sous le bât chargé d'énormes paniers de noix ou de celui du destrier d'un chevalier errant depuis le moyen âge allant en ces châteaux découpés dans le ciel bleu roi, narcissiques au point de se pendre dans les falaises pour se mirer dans les méandres de la Dordogne ? Quel architecte troglodyte et un peu fou aura cloué ces décors à ces parois de calcaire jaune, ces autres châteaux, ces chapelles pour des siècles entiers ?

Maintenant que le crottin a refroidi, je comprends que le preux chevalier errant, avide de faits d'armes, a bien terminé l'œuvre de son lointain cousin manchois, et avec l'aide du progrès, a détruit tous les moulins à vent qui virevoltaient encore sur chaque colline.

Il aura enlevé son heaume, se sera gavé de foie gras et d'une lichette de pain, goulotté en torrent le vin âpre de Bergerac. Assis sur son cheval comme sur un trône, il aura considéré son fait, émis un gros rot. Son destrier aura commis par l'arrière ce que son maître venait de faire par l'avant, se délestant ainsi d'un souvenir.

Puis, l'équipage aura disparu pour un temps en dodelinant le train. Puis, le crottin s'est fossilisé. Et là, mes bons amis, vous trouverez invraisemblable comme moi, qu'à l'école, on nous ait mis dans la tête que l'histoire commençait avec l'apparition de l'écriture alors qu'ici, nos ancêtres, depuis longtemps, avaient inventé un art, une sorte de cinématographe rupestre encore visible dans des grottes obscures où l'odeur du grabon d'ours remplaçait avantageusement les horribles effluves de pop-corn d'aujourd'hui.

En fait, en Dordogne, tout se confond. L'histoire, la préhistoire, la réalité, les fables semblent se broyer entre les meules d'un moulin mû par le temps.

Tenez ! pas plus tard qu'hier, nous avons croisé un nain. Un nain magnifique, bien proportionné, pas plus haut qu'un mètre. Sans bonnet, mais avec de la barbe, de bonnes joues et un regard rieur. Il habite justement un moulin — à eau cette fois — qu'il a remis en état. Comme un forçat, comme ses congénères de légendes, il a remonté de la source souterraine des tonnes de calcaire, reconstitué le rouet équipé de pales qui feront tourner le mât entraînant les meules de silex. Le petit homme, tout de même âgé, saute et rebondit sur sa vieille installation, puis on entend des bruits

rauques, des craquements, un auget vibre doucement d'un coup, la mouture s'échappe d'un tube et s'épand lentement dans une sorte de pétrin. Le nain, un peu magicien, égrène la mouture entre pouce et index pour en mesurer et régler la texture à l'aide d'une manivelle. Puis, il ouvre un énorme buffet où tourne une espèce de moustiquaire aux mailles de plus en plus serrées. Elle tamise le blé moulu, d'un raffinement grossier à une fine poussière blanche, d'une belle poudre de pain assurant le goût et la digestion du gluten à une (trop) fine poudre de perlimpinpin sans plus de qualité nutritive, insipide, favorisant l'intolérance au gluten.

Le joli nain, décoré d'un liseré de farine sous la paupière, nous offre un jus de pomme pas du tout empoisonné. Quand arrive Blanche-Neige, son épouse, je suis un peu déçu ; elle a mal vieilli la pauvre, vivre longtemps heureux et avoir beaucoup d'enfants entraîne certaines séquelles.

Le soir même par contre, nous assistons à la fin d'une légende. Pourtant, tout avait bien commencé, nous nous arrêtons pour manger sous une irrésistible — d'après Olivia en tout cas — tonnelle fleurie, une jolie terrasse garnie de lauriers roses et de verveines rouges. Et puis là tout s'écroule, l'image du service hôtelier à la française et ce qui est possible de servir dans l'assiette au pays de la gastronomie. Nous aurions dû nous douter de quelque chose, le village s'appelle Larnac.

Nous avons encore à l'oreille le murmure de l'hymne au bon pain et voilà ce qu'on nous flanque, une baguette si sèche qu'elle se désagrège au toucher comme si elle avait passé dans une termitière. D'ailleurs, le repas dans son entier a dû passer dans une termitière, rien n'est beau, rien n'est bon. Se surprendre à écouter davantage les discussions des tables voisines qu'à laisser fondre le foie gras au fond de sa gorge en est bien la preuve. Faut bien dire que contrairement à notre

repas, les échanges de la table d'à côté sont particulièrement savoureux. Chut... c'est leur première rencontre.

Lui, céréalier à Grossac, un solide bonhomme de la cinquantaine dont la morphologie a été étudiée pour tenir en équilibre son énorme bedaine. Il a enfilé une chemise à manches courtes, bleu passé. Neuve certainement, même si embrioché dans un jean acheté au SuperU, on pourrait penser qu'il est né déjà vêtu de ces habits-là. Il est rasé de près et semble avoir évité le piège de l'after-shave bon marché mais il a gardé intact dans ses narines grosses comme des lucarnes de navire, une abondante pilosité comme s'il s'agissait d'un jardin auquel on ne touche pas.

Elle, éleveuse de canards à Foigrac, une dame va-t-on dire longiligne et assez maigre, porte de façon altière une robe en nylon imprimé fleurs. Elle laisse flotter sur son front ce que les cacatoès à huppe portent sur la tête, une sorte de mèche blanche entre cheveux et plumes qui s'anime lorsqu'elle bouge la tête.

Sitôt arrivés, en attendant que le garçon les place, lui a tenté une approche audacieuse excluant toute hypothèse d'un simple comité de l'interprofession périgourdine de la volaille. Prétextant se mêler les pinceaux sur un pot de fleurs, il — Éric et Patricia, nous apprîmes leurs prénoms un peu plus tard — s'approcha, rasant de sa grosse brioche le flanc de Patricia et passa furtivement sa main sur le bas de son dos, voire même en dessous d'un geste déplacé mais qui selon la perspective qu'il nous était donné d'avoir pouvait paraître au contraire rudement bien placé. Patricia, stoïque, sentimentalement au pain sec depuis belle lurette, trouva dans cette posture, invitation, enfin, au festin attendu du gras de la vie ; elle ne s'effaroucha pas le moins du monde.

Maintenant, les scènes se succèdent où l'on ressent toute la solitude et la détresse des paysans d'aujourd'hui isolés

souvent dans leur domaine situé loin de tout à trimer du matin au soir.

Patricia raconte comment Gilles, seul voisin et ami d'enfance avec qui elle a partagé tous les coups durs, avait cessé de lui adresser la parole du jour au lendemain quand il a rencontré sa compagne. Ventré, mais pas insensible, Éric tend sa main, elle s'y raccroche brièvement et se ravise. Éric parle de sa nouvelle acquisition, une moissonneuse-batteuse flambant neuve. Il lui promet de faire un tour ensemble, si ça marche entre nous, ajoute-t-il. Ils sont main dans la main cette fois. Elle décrit son élevage, parle, comme s'il s'agissait d'un enfant de sa vieille oie qui malgré une « grosse histoire » lui tient toujours compagnie. On ne comprend pas tout.

Puis, sonne le portable de Patricia, le point d'orgue de la soirée. C'est un fournisseur de graines qui n'a pas pu livrer à temps. Mettez-les au fond du jardin, a-t-elle dit. À ce moment, mes amis, quel instant de grâce ! Vous auriez vu la félicité de son visage et la façon dont sa frange se mit à balancer comme une branche de fruitier chargée quand elle a pu dire parce que cela ne lui arrivait jamais « Je ne serai pas de retour avant onze heures ce soir »... Puis tout le réseau de la téléphonie mobile de la région s'est arrêté, assurant le maximum de bande passante comme une haie d'honneur pour laisser passer le bonheur inouï et solennel qu'elle avait dans la voix. Dans sa vie de travail et de renoncement, combien de fois avait-elle pu prononcer ce sous-entendu exquis, « ... peut-être plus tard selon les circonstances ».

Il est onze heures ; cette fois, Patricia et Éric se pétrissent le bras comme on le fait dans la maie⁸ d'un bon pain. Ils se nourrissent réciproquement de tendresse, le coude de l'un enfoui dans la main présentée en boisseau de l'autre. Si intensément que ça sent le levain. Que même pourvu de la

⁸ Coffre sur pied qu'on utilise pour pétrir et conserver le pain.

plus prude des imaginations il faudrait être gavé de trop de bonne chère pour ne pas distinguer dans leurs regards — de l'homme surtout — de lourdes meules de pierre, celle plus ou moins dormante du dessous et celle mue en ballet tourniquant du dessus, broyer le blé et laisser s'échapper en saccades la farine et le son de par les rainures du caillou.

Je règle la note du resto un peu comme une redevance TV, en rouspétant mais en se disant qu'il faut bien soutenir ce genre d'émissions en direct. Nous partons nous coucher, il reste un peu de route. Olivia tient absolument à faire le tour de l'établissement pour se persuader qu'une équipe du *Bonheur est dans le pré* n'est pas en train de filmer la scène pour un nouvel épisode, cette rencontre d'anthologie.

Arrivés à notre gîte, impossible de fermer l'œil. Dans la chambre, une plume de cacatoès virevolte dans un nuage de farine et vient se poser sur l'édredon sans faire de bruit car comme le nain l'avait si bien raconté, la farine n'a plus de son.

Nous nous réjouissons tous de vous revoir bientôt.

L'ENTRE-SAISON

Romand noir

Point final ! Voilà mon premier polar fagoté, terminé. L'histoire se passe dans un bled sur une presqu'île ancrée dans un estuaire recouvert de glace la plupart de l'année. Elle est séparée de la terre par un unique pont mal entretenu et propice aux accidents routiers. Le nom du bled est lui-même glacial, de longueur infinie et ne comporte aucune voyelle.

Le drame trouve son issue dans le sous-sol d'une maison de maître. La cave est sombre, tapissée de chaînes, de menottes et équipée de toutes sortes d'accessoires sado-maso.

Mais je n'en dis pas plus.

L'intrigue s'articule autour d'un respectable quinquagénaire ayant pignon sur rue, seul, veuf, encore plein de libido et d'alibi. Son nom sonne en — *ssonne*.

Mais je ne vais quand même pas tout raconter.

D'entrée, les soupçons accablent un homme mal rasé, légèrement bossu, sombre, étrange, le front éperonné d'un gros kyste et un nom en — *quist*.

J'en reste là.

La police, équipée de lampes-torches, finit par retrouver, dans la cave éclairée à la lampe à l'huile, la fille à poil dans sa cage. À côté du congélateur, un martinet encore fumant serpente sur la terre battue.

Mais j'en dis trop, surtout ne rien dévoiler.

Faut dire que la jeune fille au pair, née sans père, en possède une belle paire. Sous ses airs de sainte-nitouche, on lui découvre un passé de prostituée de luxe — donc avec du cachet — évoluant alors dans un univers de latex, de vaseline et de godemichet.

Voilà.

Il s'avère que le bossu, malgré son pardessus, est aperçu bossant pour son chameau de boss, celui qui a pignon sur rue

et lui a filé du pognon pour qu'il lui lèche le fion. Malgré les soupçons, il est donc innocent.

Mais chut !

Encore ce dernier détail. Le principal rebondissement intervient avec la visite d'un écrivain *has been* et vergogneux. C'est quand il monte au phare — il y a un phare, vous en doutiez ? — que ce dernier détail s'impose à lui comme une évidence quant à la résolution de l'énigme.

Un autre personnage a été vu au café qui buvait du whisky. Il pose des questions, il réserve pour quelques jours la seule chambre de l'unique hôtel du bled. Il a un étrange accent. Il pourrait bien être le *serial killer* tout désigné, mais je vous rassure tout de suite, il n'est guère que le frère de la fille en cage. À partir de là, dans la fiction, il pleut tous les jours. Attention, le pont devient dangereux, il faudra, à coup sûr, le fermer à la circulation d'ici quelques pages.

Jusque-là, j'ai bien réussi à maintenir le suspense, je ne vais pas tout briser maintenant.

Le pire dans l'histoire est que les habitants du bled se doutent de quelque chose, ils savent bien que c'est le soi-disant respectable assurément quinquagénaire, ce salonnard, qui est le coupable et le bourreau. Cela est d'ailleurs confirmé dans les dernières lignes du roman. Mais ici, les gens sont des taiseux. Ils vous regardent avec leurs yeux creux et passent leur chemin où alors, ils crachent par terre. La presque île semble être tenue sous une chape de plomb par des non-dits, des secrets de famille, des réminiscences. Ici, des hommes sont tous veufs, les femmes toutes veuves.

Je ne peux pas en dire plus.

Et puis, je vous passe le nombre d'assassinats — en tout, quatre — et le prénom de la jolie autochtone, seule, veuve, avec un chien jaune et qui sous prétexte d'alibi à sa libido ne se livre à lui que dans la dernière cage... non, page.

À ce stade, comme vous, je me pose des questions. Qu'est-

ce qui a amené l'écrivain dans ce coin perdu ? Comment et pourquoi est-il monté au phare alors que celui-ci est habituellement cadenassé ? Comment se retrouve-t-il mêlé à l'affaire ?

Et le cantonnier, si discret, qui par sa fonction détient la clé, n'a-t-il pas les manières et les manies d'un pervers ou d'un potentiel assassin ?

Quel est le détail, la pièce manquante du puzzle qui a fait se résoudre l'affaire alors que tous les habitants en connaissent de tout temps tenants et aboutissants ? Pourquoi ne m'a-t-il fallu que 10 pages pour en arriver là, alors que 574 ont à peine suffi à un collègue romancier pour pratiquement la même histoire ?

J'ai pourtant énormément travaillé et insisté dans l'approche psychologique de mes personnages. Il m'a fallu beaucoup de temps pour dessiner leurs contours « mous », mettre en évidence leur relief « plat ».

Quant au mobile du crime, pas un mot car si je vends la mèche, plus personne ne voudra acheter mon polar.

Le mobile est en fait immobile, car le crime est romand. Suisse romand.

Fake news

Et voilà ! Ma jolie Camerounaise de femme a fichu le camp avec le secrétaire général de l'UCD⁹. On ne peut pas courir deux lièvres à la fois, je le sais et le répète suffisamment aux enfants. Foutue politique !

Tout allait si bien, je venais enfin d'éditer mon roman. Les critiques étaient dithyrambiques et il commençait à s'en vendre par dizaines. J'étais fier de le dédicacer chez PasYo et chez la Mère Indienne malgré la difficulté de l'exercice pour un néophyte.

Pourquoi a-t-il fallu que je m'engage dans ce bastringue d'élections confédérales ? Même pas en tant que candidat, c'est bien le pire. Je me suis passionné et quand j'ai entendu Greta Garbo¹⁰ parler de la climatisation, cela ne m'a pas laissé de glace et, à fond, je me suis investi pour la cause. Le matin, je préparais des fiches dans un carton et le soir, j'étais poseur d'affiches dans les districts. Je n'ai plus vu passer le temps ni même pu contempler les forêts à leur automne se vêtir d'un costume de splendeur.

J'ai négligé ma famille, car les soirs de libres, j'allais assister à des débats où aider à l'organisation de conférences de notre écurie, qu'on reconnaisse et entende nos poulains.

J'ai ouvert des comptes sur les réseaux sociaux et j'ai saoulé tous mes amis, tous les jours, pendant deux mois. À la fin, plus personne ne mettait de pouces bleus, de cœurs rouges, ne serait-ce qu'un smiley de connivence. J'avais cinq minutes ? J'allais faire la maintenance de notre parc d'affiches que certains adversaires pulvérisaient sans vergogne. Quelquefois, je rencontrais un type — un même que moi mais d'un parti proche — des poches sous yeux, les poches pleines d'attaches plastiques qui disaient « vivement qu'ça s'arrête ».

⁹ UCD, parti politique imaginaire d'extrême droite.

¹⁰ Greta Thunberg et Greta Garbo ont pour point commun leur origine suédoise.

Les ventes de mon bouquin se sont effondrées. J'ai écrit à la presse pour un peu de pub mais, nerveux et sans trop de tact, je me suis pris de bec avec les responsables de la rubrique culturelle. Dans l'élan, je me suis énervé avec ceux de la rubrique politique qui favorisaient peu le parti et qui ont fini par le snober carrément.

J'ai fouillé les sites des candidats concurrents pour leur trouver des failles ou pour les provoquer. J'ai inventé des théories fumeuses, j'ai publié des photomontages déjantés en réponse à ceux de l'UCD qui se foutaient de notre pomme. Du coup, j'ai aussi visité les sites des amis de ce parti. J'y ai vu des coffres de voiture pleins d'armes à feu, des désespérés habités par la frustration et l'envie de vengeance qui faisaient une généralité de n'importe quel fait divers pourvu qu'un *heimatlos* en fasse les frais. J'y ai reconnu une troupe armée de fusils et de haine tapie dans l'ombre d'un sous-bois, prête à en sortir sous la brume brune quand les circonstances funestes seraient favorables. J'ai enfin compris pourquoi je m'étais engagé dans cette campagne. J'ai écrit un pamphlet à leur chef qui m'a traité de ver et d'âne. Puis j'ai su que son équipe avait employé mon beau-frère black au noir pour placarder leurs affiches.

Avec mes compagnons de campagne, nous avons tenu des stands dans toute la circonscription et croisé des gens formidables mais aussi des cons. Une grand-mère a dit « Voter, c'est aimer sa terre » et un grand-père nous a traités de pleutres. J'en ai profité pour déguster les spécialités vendues sur les stands voisins, la cébiche d'un Péruvien, les accras d'un Cap-verdien, l'absinthe d'un Traversin, la palée d'un Altaripien.

J'ai croisé les candidat·es, les nôtres mais aussi ceux des autres partis, de loin, de près ; certains respectables et d'autres condescendant·es jusqu'à l'écœurement.

J'ai voulu jouer dans la cour des grands, moi petit moineau, que pouvait-il m'arriver d'autre que de me brûler les ailes ?

Et puis, quelqu'un que j'aimais bien m'a parlé d'une troublante façon, du genre écrire ou faire élire il faut choisir. « Si au moins t'étais du PEP, pauvre type », a-t-il déclaré.

J'ai commencé à me poser de questions, à me demander si titrer mon livre *La chute du Turlututu* avait été une bonne idée ; et il a commencé à pleuvoir.

Jusque-là, et j'en étais fier, je connaissais deux amis artistes ; ils m'ont tourné le dos quand j'ai voulu les féliciter en face pour leur spectacle qui n'était pas un bide.

Au boulot, j'avais la tête ailleurs, je ne parvenais plus à faire mes heures. J'ai reçu un avertissement, puis la mauvaise lettre.

Dimanche, le 20 octobre, tout seul sans plus d'amis, ayant tout perdu, j'ai suivi les élections confédérales sur mon ordi.

Dans le bar, sous la convocation du comité pour les prochaines élections de juin épinglée au mur, traînait une vieille bouteille de rhum agricole de la *Coop des Entilles*, je l'ai observée vingt bonnes minutes, tiraillé par l'envie de l'ouvrir. « Si tu commences mon vieux... mon vieux, va plutôt récupérer les affiches. »

Ma voiture éclectique est tombée en panne, elle aussi a choisi de m'abandonner. J'ai pris le vélo. Au retour, il faisait un peu nuit — mais je n'avais pas bu, je le jure — la lanterne a sauté, j'ai choppé un caillou, j'ai crevé et pétié mes lunettes. J'ai poursuivi à pied sous l'ondée. Foutue politique.

Une Clio s'est arrêtée, un Marocain conteur à Fès, pris de pitié, m'a embarqué. Il m'a ramené chez moi tout mouillé. Je lui avais acheté une livre de briouates à son stand du samedi, et m'a reconnu. Tout cela n'aura pas servi à rien.

L'Alliance

C'est un petit matin ouaté où finit de se dissoudre l'ombre rosée d'un tilleul. Comme une marée glaciale, le vent et ses tumultes ramènent des congères vers la berme. La route est encore vierge de traces. Il ne manque à ce tableau d'hiver que le hurlement du loup, mais c'est le cri d'une femme qui déchire l'éther.

Entre craquements et raffut d'esquives, des traces de pas — qui viennent de la maison — burinent âprement le carton neigeux, trahissant la fuite d'une silhouette qui disparaît bientôt à la faveur du virage en dévers de l'autre côté de la route.

Morte d'être devenue témoin d'une scène atroce, la dernière feuille du tilleul, jusque-là miraculeusement accrochée, quitte son branchage loué pour les belles saisons. Un corbeau se pose aussitôt sur la ramée lançant, comme ils savent le faire, lugubre et rauque, cette craquelure pétrifiante qui fend l'azur jusqu'à l'horizon.

Leur petite enfance, Aurèle, Manon et Pierre l'avaient passée ensemble à jouer, à courir dans les bois, à batifoler joyeusement sous le tilleul à l'abri des jeux plus graves et pernicious du monde des adultes.

Ce fut au matin d'un jour de juin alors qu'ils jouaient dehors que Manon et Pierre furent surpris par des éclats de voix qui venaient de la cuisine. Au-delà des cris, ils entendirent des mots de ceux qui sèchent en une fraction de seconde le lait derrière les jeunes oreilles, à tout jamais.

— ... si t'es pas contente, fous le camp toi et ton bâtard. La porte est grande ouverte.

Manon et Pierre s'approchèrent discrètement. Le père était en furie, les yeux rouges, il levait les bras au ciel, menaçant, prêt à frapper.

— Tu f’sais moins la mariole quand t’es arrivée avec le mioche dans les bras. Quelle famille de merde, sans parler de ta sœur qui l’a abandonné comme un clébard. Je l’ai aimé et élevé comme mon propre fils et... et voilà comment tu me remercies... tu vaux décidément pas mieux que ta putain de sœur.

La mère se tenait assise à table, muette, blême, comme un buste en plâtre tombé de son socle. Les mains sur le front, elle y cherchait une éventuelle fêlure ; sans vraiment pleurer mais si nue devant le fait qu’à un acte donné advient toujours son lot de conséquences.

Interdits, abasourdis même, Manon et Pierre venaient d’apprendre qu’Aurèle n’était pas leur frère de sang. Ils s’étaient alors réfugiés sous le tilleul sur-le-champ, sans plus suivre le dénouement de la scène. Ils n’avaient retenu qu’une seule chose ; on leur avait menti. Incapable du moindre mot, ils se prirent par les épaules, chargées à ce jour du poids d’un secret dont ils ne savaient que faire.

Puis, Manon décida !

Un peu à la façon d’une prière, elle récita que l’on ne devait rien dire, surtout pas à Aurèle, qu’ils resteraient frères et sœurs pour la vie, que tout devait rester comme avant, qu’elle et Pierre devaient le jurer.

Ils se dirigèrent ensuite vers le muret. Manon ôta de son doigt une bague de pacotille. Avec une ronce, ils se taillèrent une balafre sur le poignet. Manon macula la bague de leur sang répandu. Pierre souleva quelques cailloux et elle déposa cérémonieusement la bague. Pierre ferma la niche de pierre. Un corbeau sur le tilleul en fut le témoin, Manon et Pierre venaient de sceller une alliance pour la vie. Du moins le croyaient-ils.

Après ce jour, la vie familiale reprit — du moins en apparence — son cours tranquille et, hormis leur secret,

Manon et Pierre n'en garderont par la suite qu'un souvenir diffus.

Combien d'hivers, combien d'étés se sont-ils passés ensuite ? Le temps de se marier, d'avoir un enfant et que soit prononcé un divorce pour la jolie Manon, le temps de quitter le pays pour Pierre devenu musicien, violoncelliste réputé. Le temps d'un accident de la route pour les parents qui y laissèrent leur vie. Le temps pour Aurèle de descendre aux enfers. À vrai dire, il s'est passé le temps qu'il faut pour qu'un secret se garde.

Dans la ville aux toits enneigés, l'Hôtel de Ville s'échauffe. Les conseillers pour certains si vieux, boucanés, aux veines saillantes qu'ils peinent à contraster avec les boiseries en sapin, sont en train de se gonfler de sève verte. Assis, ils pourraient se confondre avec le mobilier s'ils ne faisaient battre de temps à autre le voile de leur paupière. Les plus jeunes, nerveux, le visage crispé, les lèvres dessinées d'une maigre pliure attendent l'ouverture de séance. L'hémicycle — une simple chambre garnie de gradins — semble enfumé, chargé d'accointances plus ou moins glorieuses.

Tout à gauche, mais qui donne également à l'est, sont installés respectivement les élus du parti du Bouleau avec leurs écharpes rouges, puis celui de l'Orme, le parti des Hêtres, celui du Frêne et enfin les représentants du Tremble tout à droite, reconnaissables à leur brassard noir marqué d'un « T ». Quant au parti du Sapin si puissant jadis, il est aujourd'hui mort. Il s'était construit son cercueil lui-même en trempant dans de sombres affaires. Aurèle en était le hardi président. Ensuite par des relations d'intérêts, il trouva emploi chez les Bouleau, il en devint membre de la branche principale puis l'influent bras droit du secrétaire général.

Orme et Bouleau forment une majorité ténue. Dans cette futaie opaque, chaque voix compte. Leur tactique sera de

discréditer le petit parti du Hêtre capable de contrebalancer à lui tout seul le résultat des votes. Le président de l'assemblée, noué dans son écharpe rouge, fait passer d'abord les objets d'intérêts moindres. Les élus du Hêtre tombent dans le piège, plusieurs fois ils lèvent leurs mains en même temps que se tendent les brassards du Tremble à l'unisson.

En moins d'une heure, le Hêtre est devenu l'allié du Tremble, c'est du moins ce qu'il faut laisser croire...

S'ils veulent garder la tête haute face à l'opinion publique, les élus du Hêtre n'auront guère le choix que de voter contre le Tremble au prochain vote, le scrutin à bulletin secret n'étant pas l'usage.

Les journalistes, quant à eux, ont déjà préparé leurs titres, ils laisseront en second plan le vrai scandale du vote qui suivra. Aurèle glousse discrètement dans son jabot rouge. Dans l'ombre, il avait fomenté la cupide combine, il avait besoin d'un arrangement à la loi de façon à acquérir le terrain adjacent à la maison où il avait passé son enfance avec Manon et Pierre. Quelques camarades de parti y trouveraient également bénéfice si le terrain passait en zone constructible.

Le président, d'un ton péremptoire, édicte la nouvelle ordonnance sur le droit foncier. Elle passe à une courte majorité. Elle passe aussi comme une ombre galvaudeuse d'idéal projetée par le sempiternel falot de la discrimination ; l'art de créer des catégories, de poser des étiquettes et ensuite d'en faire son jeu, l'art aussi — c'est ce que dira le Hêtre aux représentants de la presse — de puiser dans les lexiques des mots précieux tels que « alliance » qui devrait sous-entendre tout de même un minimum de loyauté.

Tandis que l'Hôtel de Ville finit de s'ébrouer dans ses manigances, à Mayence, en Allemagne, un public conquis par la magnificence du jeu se lève et applaudit sans retenue. L'orchestre a été étourdissant, Pierre bouleversant.

Pour sa dernière représentation de l'année, Pierre avait pu jouer sans la pression des débuts de saison. Tout en manipulant son archet, il s'était mis à s'évader, à s'enfoncer dans une sorte de nostalgie dont les notes s'étaient emparées.

Des ouïes de son violoncelle s'échappaient des volutes mélodiques, des bruits et des odeurs de son enfance, des images de chez lui, des montagnes, le long chemin — car maintenant il en était sûr, il devait rentrer pour les fêtes — jusqu'à la maison, le sourire et l'insouciance de Manon, le tilleul, le muret et le sang et l'alliance.

À un moment où le morceau prenait une tonalité plus grave, il pensa à Aurèle dont les nouvelles n'étaient pas très bonnes. Pierre, sans s'en rendre compte, avait ému intensément le public quand dans sa musique, celui-ci avait pu saisir, presque toucher toute la fragilité de son frère.

À peine la représentation terminée, il se débrouille pour prendre le train. Il est tout excité, il veut faire la surprise. Il arrive à destination très tôt, prend un taxi pour le dernier tronçon. Il fait encore nuit, la maison est calme. Les guirlandes de Noël accrochées au tilleul scintillent sporadiquement.

Il entre par le garage qui donne accès à l'appartement sans faire de bruit. Il monte à l'étage à pas de loup. Posé au fond du couloir, il voit son vieux violoncelle, celui avec lequel il a appris à jouer. Il avance lentement, il entend des gémissements, des râles. Il est juste devant la chambre de Manon, il entrouvre doucement la porte. Sur le lit, deux corps mélangés s'ondulent dans la draperie. Il reconnaît le visage d'Aurèle et le déliement lascif de sa sœur complètement abandonnée. Le sang de Pierre ne fait qu'un tour. Il entre brutalement dans la chambre, attrape Manon à demi nue par le bras et l'extirpe du lit.

— Comment as-tu osé ?

Aurèle se refroque précipitamment et s'apprête à fuir. Pierre secoue Manon par la nuque comme un fou, il crie « Et notre alliance alors ? Tu vas répondre, oui » ? Ses pouces s'enfoncent dans la chair, dans le cou de Manon. Aurèle comprend qu'il va la tuer s'il n'intervient pas, il se lance à la rescousse. Pierre est un chien enragé, il balance son poing sur Aurèle qui trébuche, qui tombe violemment et s'empale sur les clous de son ceinturon resté par terre. Après un bref instant de stupeur, Manon découvre une flaque de sang qui s'étend sous la tête d'Aurèle, elle se met à hurler. Pierre désespéré prend un oreiller, l'applique avec force sur le visage de Manon. Pierre avec les yeux d'une bête, les jugulaires confinant à l'extrophie, fulmine. Il assène comme une extrême-onction ce que Manon avait récité comme une prière des années plutôt « Alors, on ne devait rien dire, surtout pas à Aurèle, on resterait frères et sœurs pour la vie, tout devait rester comme avant, on devait le jurer ! J'y ai cru moi, bordel » !

Envoûté par sa sinistre psalmodie, Pierre ne se rend même pas compte que Manon ne respire plus, qu'il ne verra plus jamais l'éclat de son sourire.

On entend qui brise l'azur, le cri rauque du corbeau.

Pierre passe la journée dans les bois, il erre comme un zombie, se maudit et cherche par quel salut il pourra échapper au supplice de sa vie future, quelle alliance avec le diable devra-t-il conclure contre un signe de sa fratrie vivante ? Enfin, il s'en retourne vers le lieu du drame. Devant la porte de la maison, il hésite puis entre, coupable et anxieux. Deux corps froids jonchent le sol.

S'assied sur le lit avec le violoncelle.

Laisse s'écouler ses doigts sur l'instrument, laisse s'écouler des notes, laisse s'écouler des vies, laisse s'écouler leur histoire.

Dès les jeux d'enfants terminés, Manon et Aurèle furent très vite confrontés à une attirance commune. Aurèle, à plusieurs reprises, avait même tenté de la séduire. Manon se réfugiait alors vers le muret, ouvrait la niche en pierre et disait à haute voix « Il ne faut pas, nous avons juré ».

Laisse s'écouler ses doigts, laisse s'écouler ses larmes.

Les parents se tuent sur la route, tout se déglingue. Manon revoit Aurèle. Le lendemain, elle retourne au muret de pierre, elle le défait, elle ôte la bague, elle ôte l'alliance, elle ôte Pierre. Manon finit par divorcer et élève seule son fils. Peut-être est-ce pour se faire pardonner, elle pense plus tard à l'encourager à la pratique du violoncelle.

Laisse s'écouler ses doigts, laisse s'écouler les souvenirs, laisse s'écouler le temps.

Aurèle ne se remet pas du décès de ses parents adoptifs. Il sombre, boit, se refait puis se défait. Il prend systématiquement le chemin des mauvais coups et fait volontiers un détour par celui des jupons.

Laisse s'écouler l'archet, ne touche plus l'instrument, il connaît la mélodie par cœur.

S'ajoute au son chaud du violoncelle jouant maintenant de lui-même, le chant de Manon sous le tilleul, le croassement du corbeau devenu gazouillis de délivrance, le son des sirènes de la police et de l'ambulance, la parole de sentence, la voix du geôlier et le silence du parloir.

Puis, la musique s'arrête tout net comme une alliance, où la loyauté se délite et comme il se doit, la trahison advient.

L'âme humaine est comme un mur en pierres sèches, n'est-ce pas, avec le temps, elle se recouvre de mousse. Et l'âme d'Ambroise, le fils de Manon, en était encore dépourvu il y a quelques minutes. Ébranlé, vacillant, il est anéanti, accablé par la vérité qu'on vient de lui jeter au

visage. Il relit une dernière fois le message sur son portable puis le jette au loin, ivre de colère et fou de dépit.

Il se cramponne le dos tordu au lilas qui a pris racine dans le mur. Les veines de son avant-bras bouillonnent, la souris tatouée sur son poignet tressaille et semble vouloir quitter ce corps meurtri pour se faufiler dans un interstice du mur. Il respire à grosses bouffées, essaie de se calmer. Il est planté à l'endroit précis où il avait vu si souvent la silhouette de sa mère se recueillir. Elle y paraissait confinée en boule sur un agenouilloir, le rachis avachi sous tout le poids de l'univers. Elle n'y restait guère qu'un instant, Ambroise, la première fureur passée, y paraît enraciné pour toute l'éternité qu'il faut à la mousse pour s'épaissir d'un thalle.

Le temps ? Combien de traits Pierre a-t-il gravés sur les parois de son for intérieur pour en compter les fragments, ses jours et ses nuits emprisonné dans sa solitude ? Et celui qu'il a fallu aux ronces pour couvrir la tombe de deux amants, et pour qu'une maison hantée par le crime se dégingue ou pour qu'un enfant nourri par la rancœur devienne adulte.

La maison de Manon resta vide et inhabitée, servant de domicile aux fouines et de refuge aux fouineurs. Le quartier adjacent se mua en lotissement, une affaire juteuse d'après les ragots. D'ailleurs, les riverains, en toponymistes avertis, n'hésitaient plus à brocarder le lieu du nom de « Le Cul d'Aurèle ». Les bruits de la rue sont sans pitié et la rumeur est anonyme. Cette rumeur qui n'aura eu que le courage d'envoyer un message sans signature à Ambroise « C'est ta sœur que tu fous dans ton lit, charogne » !

Après le drame, Ambroise encore tout petit fut placé chez sa tante ; la mère d'Aurèle et son mari. Un couple dans les dettes de triste facture qui vivait à l'avenant sans penser à l'avenir. Ambroise était devenu d'abord une sorte de domestique, ses parents de tutelle ne lui accordant guère d'affection. Puis, quand ils réalisèrent le bénéfice à tirer de

son esprit éclairé, leur attitude changea, leur perversité s'aiguisa.

Ambroise pouvait compter sur une confidente, une seule, une souris qui se hasardait quelquefois hors de son trou et à qui il parlait et qui semblait l'écouter. De la part de ses darons, faux respects, comédies, chantages furent les seules marques d'attention auxquelles Aurèle avait pu se cramponner. La souris qui assistait à ces scènes, se retournait, jetait sur son dos un regard compatissant et s'en retournait vite dans son trou.

Du trou de son domicile, Ambroise s'échappait le plus souvent possible. Il allait retrouver sous le tilleul ses petits voisins et voisines et jouer aux rythmes des saisons. Mûrissent alors les connivences, les rivalités éclosent, les postures s'emplument et les corps se transforment, s'étalent en bourriches ou en corbeilles de fruits comme celui si appétissant d'Abelia.

Quant à la souris d'Ambroise, à entendre son chicotement cliquer sans cesse, elle semble immortelle, occupée à copier-coller des fragments de vie, à se faire répéter l'histoire à tout-va. Ainsi, Ambroise est élu conseiller à l'Hôtel de Ville, membre du Hêtre. Il s'y retrouve avec ses anciens camarades dispersés dans les autres partis, à jouer aux mêmes jeux d'enfants, faits d'intrigues et de rivalités. Les vieux conseillers à la chair de bois avaient tous passé l'arme à gauche, même ceux du Tremble avec leur brassard en « T » comme linceul. Tous. Sauf un vétéran au teint rougeaud qui contrastait avec la boiserie et qui ne parvenait ni à quitter la politique ni à mourir. Les plus jeunes d'alors avaient pris des cernes, leurs minces rictus se confondaient à présent avec les veines du sapin des parois ; les valeureux d'hier étaient venus s'échouer sur les bancs de l'immobilisme. À la séance de printemps, le parti d'Ambroise, aidé par l'élu rougeaud, réussit à instiller son projet d'aménagement public, une zone

de rencontre s'articulant autour du Tilleul. Le marché s'y tenait depuis lors chaque mercredi et samedi.

Ambroise et Abelia se retrouvaient de plus en plus souvent. Ils avaient goût aux mêmes choses, étaient animés par les mêmes passions, maintes fois l'un devinait les mots que l'autre allait prononcer pour terminer sa phrase. Leur premier baiser, ils se l'étaient échangé sous le tilleul, une fin d'après-midi d'été où l'orage menaçait.

Abelia conçut l'idée de rencontre dans un lieu secret et proposa la maison de Manon. Ambroise qui n'y avait plus jamais mis les pieds refusa énergiquement. Au début. Puis résista de moins en moins face aux jolis arguments d'Abelia. On restera dans la pièce du bas, avait-il dit, paniqué à l'idée de se confronter aux fantômes de l'étage. Ils se voyaient dès qu'ils le pouvaient ne sachant plus supporter l'absence de l'autre. À l'abri dans leur cachette, l'un et l'autre pouvaient échafauder les bases d'une vie nouvelle.

Un jour, Ambroise se résigna à grimper à l'étage. Il trouva les clés des chambres et sans faire de bruit, de peur de réveiller ses angoisses, il longea le couloir. Il hésita devant la chambre de Manon puis ouvrit la porte. Tout était glacial. La tache de sang s'était un peu estompée, le violoncelle restait pendu à ses cordes, abandonné sur le lit. Son regard fut attiré par un scintillement. Une étincelle, un souvenir caché dans les synapses de l'oubli et qui refait brusquement surface. La bague de pacotille que Manon portait en pendentif autour du cou qui avait roulé sous le lit lors du drame. Cette étincelle était devenue un feu intérieur destructeur dont le combustible était la haine. Une fureur que souvent il ne parvenait pas à contenir. Ce jour-là, il descendit l'escalier animé d'une telle violence qu'il préféra quitter les lieux en claquant la porte sans laisser à Abelia le temps de comprendre ce qui se passait.

Il resta seul quelques jours à se morfondre et à se demander la signification de tout ça... la personnalité de son père, le rôle exact de la bague. Et s'il avait bien fait de refuser toutes les propositions de Pierre qui demandait à le rencontrer, peut-être aurait-il pu lui expliquer certaines choses. Mais pour l'heure, il en était hors de question.

Pour Ambroise, Abelia était devenue comme un organe vital et, à voir la fougue de leurs retrouvailles, l'inverse devait être aussi vrai ; ils ne formaient plus qu'un seul corps. Abelia aimait rester dans la pénombre, elle se mettait nue à genoux sur le lit, les poignets relâchés sur ses cuisses. Ambroise s'imaginait peintre et croquait ses courbes, il s'imaginait cuisinier et goûtait à tous ses fruits. Confondus l'un à l'autre, ils s'imaginaient cavaliers, libertaires, scribes, lapins, pirates, révolutionnaires et en prenaient toutes les postures. Ils gémissaient, poussaient, s'entrechoquaient, ramaient, voyageaient, ils n'avaient plus rien à faire du reste, rien d'autre que s'aimer ne pouvait vraiment compter. Sans qu'ils n'imaginent un seul instant que les attendait au bout de leur voyage l'ombre néfaste d'Aurèle, leur père commun.

Par sa tentaculaire passion pour les femmes, il n'avait réussi qu'à priver du soleil, la vie de ses propres enfants.

Avatar également de ce sournois copier-coller du temps, le sentiment diffus pour Ambroise d'avoir vécu, tout petit, une scène terrible, n'en gardant que le traumatisme mais pas le réel souvenir. En fait, la nuit du drame, Ambroise, âgé de deux ans et demi, dormait dans la pièce voisine, réveillé par le bruit. Il avait vu Pierre assis sur le lit avec le violoncelle qui jouait tout seul, sa mère qui dormait par terre et Aurèle qui avait trop bu de jus de tomate et qui vomissait par la tête. Ambroise s'était approché de Pierre, lova son visage d'enfant sous son épaule. Avec de grands yeux ronds interrogatifs, il avait demandé à Pierre s'ils allaient finir par se réveiller quand le morceau de musique sera fini.

Ambroise est donc là, bouturé au lilas fleuri dans ce sillon pierreux qui serpente le paysage. Il tient enfermée au creux de la main une bague de pacotille entachée d'un résidu de sang. Les fondations du mur ainsi que les jambes d'un vieil homme se sont dérobées par endroits sous le poids des hivers ou à cause du ruissellement les jours de grosses pluies. Le gel a fendu les cailloux les plus joufflus imprimant une manière de sourire tandis que le soleil de juillet a cuit le calcaire et adouci ses facettes mordicantes.

Ambroise le sait, bientôt quand il sera prêt, il reviendra ici. Il ouvrira une niche, une petite grotte de pierre, il y déposera cérémonieusement la bague de pacotille en poste restante, — si précieusement — comme un pardon. Ce sera l'heure pour Pierre de revenir jouer de son instrument sur la place, sous le tilleul. Et pour le tilleul de lancer en confettis, ses bractées tourbillonnantes mêlées au son boisé du violoncelle ; une pluie apaisante et calme infusant dans les âmes meurtries, le murmure de la paix.

Le vieux Tiba¹¹

Son grand-père le faisait déjà. Dès que le facteur arrivait, quitte à tout lâcher ou à bousculer ceux qui se trouvaient là, il se précipitait à la page des morts. Son père, amusé par la scène, ne savait pas que trente ans plus tard, lui aussi se jetterait sur le journal tout aussi voracement pour la même raison.

Eh bien, le Marcel, le petit-fils, a hérité des mêmes gènes, bien que, avec sa jambe raide, il courra moins vite que ses aïeux.

Marcel est accoudé à la table de cuisine, sur son gros nez couvert de points noirs, il a vissé ses lorgnons réparés avec du scotch. À travers les verres maculés de gras et de poussière, en tordant la tête pour échapper aux reflets du soleil qui pénètrent le guichet, Marcel entame son morceau de lecture. Il se passe les mains sur la poitrine en s'essuyant les doigts, se lèche les lèvres et fait un bruit bizarre avec sa bouche.

— Voyons, voyons.

Il feuillette rapidement l'*ArcInfo*, passe la page du mot croisé. Il relève le coin supérieur du journal.

— De bleu, y'en a douze aujourd'hui. Bon, y viennent presque tous du Bas. Pas étonnant avec la vie qu'ils mènent l'en-bas. Avec leur pinard, c'est d'jà étonnant qu'i s'raidissent pas avant.

Que des inconnus. Et, d'un coup, le Marcel s'étouffe à moitié.

— De dieu, l'Fernand.

En bas de page, cadré dans une épaisse bordure noire, surmonté d'un verset énigmatique, il reconnaît le nom d'une vieille connaissance.

¹¹ Tiba est une marque de chaudière connue pour sa robustesse.

*Son épouse Marguerite, Tiba,
Ses enfants Tobias, Clara...
...ont le triste devoir...*

Marcel relève sa casquette par la visière, se gratte le front avec le petit doigt.

— Tiba ? Ch'avais pas qu'il avait un chien.

Marcel n'en revient pas, il relit encore. Qu'on puisse aligner épouse et chien au même niveau sur la même ligne, avant les enfants de surcroît, l'éberlue sérieusement.

— N'importe quoi ! Y savent lire mai'nant les chiens ?

Le mercredi suivant, le 27 mars 2019 exactement, a lieu la cérémonie au centre funéraire. Il y a peu de monde, une quinzaine de personnes. Le pasteur entame son hommage en commentant l'impressionnante décoration Art nouveau qui habille et qui habite ce joyau de la ville de La Chaux-de-Fonds.

— Fernand, notre frère qui aimait tant les belles choses, sans doute d'ici, de cet écrin d'Art nouveau, rejoindra-t-il le ciel et son œuvre d'Art renouveau.

Puis, il insiste lourdement sur les affres de l'enfer pour ceux qui ne respecteraient pas le contrat soi-disant conclu tacitement avec Dieu le Père. Enfin, il évoque rapidement la vie de Fernand et de ses vicissitudes.

Marcel, affublé de son plus beau costume, baille un peu, fatigué de ces bondieuseries même s'il lui arrive régulièrement de prier ; à l'abri des regards.

Au maigre apéritif qui suit, quelques biscuits Tuc, trois bouteilles de Grand-Palais à 3,50 et des gobelets de plastique encore emballés dans leur sachet. Marcel tire sa patte raide, solennellement il s'approche de Marguerite et la couvre de ses doléances.

Ils discutent un brin.

— Ch'avais pas que vous aviez un chien.

— Un chien ? Mais nous n'avons jamais eu de chien.

— Mais j'ai bien lu Tiba sur le faire-part, chuis pas fou, j'ai même r'lu une seconde fois, des fois que j'me j's'rais trompé.

Marguerite engage un sourire mystérieux, mais en raison des circonstances funèbres, elle se ravise.

— Écoute Marcel, demain matin, viens boire le café à la maison, on parlera du bon vieux temps et je t'expliquerai tout.

Marcel, un peu décontenancé, engloutit un petit Tuc qui se désintègre en farine au fond de sa gorge. Pour faire passer, il se verse un gobelet de vin rouge. Le plastique mou s'écrase quand il l'empoigne, se fend et s'étirole comme une marguerite.

— Merd' mon beau costume. Et pis, c'te piquette on dirait du Neuch.

Le jeudi, Marcel sonne à la porte du petit immeuble à la rue de l'Industrie. Marguerite le reçoit, assez détendue. Un chat gris se glisse dans l'ouverture de la porte. Pas de niche ni de chien.

Le hall d'entrée est imprégné de tristesse, des chrysanthèmes assoiffés baissent la tête. Une forte odeur de thuyas émane d'une couronne où est écrit en lettres d'or sur le ruban bigarré « à Nan-Nan ».

Le salon semble plus joyeux. Le pasteur, qui avait rapporté dans son discours que Nan-Nan aimait les jolies choses, avait omis de préciser qu'il s'agissait surtout de bibelots rapportés de vacances. Le sommet du bon goût. La pièce est complètement remplie d'étagères, de napperons faits au crochet, de souvenirs. La totale, de la boule avec la tour Eiffel sous la neige, à la miniature du château du facteur Cheval en coquillage en passant par un lot d'assiettes émaillées où figurent, enfouis sous un lit de roses, des armaillis en costume.

Marcel se pince le gras du cou, dubitatif. Ben si c'est d'jà comme ça ici-bas, j'me d'mande bien comment ça s'ra là-haut pour not' Nan-Nan.

Sur la table, un carton plein de photos et de lettres de condoléances qui rappelle le deuil. Une grosse horloge neuchâteloise bat la seconde. Un tableau brodé au point de croix représentant les glaneuses de Millet parachève à ravir l'agencement de la pièce.

— Allons à la cuisine, comme tu peux t'en rendre compte, ici Fernand est encore trop présent.

La cuisine, apparemment rénovée depuis peu, est fraîche et claire et sent bon le Carolin aux bourgeons de sapin — le détergent — acheté à Morteau. Une enveloppe titrée « Testament » est appuyée contre la corbeille à fruits où un citron tout seul fini de s'assécher. Une mouche se pose sur la table.

— Je passe mon temps assise ici depuis l'accident. Tu vois, on venait de finir les travaux. Tu ne remarques rien ?

Marcel n'y comprend plus rien et ça mouline dans sa tête. Diou, c'est quoi c't'affaire d'accident ? Elle veut qu'je r'marque quoi ?

Gêné, il se cure le dessous d'un ongle noir avec celui du pouce et retourne ses mains les doigts repliés vers la paume. La mouche est partie. Trouvant sans doute, ses ongles assez propres, il reprend de l'assurance et dit « Vas-y, raconte-moi ».

C'est autour de Marguerite d'adopter un comportement étrange. Marguerite est une femme mince au visage austère, si fin que Marcel se demande si ses quelques rides proviennent du dessus ou du dessous de la peau. Elle porte la même robe grise qu'à l'enterrement avec un tablier de ménagère par-dessus.

Elle joint ses mains, les porte au creux de sa robe sur les cuisses, elle avale une grosse bouffée d'air. Puis, comme si

elle allait exploser, elle se met à crier en relevant les bras vers le visage.

— Il a pété, il y a de l'eau partout, vite, vite.

Elle imitait en fait, l'effarement de sa mère, quand à l'époque, elle découvrit que la chaudière s'était fissurée. Marcel, surpris par la mise en scène, manque de s'effondrer de sa chaise. En se retenant à la table, il remarque — sûrement ce quelque chose auquel Marguerite avait fait allusion — la chaudière, toute neuve. Elle est parée de la marque Tiba.

Les deux familles, celle de Marguerite et celle de Fernand, qui vivaient déjà dans ce petit immeuble à la rue de l'Industrie quand l'événement se produisit, se levèrent d'un bond pour se précipiter devant le Tiba, anéantis comme s'ils se trouvaient dans une ville bombardée. Sauf Tobias que personne n'arrivait à réveiller.

Dehors, cette nuit-là, le thermomètre indiquait 15 degrés sous zéro.

Il a fallu s'organiser pour une bonne semaine en attendant que le spécialiste de chez Tiba puisse venir souder la cuve.

Il fut décidé qu'une partie de l'appartement du bas servirait de lieu de vie dans la journée. Et la nuit, que tous dormiraient au grand salon du haut, en tout cas pendant la période de cramine. Tobias, lui, a voulu rester dans sa chambre, les lèvres gercées, à crever de froid.

Quand le monteur de chez Tiba repartit tout fier du succès de son intervention, quelque chose avait changé à la rue de l'Industrie. Le froid avait rapproché des corps, les gelées avaient rapproché des cœurs. Marguerite et Fernand s'étaient embrasés, Marguerite et Fernand s'étaient embrassés.

Bien plus tard, après le mariage, le couple reprit l'appartement du bas.

Un soir d'hiver, Fernand était bouillant et Marguerite

fiévreuse. Pris de fureur et dénudé de patience, il lui avait déchiré la robe, et elle, déshabillée de gêne, préparant son corps à toutes les passions, s'était offerte à ce qui voulait bien poindre.

Le Tiba avait fait glouglou.

Ce fut un garçon appelé Tobias.

Le Tiba servait surtout l'hiver, mais restait utile pour une schlampée aux entre-saisons. En été, Marguerite, mais aussi Fernand qui aimait faire la popote, l'allumait volontiers en guise de cuisinière. Ils adoraient entendre le frémissement des oignons dans le beurre, sentir la vapeur des haricots verts aromatisés de sarriette et écouter le couvercle qui tremblait sur la marmite annonçant la meilleure des purées de pommes de terre.

Un jour, Tobias alors ado annonça qu'il ne supportait plus de vivre dans un musée, dans un asile où l'on préfère son fourneau à ses propres enfants et que, pour au moins ne pas ressembler à son père, il deviendrait frigoriste.

Il avait claqué la porte avec une telle violence qu'une grosse bûche en travers de la chaudière se dégagea, produisant un fort dégazage qui souleva la bouche du clapet du Tiba, semblant dire un mot d'adieu.

Plus tard encore, alors que Clara préparait du caramel sur la plaque du Tiba, sa mère remarqua un petit ventre, un ventre gros.

— Je suis enceinte Maman, je ne sais pas quoi faire, il n'y aura pas de père.

Marguerite avait pris sa fille dans ses bras.

— Ne t'en fais pas, nous nous en occuperons avec toi. Tant pis pour les ragots, ils diront ce qu'ils veulent.

Les embrassades, les accolades avaient duré si longtemps que le caramel avait fini par cramer, apportant dans la pièce une odeur de sucre brûlé qui persista pendant deux semaines.

Ce fut une fille, appelée Caramelle.

Il n'y a pas si longtemps, Clara a rencontré un type bien, elle est partie avec lui en Belgique d'où il est originaire. Pour l'occasion le Tiba a servi une dernière fois. Moules frites pour tout le monde.

Puis, le Tiba a recommencé à avoir des fuites, mais ce n'était plus réparable. Alors il a fallu le remplacer. C'est à cette occasion que la cuisine fut rénovée.

C'est Fernand qui a démonté le Tiba. Ça lui a pris trois jours pour le desceller et détacher la tuyauterie. Tout seul, ça pas été de la tarte, ça pèse des centaines de kilos, un Tiba. Puis il a fallu emprunter une remorque pour l'amener à la ferraille.

Quand la grue, comme une main géante, a agrippé le Tiba, l'a élevé vers le ciel comme un fétu de paille, l'a lâché dans le vide comme un caca de nez et qu'il s'est fracassé sur la monstre montagne de fer comme un bibelot qui n'aurait servi à rien, Fernand a eu un pincement au cœur — oui, oui c'est fleur bleue — mais une larme s'est échappée de ses paupières.

— Bordel ! La clé, j'ai oublié d'enlever la clé.

Fernand s'élance dans la montagne de ferraille. Il escalade frigos, cuisinières ; enfin à grand peine, à bout de souffle il atteint le Tiba, je l'ai, je l'ai.

En bas, les employés s'affolent, ils crient, ils gueulent, ils ordonnent « Descendez immédiatement, c'est trop dangereux ».

Au même moment une trancheuse à viande se met à dégringoler. Elle percute violemment le Tiba qui titube, puis se décroche. Fernand, qui avait dû lâcher prise, roule dans la ferraille emmenant avec lui tubulure, boîtier en fer, machines en fonte dans un vacarme assourdissant. À peine se retrouve-t-il au sol que le Tiba s'abat sur son corps déjà recroquevillé protégeant dans sa main une clé.

À ce moment de l'histoire, Marcel est bouche bée.

Après un instant il dit :

— De diou ! T'a mis l'nom d'l'assassin sur l'faire-part.

Marguerite lève l'enveloppe calée à la corbeille à fruits, lui impulse un léger tremblement comme à un éventail.

— Je ne connaissais pas l'existence de cette clé, je l'ai apprise en lisant ceci.

Dans le coffre, dont j'ignorais également l'existence, j'ai trouvé une liasse de billets de mille francs, quelques documents et photos, mais surtout une lettre qui m'était destinée.

— Marcel, on ne se connaît pas très bien, mais tu voyais souvent Fernand. S'il te plaît, lis mois cette lettre, j'en ai besoin après tout ce temps et je n'ai trouvé personne à qui j'aurais osé le demander.

Marcel, le regard en biais, observe Marguerite, ses yeux sont rouges.

À travers sa peau transparente, il en est sûr cette fois, il voit bien des rides qui la couvrent de partout.

Il enfile des oignons tenus par un scotch.

À tout hasard, il les avait heureusement nettoyés.

Il déplie la lettre où les mots s'alignent d'une écriture simple aux hampes légères mais aux jambages épais et prononcés.

Et d'une voix hésitante...

— Tu te rappelles ma Guerite, comme on était bien dans notre cuisine, avec le Tiba qui a fait nous connaître, qui a fait nous aimer, qui crépitait, qui nous observait quand on était fous et fiévreux. Qu'aurais-je été sans toi ? De quelle vie aurais-je dû me contenter sans tout ce que tu as su m'apporter...

— J'peux plus, excuse, mais c'est trop... c'est vot'vie, quoi.

— Je comprends, c'est ma faute, j'aurais pas dû. Je me sens si démunie.

Tremblante, elle laisse s'échapper des mots que jamais elle

n'aurait cru dire un jour.

— Tu sais Marcel, si j'ai fait marquer Tiba sur le faire part, c'est parce que, au Fernand, je n'ai jamais été foutue de lui dire « je t'aime ».

En posant la lettre d'un geste de semeur de graines, Marcel a le temps de guigner le post-scriptum : « PS. Sous la cassette à cendres du Tiba, j'ai caché une clé qui ouvre un coffre derrière les glaneuses du salon. »

— T'en fais pas Marcel, je vais m'en remettre, je vais aller chercher quelque chose.

Marguerite revient du salon avec une bouteille et deux verres généreusement kitsch, gravés d'un court texte, « À Nan-Nan pour tes 58 ans ».

La mouche est revenue se poser sur la table. Le chat gratte à la porte.

Allez, à la vie !

À la vie, il est vraiment fameux ce Pinot noir de Neuchâtel, du 61.

La Lame

Le marin est revenu. Il est seul rescapé. Sa voix tremble. Mais, qui n'en aurait pas eu peur de cette vague vrombissante, de cette lame titanesque ?

Ce petit ourlet argenté qui se découd de l'horizon et qui laisse s'onduler une toile gansée par des flots de plus en plus sauvages. Au gré du remous, d'épaisses parementures cousues par les forces marines se dressent rugissantes, en un rideau ténébreux dense et gigantesque qui se déchirera bientôt pour ne laisser, en unique représentation, que le spectacle de la désolation.

Les mouettes avaient pris le large.

Le marin dégage de sa poche les bris d'une pipe en écume. Ses yeux sont exorbités.

La lame, de son là-haut toise les estrans, mais elle doit maintenant courber l'échine. Avant de s'anéantir, elle bande, sous sa voûte des arcs de fluide qu'elle arme de traits d'écueils meurtriers.

L'espace d'un instant, la vague se vitrifie, effilochée d'irrévocable. Les gens, ceux qui sont restés, eux se pétrifient. Ils croient voir, dans le mur translucide, des visages, des yeux et des barbes blanches. Des ongles sont incarnés dans leurs propres griffures. Ils croient entendre un appel, des râles sortant de lèvres mortes. Ils se voient en miroir et quand ils comprennent, la vague se lâche ; stimulée par des préludes tectoniques, elle s'était juré un orgasme.

La lame scélérate tranche, fait pâté de tout.

Le pleur des mouettes se fait entendre tout comme avant, comme si de rien n'était.

Le marin n'est pas une mouette mais un oiseau de mauvais augure ; ce n'est qu'un dieu.

Le Coq qui ne mourrait jamais

Combien de temps vit une poule ? Cinq ans peut-être si elle est rousse, dix ans si elle est blanche. Et un coq ? Deux ans de plus ?

Mais celui-ci ne mourrait jamais.

Comme depuis des siècles à l'aube, le plumage bouffi d'orgueil, il s'apprête au grand retentissement. Il relâche ses paupières, argue son col et arbore son bec au levant. Le syrinx remplumé, il prélude à la salve des « kikeriki » allemands, des « *chicchirichi* » italiens et des « kokeriko » espérantistes, un « cocorico » pondu à l'us patoisant de sa basse-cour. Puis il lâche une fiente en spirale du même accent.

Il ne peut plus, il le sait. Bientôt il devra céder son rôle de chante-roi à un juvénile. Peut-être ce coquelet à la crête tendre encore mouillé derrière la caroncule.

D'ailleurs, à la première lueur du jour, le patriarche ne s'était pas réveillé. C'est l'ado-poulet, accouru de sa banlieue grillagée du parc près du tas de fumier qui, à coups de bec, l'avait secoué. « Eh Qoc, — car le poulet banlieusard avait jargouiné en verlan — tu quoi fous ? Faut téchan. »

Le coq n'avait qu'une peur, en plus d'une éventuelle impotence qui conduirait son omnipotence au déclin, c'est de finir en poule au pot comme la piétaille de son harem. Et cela le rassurait de voir le paysan revenir du marché avec quelques bouteilles dépassant du panier. Quelle meilleure façon que de passer de vie à vin accompagné d'oignons piqués et de champignons de Paris ?

Le coq avait d'ailleurs échappé à la casserole plusieurs fois. Son salut, il le devait surtout à un haut fait d'armes dont il se gargarise volontiers et qui donne assise à ses thèses égotistes le stipulant comme seul artisan de sa splendeur intérieure.

Pour l'extérieur, laissons-lui l'éclat de son blanc plumage, ses majestueuses faucilles portées sur la croupe avec panache,

ses barbillons d'empereur autrichien qui frétille et se balade sous l'aubade, ce léger détachement d'ailes qui laisse se faufiler les rayons malins du matin et couvre de roses ses rémiges immaculées, sa crête lustrée dont l'ombre discrète projetée par le petit matin semble couronner un roi. D'un roi, il tient d'ailleurs la stature quand son chant paraît précéder les premières lueurs et commander le soleil lui-même.

Laissons-lui également la jubilation de ce fameux fait d'armes bien que depuis — et s'il en restait — la considération pour son harem se réduisît à la seule action forcenée de déplumer le troufignon des poulettes sans s'embarrasser d'un moindre semblant de parade nuptiale.

Donc, un soir d'hiver, alors que le paysan était parti en kermesse sans fermer aux poules, une silhouette à poils avait senti l'opportunité et affûté sa ruse pour se faufiler sous le grillage. Le renard avait déjà saisi une poule à la gorge. De son enfance à la basse-cour, le coq se souvint dans un éclair de lucidité comment les oies avaient fait fuir des malandrins. Aussi, il déploya toute l'envergure de ses ailes dressant ses rémiges comme des flèches. Balayant le sol recouvert de neige de ses lancettes, il arqua ses faucilles et marqua le gel des griffes de ses pattes. Puis il s'élança violemment vers le renard en bombant le poitrail allumé par un camail de feu, avec la crête menaçante d'un iroquois empruntant à celui-ci un terrifiant cri de guerre. Le bec ouvert, déboîté au point de faire croire qu'il avait des dents, la langue tendue dehors comme un harpon, il prit une sorte d'envol pour planter ses ergots dans la chair du goupil.

Au même instant, le paysan titubant arriva pour se soulager sur le tas de fumier et assista à la scène. Il vit également le renard s'enfuir et surtout ne jamais revenir. Le paysan jura alors par décret sur la crête de son coq que jamais

son champion ne serait encasserolé et que vin ainsi économisé, il pourrait le boire à la santé de cet épique et glorieux épisode. Le poulardier parlait tout seul agrippé au grillage, il tenta une phrase, « *Oh Qoq, riepelosa de nardre* », qui, portée par des effluves de vin de pays, s'épancha jusqu'aux jeunes oreilles de jaunes poussins innocents réfugiés là, en zone périphérique du poulailler.

Échapper aux casseroles n'exclut pas d'en tirer derrière soi. Et le coq — même s'il ne voulait pas l'admettre — en tirait toute une batterie. La plupart des œufs produits au poulailler servaient à l'omelette de l'homme mais il arrivait assez régulièrement qu'éclore une couvée dont le coq détenait la paternité. Jamais celui-ci ne défendait sa progéniture, ni les poules bonnes pour l'abattage quand elles ne pondaient plus assez, ni les coquelets qui risquaient de lui faire ombrage et que le poulardier venait attraper par les ailes. Pire, quand cela arrivait, il se gaussait de la naïveté des condamnés à mort et en gloussait. Il osait le jour même du deuil réclamer de la considération au vu de son héroïsme passé ; dont il ne reproduirait jamais la moindre réplique au profit des autres et encore moins des siens. Du cocorico de sa vie jusqu'à ce jour, il aura été le maître à paraître et du moi-que.

Il aura instillé dans les gènes de sa cour, au fur et à mesure des générations, le modèle exclusif de son image.

Tandis que près du grillage de jeunes poulets piaillent et s'insurgent en verlan poulardier, le coq reste assis sur son perchoir à ne jamais mourir, fixant vaguement un truc en fer sur le clocher de l'église ; le visage miné par des plaques d'eczéma, il pose à sa propre gloire dans un halo de lumière blanche sans pondre de regret ni couvrir de remords.

L'AUTOMNE

Le Résilient

La vieille dame referme le magazine. Elle écorne une page de la rubrique famille. Elle pense « Sait-on jamais, peut-être va-t-il tomber dessus ». Elle pose le journal dans le panier de la réception de l'EMS, s'en va dans sa chambre. Elle ne se sent pas très bien. Le long du couloir, elle réfléchit « C'est vrai qu'il est un peu comme ça ». Il habite dans la chambre d'à côté et pourtant reste mystérieux et insaisissable. Il semble n'avoir besoin de rien et de s'habituer à tout. Mais bon, il paraît, d'après l'auteur de l'article, que les Loulet sont doués d'imagination, que leur qualité d'adaptation supplante leur volonté de réalisation. Elle se met au lit. Elle entend du bruit de la chambre d'à côté. « Il regarde la télé, mon insaisissable. » Elle éteint la lumière, tousse un peu et s'endort.

Il est assis mollement sur un banc public de la rue de l'Avenir à observer le temps passé. Il est assis sur le siège en fer du râteau-faneur, tiré par Univers, le cheval. Il surveille l'andain qui approche, dans quelques mètres il devra tirer la corde qui déclenche le mécanisme de levage. Ressemblant à un paon qui fait sa roue, les dents du râteau se soulèvent dans un phénoménal claquement de grues.

À chaque passage, d'immenses taons harcèlent l'Univers sans répit. Le cheval se cabre, Loulet crie « Hue » et claque ses lanières sur la croupe de l'animal.

Toute cette ménagerie passe, laissant derrière elle un serpent de foin enfoui dans l'andain plus gros à chaque tour.

Loulet se lève du banc. Il est 17 h 20, il a fini de râtelier. Je dois aller traire, pense-t-il.

Il est 3 heures du matin, l'orage gronde, un éclair fracassant réveille Loulet en sursaut. Affolé, il presse le bouton d'urgence qui équipe les lits de l'EMS. Ça sent la

fumée. Il voit des flammes, la ferme est en feu. Il court réveiller ses vieux parents, va voir s'il reste du bétail à l'écurie. Heureusement, en été, les vaches sont sorties pendant la nuit. Le feu a brûlé la grange. Les flammes en danse macabre menacent maintenant l'appartement. Bravant la fumée, il entre, tente de sauver quelques documents, le portefeuille sous la pile de chemises et le portrait du général Guisan. Au loin, on entend des pin-pon, quand les pompiers arrivent, il n'y a plus rien à sauver.

Il est dos appuyé sur le conduit de descente du chéneau à l'angle de la rue du Dr.-Coullery, les bras croisés. Il regarde les passants passer. Deux amoureux s'embrassent. Enfin, la fille sort une cigarette. Stella prend la clope et la plante entre les lèvres de Loulet. Il camoufle sa surprise. Sans piper mot, elle tend sa bouche, une nouvelle cigarette pendue à la lippe pour embraser celle de Loulet. Elle s'appuie du plat des mains sur les épaules de Loulet, elle lui donne le feu. Il ne sait que faire, lui qui n'avait même jamais pensé à fumer. Alors, il appelle son bouvier bernois qui s'était mis à aboyer, « Tais-toi, Guisan ». Les jours suivants, le flirt au fusil, il va lui-même acheter les clopes à l'épicerie du village. Quelquefois, il y va à pied en passant par le haut. La rue, autrefois nue, est habillée de villas cossues. Une famille de maçon immigrée avait prospéré ici. Les cyprès survivent plus qu'ils ne poussent mais sous le *sole mio* et le ciel *azzurro* une petite ambiance italienne s'est développée. Pour ce Loulet amouraché, c'est *ciao bella vita*. Il retrouve Stella à la lisière de la forêt non loin du rucher. Ils plaisantent, se font des papouilles comme des ados. Il s'emballe, l'étreint. Dans le mouvement, ils finissent enroulés par terre. Ça le démange de partout. Elle aussi semble piquée. Il tente de l'embrasser. Elle le gifle. Tu croyais quoi, pauvre type? Elle part, réajustant sa robe, elle porte des rougeurs sur la jambe. De

ses mains, Loulet se masque le visage rongé par le désarroi. Il reste longuement seul, accroupi dans la fourmilière. Il entend des glouglous dans le conduit du chéneau, il s'est mis à pleuvoir brusquement.

Il allume la télé. Les chambres de l'EMS sont bien équipées. Mais aujourd'hui, ça ne marche pas. Il secoue un peu les fils électriques, ça ne va pas mieux. La technique, à Loulet, c'est pas son fort. Il fait lourd, c'est orageux, les foin s doivent être rentrés et cette saloperie d'autochargeuse qui tombe en panne. Les paysans de la génération de Loulet sont tous un peu mécaniciens, un peu charpentiers, un peu électriciens. Loulet n'a qu'une vieille boîte en fer équipée d'un gros tournevis, d'une clé à molette rouillée et d'un marteau toujours à deux doigts de se démancher. Avec le tournevis en guise de pied de biche, la clé à molette comme cale, il réussit à détordre la pièce à grands coups de marteau. Avec le manche du marteau qui lui reste dans les mains et un bout de ficelle, il réussit à coincer la contre-pièce. Trente fois, il devra descendre du tracteur pour remettre le manche en place, trente fois il devra retendre la ficelle et refaire le nœud. Trente fois il criera « Nom de Dieu ». Brusquement, la télé reprend son programme. C'est une reprise de l'école des fans. C'était l'émission préférée de Loulet, il la regardait tous les dimanches. Un petit garçon demande à Jacques Martin : « Pourquoi tu me craches dessus ? »

Il entre boire un café renversé à la cafétéria de la Coop. Son jeans usé lui pend en bas le cul, sa peau est blanche et transparente, la tête fléchi e par de grosses poches sous les yeux gorgées de souvenirs. Deux dames papotent à la table d'à côté. Un bouvier bernois à moitié endormi est étalé confortablement sous la table. Loulet lui lance une branche, que le chien ramène. La langue pendue et le regard suppliant

le chien en redemande. Loulet lance encore la branche. Profite, demain tu seras mort, Guisan. Les parents décédés, Loulet avait vendu la ferme. Il s'était mis à sortir un peu. Il rencontra une jeune femme dans la trentaine. Loulet en fut transformé, gai, presque coquet, le cerne fin. Ses proches lui recommandèrent de se méfier. « Elle va ramasser tous tes sous, elle est trop belle pour toi. » Loulet répondait simplement « Si vous voyiez son corps ». C'est vrai qu'elle avait du chien. Mais entre celui-là et Guisan, Loulet dut choisir le moins fidèle. Je veux bien m'occuper de toi mais pas de ton clébard, avait-elle déclaré. Il se marièrent en octobre. Après quelques années, alors en possession du passeport à croix blanche, elle demanda le divorce. Ses proches revinrent à la charge. On t'avait bien dit de te méfier, qu'elle allait piquer tout ton argent. Loulet avait simplement répondu « Elle a pris ce que j'avais en trop et qui ne me servait à rien ». Loulet finit son renversé. Les poches sous les yeux enflées du souvenir de Guisan qu'il avait sacrifié pour quelques mois de vie en couple. Il se lève, remonte vaguement son jeans, adresse un au revoir poli aux dames. Puis semble faire excuse au bouvier bernois en train de remonter ses paupières sous la table : « Si tu avais vu son corps. »

Il dormait si bien jusqu'à ce qu'un moustique apparaisse. Il fait bzz-bzz s'approche du visage et se tait. Le calme avant la piqûre. Loulet tape au hasard sur son oreille, sur le nez. Le bzz-bzz redémarre un instant, il sent par les ailes du moustique un courant à peine perceptible sur le front, le bruit s'arrête. Quelle anxiété !

Loulet tire le drap sur son visage. Il a trop chaud. Mais à peine à découvert qu'un nouveau raid le bombarde, ils sont cent, ils sont mille.

Il y a du raffut dans le couloir. Il se passe quelque chose

dans la chambre d'à côté. Il entrouvre la porte discrètement. Il voit le docteur enlever son masque et s'en aller en secouant la tête. Loulet pénètre dans la chambre de sa voisine. Elle aussi a tiré le drap sur sa bouche, pour toujours. Ils sont partout, ces moustiques.

Il s'en retourne, arcbouté sous le vent comme à l'époque qui, enfant en culotte courte, un lourd panier dans les bras, allait porter les dix-heures aux faucheurs. Une rangée de domestiques en bras de chemise étaient en train de coucher l'herbe dans un déhanchement éreintant sur le pré d'en haut. Aujourd'hui, il s'arrête, ses grosses mains aux doigts gonflés de vieillesse tiennent un panier en sapin capitonné de pain et de gruyère, où gisent de gros bocaux, l'un rempli de moutarde sucrée, les autres de résilience ; il guette le passage auguste de la grande faux.

Le Somnoleur

Le public debout, en *standing ovation*, laisse éclater sa joie. Les applaudissements en temps et en contretemps font trembler les loges de l'opéra. Une jeune fille exulte, des spectateurs hurlent bravo, on entend des sifflets, certains ont la larme à l'œil.

Malgré l'interdiction, les flashes des smartphones crépitent et diaprent la salle d'effets stroboscopiques. Une dame en vague équilibre dans l'étroite rangée manque de tomber dans les pommes posées sur leur siège de velours.

Quelle émotion, quelles voix !

Lui applaudit d'un geste mécanique, un peu comme une machine à poinçonner, sans réelle conviction. Bien sûr, le spectacle était exceptionnel, les décors remarquables, les artistes formidables mais l'apothéose sur laquelle il avait tout misé ne s'était pas révélée à lui. Il avait pourtant préparé son coup avec minutie et il avait mis le paquet ; le prix surréaliste des places, le trajet en avion et la nuit à l'hôtel.

La mine fruste, il se lève, il frotte les épaules de son voisin de devant sans rien dire. Puis, en tirant la moue, il passe les arcades de sortie de l'opéra. La foule s'émeut encore sur le parvis. En gros caractères lumineux, LA BOHÈME clignote sporadiquement sur la façade du *Teatro San Carlo*. Comme souvent à Naples, une forte odeur de poubelles coupe l'envie de flâner dans les rues ; la grève des éboueurs dure déjà depuis deux semaines.

Il rentre à l'hôtel, il avale d'un trait la bouteille de San Pellegrino sortie du mini-bar, se couche, éteint.

Sa femme devait souvent le secouer de peur qu'il ne ronfle. À chaque spectacle c'était le même rituel. D'abord, une bonne bière au foyer ou au bistrot le plus proche pour se détendre

un peu, puis ils allaient prendre place. Elle restait debout devant son siège à scruter l'assistance à regarder si elle connaissait quelqu'un. Si tel ou telle avait changé d'amies, elle se baissait et glissait à l'oreille de son mari « C'est pas vrai ! ils ne sont plus ensemble les Dubois ». Pendant ce temps, lui se calait dans son fauteuil. Il enlevait discrètement ses chaussures et débarrassait ses poches des clés, porte-monnaie et de tout ce qui pouvait contrarier son aise. Enfin, elle s'asseyait à son tour, faisant, s'il y avait lieu, quelques réflexions sur la tenue vestimentaire de ses voisines. La lumière s'éteignait. Elle allongeait le bras sur le genou de son mari et lui prenait la main. Le rideau s'ouvrait.

Lui, après quelques minutes fermait les yeux puis attendait. Enfin, il attendait... c'est ce qu'on aurait pu croire en le voyant car, en réalité, dans sa tête, une monstre mise en branle s'était amorcée. Il possédait tout l'art de synchroniser soit le mot de l'acteur soit la note de musique ou le choc gracile d'un pas de danse avec l'image pile du film qu'il déroulait dans sa tête ; qui le conduisait tout droit dans les bras de Morphée avec un si bel apaisement et si instantanément.

Alors, quand elle sentait pendre sa main ensomnolée, elle le secouait. Quelquefois, de plus en plus souvent, elle s'endormait également.

Sa carrière de somnoleur, il l'avait entraînée modestement en assistant à de petits spectacles, aux revues des enfants à l'école, au théâtre amateur où les comédiens sont payés au chapeau, aux enterrements de ceux qui avaient levé le leur, une dernière fois.

Puis, le somnoleur songea à se lancer dans la catégorie supérieure, celles des spectacles payants. Et cela lui avait convenu ; comme il avait bien dormi à celui du *Transsibérien* de Blaise Cendrars qui se déroulait dans un autocar à l'arrêt. De même — mais là, en forme olympique — à celui des

tambours du Bronx en juin dernier. Au concert de cors des Alpes en Valais, ses ronflements n'avaient perturbé personne, avouons que l'accord était parfait.

Sa femme disait « C'est complètement idiot de payer une entrée pour aller roupiller ».

Mais le somnoleur persista et il en vint à remarquer que plus le spectacle était grandiose et servi par les grands artistes, plus son plaisir s'amplifiait et plus l'endormissement était rapide et bienfaisant.

Il commença à dresser des plans, préparer un budget et constituer un bas de laine spécial spectacles car cela coûtait de plus en plus cher. Il choisit des événements des plus remarquables, à Milan, à Londres, à Bayreuth, à Paris et même à Buenos Aires. À chaque fois il revenait enchanté de ce cher sommeil.

Sans doute, mais on s'était moqué quand il en avait fait la confidence, qu'il recouvrait sa symbiose avec sa mère lui lisant des histoires avant le coucher, lui tordant ensuite le bout du nez en guise d'interrupteur pour éteindre la lumière.

Mais surtout, à chaque fois il avait, comme on regarde un ciel étoilé avec l'impression que l'univers nous appartient, ce sentiment de voyage dans l'infini où parmi la foule, les plus grands artistes ne venaient se produire que pour lui, rien que pour lui.

Alors, il décida d'un voyage à Naples. On l'avait averti d'un spectacle extraordinaire corroboré par l'avis des critiques unanimes.

Sans hésiter, il entreprit les réservations pour ce qui devait être un sommet, le must, le Nirvana.

Au *Teatro San Carlo*, quand il ferme les yeux, et alors qu'il avait pourtant bien bu sa bière, rien ne se passe comme d'habitude.

En boucle, il se voit tourner en rond dans sa chambre

d'hôtel où tout est carré. Sur le lit carré, les draps imprégnés d'odeur de poubelle semblent avoir été tendus par une puissante machine carrée. Il pense au moment où il se glissera dedans, aplati comme dans un portefeuille en cuir, impuissant, à moitié étouffé, tirant de toutes ses forces pour créer du mou et trouver de l'espace.

Il assiste au spectacle de pied en cap sans qu'aucun chanteur ne prenne la peine de jouer que pour lui tout seul, ne serait-ce qu'une minute.

Il s'étonne — car jusqu'à ce jour, il n'avait pu voir qu'une partie du spectacle — de la durée d'une œuvre et découvre que l'on puisse s'y ennuyer par instants. Pourtant, sur scène, le beau Rodolfo à la voix de ténor fait trembler l'enceinte du théâtre et enthousiasme l'audience.

Après le triomphe final, le somnoleur remarque sur le fauteuil devant lui, un être profondément endormi ; c'est certain, dans sa tête se déroule un film avec Rodolfo en pleurs, suant de toutes parts, dégoulinant de mascara, démangé par sa perruque, criant son désespoir, hurlant, la langue chargée, le menton rosé du rouge à lèvres qui a coulé, oui hurlant, le prénom de son amour fauché par la tuberculose.

La mine défaite, le somnoleur s'approche de son voisin de spectacle, avec ses mains en forme de machine à poinçonner, il lui triture les épaules pour le réveiller. Il ne dit aucun mot. Il lui impose un clin d'œil jaloux.

Pour leur représentation privée, les artistes avaient élu un autre que lui.

Redondance

J'ai déjà le mouton de ton frère, il ne faut qu'un oignon et une aubergine sinon nous avons tout pour la ratatouille.

Pour la bonne pâte qui ira faire les courses, Raquel compte sur moi. Et prend un truc pour le dessert, autre chose que des bananes !

J'y vais en vitesse, en salopette, en schlapp, en snobant le passage à la salle de bain ; à cette heure il n'y aura personne.

En cinq minutes, je remplis mon cabas dans mon caddy. Et encore, je dissous quelques secondes dans le doute à choisir entre les mille-feuilles façon *Tricatel* et le duo de caracs glacés à l'emballage plastique. Et puis, ils avaient de nouveau changé de place les Toffifee.

Je file vers les files à la caisse les yeux cloués au sol ; surtout ne croiser personne que je puisse connaître. C'est bien, il n'y a pas trop de monde. J'en suis à hésiter entre les tic-tac et autres schleck entassés sur le présentoir alors que la carte bancaire de la dame de devant est refusée pour la deuxième fois quand j'aperçois la copine de Raquel sur la file d'à côté. Plan d'urgence. Un, tourner la tête, deux aller n'importe où pour ne pas lui tomber dessus. J'abandonne mes principes de protection du travail pour les caissières en voie de disparition et me dirige à toute vitesse vers l'accueil automatique comme quelqu'un qui a la vessie pleine.

Bien sûr, j'ai oublié de peser l'aubergine et pour éviter un éventuel avocat, je préfère à la balance retourner. Je n'aurai pas dû !

Cette acaryote de copine s'était trompée de marque de yogourt et était revenue à l'étal, nous évitons de justesse un choc frontal où l'airbag ne s'est pas déclenché au profit d'un mutuel air con. Surtout moi. Je me rappelle notre pitoyable rencontre à Nouvel An. Puis, le dépannage de sa camionnette en pleine nuit par -20°C où je m'étais gelé les pattes. Le delco,

c'est toujours le delco sur cette marque de char. Je ferme les yeux, respire en pleine conscience, le diaphragme quand même un peu crispé. Les boules. Les hypocrites salamalecs. Elle aussi chausse des schlapp. Pour la première fois, je la trouve sinon jolie, autant mignarde qu'une ciguë peut l'être. Elle commence par un compliment, c'est mauvais signe. S'en suit un retroussement de la narine droite, elle va me parler de mon livre, c'est sûr. J'ai lu tes derniers textes sur ton site, j'ai bien aimé le long Gris¹², j'y ai retrouvé l'ambiance que mon père, immigré du Piémont dans les années soixante, nous racontait quand j'étais petite.

Arqué sur mon caddy, juste en dessous de la pancarte Épices et condiments, il ne me reste plus qu'à attendre tout le sel de ses sarcasmes.

— Fais gaffe au plafonnement !

— Oui, tu as à peine écrit un livre nouveau et livré quelques nouvelles et v'là que tu te répètes.

C'est normal que tu reviennes sur des thèmes de prédilection, mais de là à ressasser tes propres phrases, à te citer toi-même, ça sent l'essoufflement. Tu record', a-t-elle articulé avec un vague accent anglais. Tu zozotes, je sais pas moi, voyage, ouvre tes tiroirs, lis d'autres livres. Moi, par exemple je suis en train de lire George Orwell, je peux te dire qu'il savait faire montrer à ses personnages ce qu'ils avaient dans le slip, rien à voir avec tes bavardages de gentils farfadets.

Je me suis toujours demandé comment cette camionneuse pouvait s'entendre avec Raquel. Sans doute son franc-parler désarçonnant cache-t-il une âme sincère, et son aplomb un équilibre précaire.

Les haut-parleurs du magasin annoncent des prix cassés au rayon lessive ce qui relativise à point nommé la

¹² Lire Le long Gris, page 17.

comparaison entre les coloris flamboyants des pages d'un George Orwell et mon style modestement délavé. Je prétexte un soudain besoin de Persil lave plus blanc et une bouteille de Madère pour le jambon de demain pour me sauver.

Au parking, à peine installé au volant, cogitant, en train de me demander si cette casse-pieds n'avait pas un peu raison, j'entends qu'on frappe sur les vitres. Non, c'est pas vrai, encore elle !

— Dis, j'arrive pas à démarrer mon car — elle appelle sa fourgonnette défoncée, un car — t'as pas cinq minutes ?

— Le delco, ma belle, le delco. Pardonne-moi, ça fait un peu redondant, mais je crois l'avoir déjà répété.

L'Anagramme de Pierre

Neuchâtel, le 5 octobre 2021

Depuis que je sais qu'Emile Ajar et Romain Gary sont la même personne, j'essaie vainement de trouver un anagramme à Goncourt ; le plus proche est crouton, c'est un prix que je reçois — précédé de vieux — par Olivia quand, certains matins, je me réveille grognon.

Il paraît que Roman Kacew, car c'était finalement son vrai nom, créait un personnage fictif dans l'un de ses romans et en parlait comme un être réel dans l'un de ses autres ouvrages. Avec ses mots, il entretenait un écho entre ses œuvres comme le font les armaillis avec leur cor des Alpes au-delà des vallées.

Oui ! Les nuits me font mal car je m'endors triste, car je pense à Pierre, car je vois en rêve Émile Ajar qui lit une de mes nouvelles et en cauchemar Romain Gary en rigoler. Dans cette nouvelle¹³, j'avais choisi le prénom de Pierre qui en était le héros malheureux parce que l'autre héros — une chose — était un mur ; un mur de Pierre.

Le Pierre de la nouvelle et le Pierre plus vieux du réel ; leur histoire s'embrouille dans le tourment de mes nuits. L'un des deux est virtuose de violoncelle, l'autre virtuose de clarinette et de taragot, un troisième déguisé en armailli vocifère un lugubre requiem au cor des Alpes. Laisse s'écouler les notes, laisse s'écouler la vie. Leur parcours n'a qu'une autre similitude, celle de devoir apprivoiser le silence, celui des oubliettes, celui éternel.

L'aube en claire-voie s'immisce comme une fin de vie et à peine apaisé, il faut déjà rendre des comptes, à peine vivant, à peine cousin, à peine amant, à peine père qu'il faut s'agenouiller devant la sentence de l'injustice. Qu'Emile Gary

¹³ Lire L'Alliance, page 76.

ou Romain Ajar écrivent à Dieu n'y changera rien ou alors peut-être, cela réveillera-t-il le diable qui laisse croire au temps éternel mais qui en réalité s'amuse à le court-circuiter.

Vous savez bien qu'il organise des courses où tous ceux qu'on aime prennent le départ. Mais à peine se retourne-t-on à mi-parcours que l'on peut compter ceux qui sont déjà tombés. Dans le public, on voit aussi, la mine défaite, deux enfants à peine ados, leur mère, d'autres proches et un chien truffier terrassés cachant leur tristesse dans la banderole d'encouragement « Allez Pierre ! » Cette banderole que l'on avait confectionnée ensemble, jadis, avec les autres cousins dans des jeux d'enfants. Et puis on s'est revu, rarement, de cas en cas pensant que chaque lendemain est aussi un jour.

On se rend compte à quel point vivre est composé d'anagrammes hasardeux. Les morceaux de vie, comme des lettres, peuvent changer de place pour signifier autre chose ; chance, fatalité, bonheur, infortune, santé, saloperie de tumeur ou de cancer, de façon infinie au risque de s'obliger à la plus humble posture.

Le lac est calme ce matin. C'est à peine si l'on entend le clapotis de l'eau sur les galets. Aux dernières nouvelles, Pierre s'accroche comme un feuillu privé d'été qui refuse de rendre ses feuilles. À tendre l'oreille, par vagues, le son rauque du taragot de Pierre semble habiter la grève ainsi que le concert de tous les Pierre. Quoi qu'il arrive, ils seront toujours là comme dans nos cœurs à répandre en musique leur anagramme. Leur prière.

Le Passe du Sans-Souci

Quelle joie, quand on découvre une ville de goûter à la gastronomie locale. Au restaurant Le Bourguignon, qui présentait une carte alléchante, nous nous sommes léché les doigts. Nous avons sympathisé avec la patronne.

— Vous n’êtes pas d’ici, alors ?

— Non, mais avec notre accent, c’est pas trop compliqué à deviner, quand même.

— Pas du tout ! Je l’ai vu sur votre carte d’identité tout à l’heure quand vous avez présenté le passe. Et puis, le nom de famille, Flanchebouche, ce n’est pas courant par ici.

Le point d’orgue du repas fut l’instant où la serveuse apporta d’un pas solennel un fondant au chocolat piqué d’une bougie à la flamme scintillante à Madame Flanchebouche.

— C’est offert par la maison.

En sortant, la patronne greffée au pied de la porte se fendit d’un obséquieux au revoir et d’une petite révérence, les épaules tordues.

— À bientôt j’espère, Madame Flanchebouche et Monsieur.

— Merci pour le dessert.

— Ce n’est rien, j’ai vu sur son passeport qu’aujourd’hui vous fêtiez l’anniversaire de Madame Flanchebouche.

Il n’y a décidément plus moyen de laisser planer un quelconque mystère, on sait tout de notre pedigree, partout. Non plus la possibilité de laisser croire que nous sommes amants.

Nous avions réservé une nuit à l’hôtel dans cette charmante ville de la Côte-d’Or. Une modeste maison, mais propre et bien centrée. Alors qu’au même instant on pouvait entendre sonner 14 heures au clocher de la cathédrale Saint-Bénigne d’un son grave, c’est le veilleur de nuit qui nous

accueillit. Il vérifia minutieusement les passes et nos pièces d'identité.

— Ça, c'est bon, mais j'peux pas vous registrer, suis pas d'ici, sait pas lire, sais pas écrire, la dame venir attendre.

L'envie nous prit en fin d'après-midi de passer la matinée au théâtre. Le spectacle, une satire truculente d'un certain Molière qui, à coup de pied au cul, se moque de ses congénères. Alceste clame et déclame en vers cassants. À un certain instant, il brandit un tesson des plus pointus :

*De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
À peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.*

Tout cela déclamé avec une sincérité si bouleversante que la comédie sembla se déplacer de la scène vers les gradins. Tous ces gens qui riaient entre eux, avec, vous savez, ce petit air supérieur accrédité par le passe, ce fameux sésame qui certifie sa non-pestifération.

Nous sommes rapidement retournés à l'hôtel nous rafraîchir et puis sans trop d'idées nous sommes retournés au Bourguignon. La patronne toujours rivée à sa porte nous accueillit avec un sourire si flagorneur que la porte elle-même en devenait obséquieuse.

— Eh, re-bonjour Madame Flanchebouche et Monsieur, vous nous faites l'honneur d'une nouvelle visite ?

Malheureusement, son réticule était resté à l'hôtel et Madame Flanchebouche fut un peu rabrouée au moment de présenter ses papiers.

— Mais enfin Madame, nous sommes venus ce midi, vous m'avez offert un dessert.

— Je regrette Madame Flanchebouche, il me faut les documents. La vache.

Nous nous sommes rabattus dans un établissement minable juste à côté ou à coup sûr nous avons été contrôlés par un employé sans papiers. Au moins, il nous a laissé passer.

Le lendemain, nous sommes rentrés tranquillement. À la frontière, alors que nos pièces d'identité étaient encore toutes chaudes de les avoir si abusivement employées, les douaniers ne nous ont rien demandé. Ou alors, c'était à cause de l'Époisses au marc de Bourgogne qui avait un peu transpiré sur la banquette arrière.

De retour chez nous, nous avons croisé les voisins. Machinalement, nous avons esquissé le geste de présenter passe et pièces d'identité. C'est qu'on s'habitue si docilement à l'allégeance.

Puis nous sommes allés faire une sieste et vérifier une dernière fois que nos papiers soient en règle pour envisager la possibilité qu'avec Madame Flanchebouche nous fussions bien amants.

L'HIVER

La Ballade des gens couillus

Les cimes piquent le ciel, les Alpes crèvent les nuages. Le drame commence dans un amphithéâtre blanc où la splendeur des décors applaudit déjà les rayons du soleil. Transportés par le spectacle, nous marchons sur l'eau qui forme des ponts glacés. L'air respiré a ici un goût inconnu, il dépose sur nos bronches des cristaux frais et revigorants. Nous avons l'impression de boire la montagne. Nous parlons peu, du moins pas avec la bouche. Il suffit d'un regard pour s'assurer du même émerveillement, le reste ne serait qu'un bavardage indigne de ce cadre transi de silence.

Nous sommes partis tôt, sans doute les premiers, nous n'avons croisé d'âme que l'éminence des cimes. Arrivé au sommet, rien ne transparaissait d'autre que la communion entre ce que l'homme possède de plus grand — la nécessité d'être solidaire — et l'humilité trompeuse des géants blancs. Sur aucun visage on ne pouvait lire encore, en vérité, la petitesse de chacun à se croire plus grand que le grandiose environnant.

Après quelques photos qui feront la couverture de page des réseaux sociaux, il est déjà temps de redescendre. Nos esprits titubent, saisis par l'ivresse des cimes, et distillent des envies de chant. Du tréfonds de nous-mêmes se revendiquent des mélodies intérieures qui finissent en voie de tête par se poser comme de l'écume sur le rebord de nos lèvres. Des balades simples, la ballade des gens heureux.

En contrebas, la station est en vue, nous croisons maintenant des randonneurs. Soudain, un chien m'attrape et commence à me taillader le talon, son maître ne réagit pas. Je fous un coup de bâton au berger allemand et engueule en français le maître anglais. Il s'échauffe, s'apprête à en venir aux mains. Mes compagnons de trek nous séparent, essaient de nous raisonner, mais l'un d'eux s'énervé. Les insultes fusent, les doigts d'honneur pointent comme quelques heures auparavant, les cimes dans le

ciel, l'honneur perdu. La morsure n'a évidemment pas crevé le contrefort de mes chaussures, mais je peux dessiner mentalement sur mon talon le contour en corolle des crocs du chien. Moi qui venais de dominer les éléments et tutoyer les Ouréa, j'éprouve une forme de rabaissement à avoir servi d'appât et à me débattre avec un tandem dont je ne sais pas, bête ou animal, de qui il est l'engeance. Pour mes compagnons, il s'est passé quelque chose de plus lancinant qui s'est engouffré sous leur pantalon comme une bourrasque de neige sous un pas de porte pour finir, je l'ai compris plus tard, par attraper la rage.

Nous continuons notre route. Se perdent alors dans la soie neigeuse des contreforts, les cris forts de l'Outre-manchois « Je vous merde ! Je vous merde » ! ponctués de leur traduction en langage canin, « ouah-ouah ».

Nous nous arrêtons sur la terrasse d'un relais d'alpage pour faire une pause. Elle est remplie d'Anglais pleins, bien arrosés. Un de mes camarades qui s'était énervé plus haut les prend à parti. Il dresse des parallèles avec l'épisode du chien, insinue, ironise, épingle. Au départ gentiment et puis de plus en plus frontalement.

— Vous êtes tous les mêmes, vous vous croyez plus malins à rien foutre comme les autres, pouvez pas rester bouté hors de chez nous, brexiteurs de merde !

La plupart des Anglais ne comprennent rien d'autre que le ton de l'insulte. La tension monte. J'essaie de calmer mon camarade, mais il est surexcité. Il mime avec le majeur et l'index en ciseaux le geste d'un éventreur de volaille.

— Toi, la poule mouillée, fous-moi la paix. Il l'a bien senti, « *When the dog bites you* ». Retourne dans ta basse-cour !

Mordu une seconde fois par sa réaction, je ne sais pas quoi faire, rentrer à la niche ou ronger mon os ?

Près du barbecue, un autre membre de l'expédition drague avec la classe d'un veau mode paillard la seule femme du groupe. Pendant toute la descente, il lui avait maté les fesses et répété en

sourdine des sérénades grivoises qu'il lui tartine maintenant dans les oreilles avec un peu de miel.

Quelqu'un lance des boules de neige, puis un autre, l'un de mes acolytes, y ajoute des morceaux de glaçons. Une Anglaise est blessée au visage, elle saigne à la hauteur de la tempe. C'est la cohue, la rage se disperse à une vitesse fulgurante. Le tenancier est dépassé, il crie, il couine, mais rien n'y fait.

On se croirait à l'une de ces parades nuptiales où les mâles dominés par leur instinct ne peuvent que parler fort, postillonner des mots crus, jouer du bide, prendre des postures narcissiques et intimidantes, toiser des regards méprisants le visage rougi, souffler les joues bouffies dans un clairon d'apparat des airs couillus bien loin de la naïve ballade des gens heureux.

Ceux qui ont peur, ceux qui ne comprennent pas et ceux qui ont encore la tête sur les épaules se dispersent. D'autres s'agglutinent quelques mètres plus loin pour assister au Grand-Guignol. Puis l'épidémie de rage se tarit petit à petit sans que l'on sache vraiment comment. Un corps matelassé dans sa doudoune bleue gît dans la neige. C'est celui de l'un de mes compagnons de trek. Il lève un bras qui reste suspendu quelques secondes, puis retombe.

J'ai honte de ce spectacle qui avait si bien commencé. J'ai honte, pourtant je reconnais un peu de moi-même en chacun de ces fous. En fait, j'ai honte de cela.

L'Homme qui veut se trouver plus haut que la montagne n'en sera décidément jamais plus beau. Il reste deux ou trois kilomètres avant d'arriver à la station. Je n'ai plus envie de chanter.

Le lendemain, en allant faire mes courses, il me semble apercevoir l'Anglais avec un chien tenu en laisse. Pas un berger allemand, un genre de teckel qui aboie tout le temps et qui pisse à chaque candélabre.

Infusion

Longtemps, je me suis couché de bonne heure¹⁴. Mais ce soir-là, malgré l'infusion de feuilles de brigadier et baies d'aubépine, je ne parvenais plus à quitter mon tourment.

En pleine lecture, engoncé dans mon vieux fauteuil, mes yeux s'étaient bien fermés quelques pingres instants mais rapidement mon âme vénale s'était ressuscitée au souvenir du prix prohibitif de ces quelques grammes de tisane achetée — le matin même — au Marché de Noël. Quel charme devait contenir la tisane de la marchande pour m'enquinauder de la sorte.

D'entre mes mains, l'ouvrage avait eu le temps de filer, *Du côté de chez Swann* embrassait le tapis percé à pleine page. Acquis de seconde main, le rappel de son prix de brocante indiqué sur sa jaquette en papier kraft me souffla l'idée d'un sommeil gratuit. Mais d'un geste gauche voulant ramasser le roman tapi, j'ai renversé ma chère tisane sur le livre. Elle dilua encore le prix déjà atténué marqué au feutre rouge sur l'ouvrage. Elle trempa aussi, comme elle l'aurait fait d'une madeleine, l'œuvre de Proust. Qui prit, dans son papier marron, l'allure d'un biscôme.

Oh ! Celui de mon enfance avec, décoré au sucre glace, l'effigie de la Grande Fontaine. Ce biscôme qui collait aux dents ou qui se désintégrait dans un bol de lait tiède. Quelquefois, ma tante en ramenait de Berne, fourré à la pâte d'amande avec l'ours et l'écusson en couleur. Je le cachais et l'observais plusieurs jours avant de l'entamer ou que l'un de mes frères et sœurs ne découvrit la cachette.

Frappé d'irrésistibles réminiscences, j'imaginai l'échoppe de la gare tapissée de pain d'épices avec à l'entrée un biscôme plié en deux, énorme et rebondi. Dessus, Hansel et Gretel auraient glacé au sucre bleu ciel et en large écriture ronde

¹⁴ L'incipit de *Du côté de chez Swann* (1913) de Marcel Proust sert d'alibi à ce texte.

« ouvert toute la nuit ». Peut-être seraient-ils encore là ; à attendre des gens comme moi, sans us et costume et sans heure non plus.

Je m'équipai rapidement d'hiver et courus, me sembla-t-il, vers la porte. Dehors la neige jetée en petits paquets s'étiole dans la rue. Les routes enneigées rendent presque sourd le bruit des voitures qui roulent au ralenti. Sous le halo diffus des décorations de Noël, une famille traverse le passage clouté de givre. Tous sont équipés de la même écharpe en laine et du même bonnet rouge. Ils chantonnent en chœur, leur vibrato décolle un moellon de glace qui s'était formé sur des lignes de trolleys et qui répand en écho de cristallines harmonies lorsqu'il se brise sur le trottoir. D'autres personnes de toutes provenances marchent d'un bon pas.

— Vous ne venez pas ?

— Mais, où allez-vous ?

— On va chez Madeleine, bien sûr.

Et puis là, un jeune homme en cache-col arc-en-ciel déclare :

— Je vais aussi chez Madeleine.

Il arrive des gens de gauche comme de droite.

— Où allez-vous comme ça ?

— Mais, chez Madeleine.

Je reçois une boule de neige en pleine figure et surprends le rire facétieux d'enfants cachés derrière un tas de neige.

— À trois, on court, le prem's chez Madeleine.

Un vieux monsieur paraît imiter le col de sa canne ; le dos voûté, il avance à tâtons.

— Vous savez où habite Madeleine ?

Un type en costard brandissant sa pinte, ivre d'absinthe, titube et balbutie :

— Vienz'y boire un ch'ti canon chez la Maz'leine

Tous, enfants, vieux ou vieilles, bleus comme noirs, ils se rendaient tous chez Madeleine.

Alors. J'étais resté bloqué sur le pas de porte, emmitouflé dans ma robe de chambre mitée en laine bleuâtre, un nœud serré à la taille et les bouts de ceinture pendants. J'étais resté planté dans des *moon boots* débordant de bouloches de fourrure, un bonnet à pompon râpé sur le chef. Ainsi vêtu d'avarice, j'avais été incapable de passer le chambranle de la porte. Incapable, même pour moi de la moindre charité.

Je mis chauffer de l'eau et me surpris à écouter le glouglou de son bouillissement. Par souci d'économie cela ne m'était encore jamais arrivé quitte à boire tiède. Je fis tout infuser, inexplicablement. Sans comprendre mon geste, d'un seul coup, voici inondée toute la fortune de la tisane du Marché de Noël. Son médaillon était pendu au dos de la porte. Je le serrais maintenant dans mon poing, fermement. Je me suis subitement trouvé laid et sans honneur.

Je suis allé enfiler mon plus beau pantalon et une chemise encore neuve emballée dans son plastique. Une épingle oubliée m'a dardé l'épine. J'ai tout de même fini par me trouver élégant, chaussé de molières cirées et patinées au chiffon et à l'huile de coude. Ensuite, je me suis rasé au plus près. Je me suis dégarni d'un poil ancré dans la narine et coupé un autre trop blanc accroché au sourcil droit. J'ai coiffé au mieux les deux trois cheveux restés fidèles qui bataillaient sur mon crâne. J'ai renoncé à la lotion parfumée croupissant au fond d'un flacon poussiéreux, acheté trois francs six ans plus tôt. J'ai préféré la senteur de l'essence de brigadier répandue par la décoction. Elle devait être suffisamment infusée à ce moment-là. En attendant qu'elle tiédisse un peu, j'ai déniché une tasse, la seule sans fêlure. Je l'ai posée sur un petit napperon brodé par elle avant qu'elle ne parte. Que jusque-là j'avais toujours jugé ridicule. J'ai tout bu. Cette fois, j'allais bien dormir. Longtemps, je me suis couché de bonne heure, mais cette nuit-là, tout entière, c'est dans les bras de ma tendre et généreuse Madeleine que je m'infusai.

Les Mots justes

Noël est une marée régressive où le monde entier se noie. J'ai bien tenté de résister, de surfer sur le ressac et, à coup de pagaies, brocarder les pères Noël joufflus coca-cocardés de vertus consuméristes, persécuter les lutins horripilants à l'humour potache, arracher les cils postiches des biches potiches. L'éstran me semblait lointain mais j'ai fini par sombrer moi aussi dans l'abysse des souvenirs d'enfance. Là, c'est le marchand de chez Just qui frappe à la porte de mes souvenirs. Bonjour ! Just, produits d'entretien. Bonjour ! Just, pour ma mère c'est astiquer à l'encaustique à tour de bras. Bonjour. *Just* pour nous enfants, c'est le 45 tours offert qui sous le bras du tourne-disque raconte fables et comptines. À l'écoute de ces contes, le comte fût-il assassiné et la comtesse empoisonnée, la morale de l'histoire en sortait toujours auréolée de l'ultime tirade, « Ce que Just (*on entendait juste*) apporte est bon ».

En cette période de dinde grasse, de réveillon, nous nous endormons. La berceuse ouatée de la régression s'installe, nous encourage à vouloir se glisser dans le corsage originel et de s'adonner à la gougoutte ; ce n'est que face à la volte-face de l'hypothèse que l'on s'empiffre d'autres manières, néanmoins jusqu'au souvenir d'un renvoi.

Décidément, devant les frustrations, les tracasseries de la vie, l'impuissance à rendre le monde meilleur, redevenir enfant reste le meilleur refuge. Bien que, souvent, quand ça cogite au chalet, les bras d'Olivia demeurent ma plus belle maison. Sauf que là, elle m'a saoulé.

Soi-disant que le siphon sous l'évier, que j'ai réparé un après-midi entier, goutte encore, que les plinthes ne tiennent pas, qu'on va finir par se casser la gueule dans les fils de l'ordinateur, que chaque fois qu'elle tire le tiroir de la commode, la poignée lui reste dans les mains, que le tableau en dessus du radiateur penche, que... J'ai foutu le camp.

J'ai marché dehors sous la pluie. Je suis allé à la gare. Dans le hall, les fresques de Dessouslavy¹⁵, cet hymne au travail d'artisans minutieux, m'ont renvoyé à ma condition de modeste bricoleur, encore.

Par dépit, je me suis farci un sandwich au thon. J'ai voulu me débarrasser de la serviette, il n'y avait pas de poubelle, j'ai voulu m'asseoir, il n'y avait pas de banc. Dans cette gare, il n'y a que des trains qui passent.

Puis cette rencontre bizarre, une amie perdue de vue depuis longtemps. Elle a besoin de parler. Elle vient de se séparer. Elle raconte son chagrin. Elle a perdu confiance en elle, se trouve nulle comme une vieille chaussette. Ses yeux rougissent. J'essaie de trouver quelques mots de réconfort, la serre brièvement dans mes bras. Soudain, elle se retire comme un bouquet de fleurs qu'on sort de son emballage avec un sourire et une étincelle mystérieuse dans le regard. J'ai dû lui dire les mots justes.

Alors, le lendemain, pour faire la paix, Olivia me propose une balade à Soleure. Difficile de résister quand on connaît la fameuse tourte qu'ils font là-bas. En plus, le *Kunstsupermarkt*, cet espèce de Lidl des beaux-arts où sont entreposés dans des bacs à disques des tableaux de dizaines d'artistes, est ouvert.

Pendant le voyage me revient un petit poème sur cette ville connue pour ces longues périodes passées sous le brouillard :

*Posée au fil de l'Aar
Voilée d'envie et de brouillard
Attends que la roue tourne
Soleure et Solothurn
Comme sait le faire le hasard
Reste l'envie, va le brouillard
Se dévoile sans décorum
La tourte de Solothurn*

¹⁵ Georges Dessouslavy (1898-1952), peintre. Ses fresques ornent les halls de gare de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel.

J'ai déjà le goût de la tourte dans la bouche et me demande pourquoi cette merveille ne figure pas au patrimoine culinaire de l'Unesco entre le *Nshima* et le pain d'épice croate. Par contre les mots *heute geschlossen* figurent bien sur la porte de l'illustre confiserie Suter. Merde.

Au *Kunstsupermarkt*, parmi des centaines d'œuvres, Olivia et moi sommes saisis d'un coup de cœur ; un portrait aux couleurs chaudes et aux traits joyeux. Le tableau est assez grand, je cherche le prix. Euh... de toute façon nous ne saurions pas où le mettre. Nous poursuivons la visite, mais le portrait semble nous implorer. L'aura chaleureuse qu'il dégage éclipse les autres tableaux alignés sur le mur et qui semblent ternes et sans génie.

On le prend ? On pourrait ! Nous n'avons pas pris de vacances cette année et il faut se faire plaisir de temps en temps. On demande à le dépendre. On hésite. N'est-ce pas un caprice ? Juste un prétexte à ne s'être déplacé pour rien ? Bof, en somme.

On prend la direction de la sortie, un peu dubitatifs.

— C'est dommage, ce tableau avait quelque chose... une patte artistique.

Olivia vient de prononcer le mot juste. L'expression artistique surpasse toutes les autres considérations. Olivia admet en fait, sans le dire, que le glouglou du siphon sous l'évier est une source méditative, que les plinthes qui prennent des airs détachés apportent une sorte d'écho joyeux au travail ingrat du ménage, que ces quelques fils électriques qui traînent sont en fait artistiquement parlant, un lien, un arbre qui déploie ses racines dans l'humus que bien sûr qu'il faut voir la poignée de la commode qui lâche comme une invitation à l'exultation et puis un tableau penché sur un radiateur n'apporte-t-il pas plus d'émotions que le tableau lui-même ?

Tandis qu'on emballe le portrait, je m'enfile dans les bras d'Olivia. Elle a trouvé les mots justes et comme chacun sait, ce que juste apporte est bon.

Artemisia

Je le sais aujourd'hui. J'ai échappé à l'appellation vernaculaire de mon prénom par la seule cause d'effluves anisés.

J'allais naître sans nom et à moitié orpheline car mon géniteur, entre deux contradictions, avait couru à ses obligations, laissant ma mère entre deux contractions pousser et repousser son obligation au rendez-vous avec le miracle de la vie.

Le petit jour était encore bleu. Un tube néon distillait un éclairage titubant à l'aréopage car aucun de ses membres, si grisés par la fée verte, ne doutait de son propre génie.

Le bras d'un tourne-disque était définitivement suspendu sur un sillon de la Jeanne de Brassens qu'une charrue cubique immobilisée sur un grand tableau ne parvenait pas à lui faire reprendre le labour. Ce grand tableau rouge sang et vert sapin du peintre Froidevaux¹⁶ semblait être la seule fenêtre ouverte vers l'extérieur.

Sur le parquet, comme une jachère poussiéreuse offerte aux acariens, un énorme tapis persan croisait ses franges quand les discussions devenaient trop libertaires.

Un couteau était planté droit dans le plateau de la table, affolant quelques miettes de pain parties se réfugier sous des couennes de fromage. Des écales de noix parsemées en éclat auraient parachevé cette nature morte si de temps à autre, une goutte ne venait s'échapper de l'un des robinets de la fontaine à absinthe. Peu importe, cela faisait longtemps qu'à cette table on ne buvait plus d'eau.

C'est là, dans cette atmosphère saturée de déliquescence que Dieu ou Monsieur Müller, car cela devait être le nom de

¹⁶ Georges Froidevaux (1911-1968), peintre neuchâtelois d'origine jurassienne.

mon père, voulut avant l'accident faire de moi sa fille, un fruit ou une fleur, une Pomme ou une Absinthe.

J'habite le ciel et je prends quelquefois le grand escalier pour descendre retrouver mes bons apôtres, mes copains d'apéro à la rue du Coq, à quelques nuages de là.

Aujourd'hui, je me suis bien habillé, c'est une sorte de dimanche. Je vais être père comme depuis des siècles. Ce sera une fille, j'en suis sûr. J'ai emballé dans un journal une bouteille d'Humagne blanche, ce breuvage qui va fortifier mon accouchée.

Dans quelques instants je serai à ses côtés, je lui tiendrai la main et ensemble nous accueillerons notre petite fée. Je la prendrai dans mes bras, lui pincerai doucement le bout du nez et au bout d'un *mano à mano* avec ses mains menues, ému, lui donnerai en bouquet son joli prénom de fleur.

Je me dépêche, décide tout de même d'un saut de courtoisie à la rue du Coq. Cela se passe au 1^{er} étage dans un petit deux pièces déglingué et à peine salubre. À part Louis, le peintre qui descend la grosse seille zinguée quand elle est pleine de cadavres de bouteilles, jamais personne n'y fait le ménage. Plus qu'il ne chauffe, le calorifère à mazout — le fioul du mal comme on l'appelle — exhale des vapeurs de benzène qui font danser encore plus fort les petits nains du matin.

Charlet est installé à la table qu'il utilise comme écritoire. Son prochain roman parlera d'enfants sans parents. Sans mère, sans père, on naît pas, on n'est pas ; mais il y a toujours un père, il devrait bien le savoir, Charlet.

Arrivent Louis et Roberto l'ébéniste qui sent le bois. Je leur annonce la bonne nouvelle, le néon grésille. Ils me congratulent et m'embrassent chaleureusement. Comment

éviter un premier verre ? Roberto sort un sac de noix que lui fait venir un cousin en Dordogne. On trinque. Mais à la santé de qui ? Un verre en appelle un autre, mais un enfant, comment s'appelle-t-il ? Ce sera un garçon ? Sera-ce une fille ?

Puis vient Zachin, à la fois histrion, historien et hardi défenseur de la veuve et l'orphelin. Il s'occupe de politique, s'acclimate systématiquement du courant de pensée dominant alors que, irascible, il eût juré la révolution ici même peu auparavant.

Quand il comprend que ma fille s'habillera du prénom d'Absinthe, il prend la couleur du coquelicot, se dresse et se convulse comme un tournesol qui ne trouve pas le soleil.

— Tu peux pas faire ça !

Il y a un silence. Le peintre, avec son doigt, étire l'eau échappée de la fontaine, en tire une esquisse, un soi-disant point d'interrogation qui ressemble à un serpent. En même temps qu'il sermonne, il pourvoit la bête d'une langue bifide qui se jette hors de sa bouche par à-coups.

— Les gens, les enfants surtout, sont cruels, persifleurs. As-tu pensé aux railleries, aux déraillages ?

Il est déjà l'heure de ne plus savoir l'heure qu'il est et il n'y a plus rien à boire. Ils sont tous contre moi. Me rentrent dedans pendant que ma fille demande à sortir ; peut-être même qu'il est déjà trop tard. Bon Dieu ! Ma fille est en train de naître et je me retrouve à convaincre une bande d'incrédules conformistes. Sont-ils à ce point vexés que je ne leur aie demandé leur avis ? Même l'écrivain d'une plume orale se réfère aux annales, il dit que nulle part dedans on n'a décrit ce genre de baptême.

J'enrage, je bouillonne. Qui peut mieux que moi savoir quel prénom doit porter ma fille, comment leur dire qu'en plus d'un prénom, c'est aussi un hommage, une ancre, une racine plantée dans un pâturage fleuri dans un monde fauché

par l'abstraction et labouré par la vacuité. Ils veulent quoi ces ramollis ? Que je l'affuble de vrai ridicule, de Poupoune ou Dayna ?

Je ne me contiens plus, me lève menaçant avec un couteau qu'on tient dans le poing,

— Allez vous faire foutre.

Je plante violemment le couteau dans la table, enfile ma casquette. Adieu.

Auréolé de toute la gloire et la grâce qu'apportent les fées en fûts, je trébuche sur le tapis persan. Me retrouve la gueule dans un nid d'acariens libertaires. Louis appelle l'ambulance.

Les premières contractions ont commencé vers 16 heures. La sage-femme est là depuis un moment, sans doute a-t-elle préparé des linges et de l'eau chaude.

Je m'appelle Jeanne et je suis née, ici dans ce jardin, comme ma mère. Comme elle, j'ai voulu bâtir et vivre en harmonie dans ce petit paradis. J'y suis parvenue un peu, un court instant. J'y ai bourgeonné, aimé, perdu des pétales.

Il venait de temps en temps donner des coups de main à l'entretien du jardin. Il savait tailler, bouturer, bêcher, baratiner. Il était un peu poète, floral au point que je me sente investie du même orgueil que les autres fleurs du jardin. Il parfumait mon existence. Il m'appelait « Rosier sauvage ».

Un soir d'été après avoir traité le rosier, il réussit, malgré les ronces à décrocher mon tablier de jardinière. La providence qui filmait la scène a subitement tourné sa caméra vers un plan fixe sur le barbecue.

Nous n'attendions plus de nous revoir. Le jardin se garnissait chaque jour de nouvelles essences et le potager n'avait jamais produit de plus beaux légumes. Mais les poètes sont quelquefois devins, comment a-t-il su que j'étais

enceinte ? Il n'est jamais revenu, si j'étais la rose sauvage, il devait bien être le puceron pitoyable. Je suis restée seule, fanée.

Deux mois où il n'a fait que pleuvoir des larmes ont passé. Je devais me rendre chez mon médecin. Dans le hall de gare, je suis tombée sur un ami que j'avais perdu de vue depuis longtemps. J'avais besoin de parler, il m'a réconfortée, m'a serrée dans ses bras quelques instants. Il a dit les mots que j'avais besoin d'entendre. Je l'ai revu par hasard et puis de plus en plus souvent.

Même s'il me paraissait quelquefois étrange, un peu entre ciel et terre, il y avait chez lui quelque chose d'inaccessible qui lui donnait une force et inspirait la confiance. Les choses se sont faites naturellement et s'est imposée l'idée qu'il devienne le père. Il a dit « Ce n'est pas un rôle, tous les enfants ont un père ».

En signe de reconnaissance, je lui ai demandé de choisir le prénom.

— Un nom de fleur, si possible.

Dans ce jardin, je pousse depuis plusieurs heures et lui n'est pas pressé, il n'est toujours pas là. Qu'est-ce qui m'a pris de faire confiance à cet ovni. Il est finalement le même pleutre que tous les autres.

J'ai un pressentiment, il ne va plus venir. Tous des lâches ! Si c'est un garçon, il prendra le nom de son grand-père Narcisse, mais si c'est une fille, comment vais-je pouvoir l'appeler ?

On entend un petit cri, la sage-femme est en train d'arroser d'eau tiède ma petite fleur. Je l'accueille dans mes bras. Je la hume, je la respire, je l'aime. Je lui caresse le bout du nez, émue, je joue avec ses mains menues, j' imagine son prénom.

Soudain, une sirène interrompt ce moment privilégié, ce fragment suprême de quiétude. Une ambulance, un coup de

frein puis deux brancardiers qui accourent en portant une civière. Un corps allongé gesticule et hurle : Elle est où, elle est où ?

On l'aide à s'asseoir sur le rebord du lit. Il sent l'anis et l'alcool. Il me colle un baiser poussiéreux sur le front, me prend le visage et me secoue comme on cherche de la monnaie dans sa bourse. Tu vois, je suis là !

Ce n'est pas comme je me l'imaginais, mais j'éprouve un bonheur profond.

À présent, il fait des papouilles à notre bébé, avec un sourire niais mais d'une poignante sincérité.

— J'ai fait un peu long, mais tu sais, cette nuit, j'ai dû apprendre le latin. Mais ça en a valu la peine, tu es vraiment la plus jolie des petites fées, Artemisia !

Le Susten (Conte de Noël)

Marie était allée chercher un couteau dans la cuisine, mais ce n'était pas pour couper la bûche, engloutie depuis longtemps dans cette famille de gloutons qui, de toute façon, en était plutôt à sa énième séance de digestifs.

Marie, de retour à la chambre, se renfroigna le nez, s'inventa des yeux menaçants et approcha son arme à quelques centimètres du visage bouffi de Joseph. Avec la pointe, elle décrivit trois ou quatre cercles serrés et menaçants que Joseph incrédule suivait en faisant rouler dans leur orbite des yeux rougeoyant de peur.

— Maintenant, ça suffit ! Aujourd'hui, c'est le jour des cadeaux, celui où tu vas enfin tenir ta promesse !

Marie sortit un atlas dissimulé sous son bras et le déposa avec fracas sur la table entre les pelures de mandarines et les verres de schnaps, faisant voler quelques miettes de pain d'épice.

Prends ce couteau et la carte, Joseph, et montre-moi avec la pointe ce fameux col du Susten dont tu me promets l'ascension depuis si longtemps.

Passé le moment de crainte, rassurée que le numéro du couteau ne fût qu'une farce, toute la famille se mit à rire d'un seul cœur. Un peu jaune.

Joseph, encore secoué par la scène du couteau, préféra tremper son index dans la cire d'une bougie et l'appliquer précisément à l'endroit qui relie la vallée de la Reuss, au pied du Gothard, à la vallée du Hasli, dans l'Oberland bernois.

— Maintenant que tu as cacheté à la cire ta promesse devant témoins, tu n'as plus le choix, on y va !

— Mais enfin, Marie tu sais que nous n'avons pas de voiture, et que c'est la crise horlogère, nous n'avons pas de sous, il y a le petit aussi, et puis, en hiver le col est fermé.

Sur le sapin, les flammes des bougies dodelinaient au bout de leur mèche avant de mourir une à une. Tu m'as promis, Joseph !

Marie-Madeleine, sentant que l'ambiance en cette veillée de Noël perdait de sa magie, avisa la table d'une nouvelle entendue sur radio Sottens. Il semble que, grâce au redoux, plusieurs cols sont exceptionnellement ouverts cette année.

Gaspard, un peu grisé, crut bon d'ajouter.

— Pas d'auto, d'accord, mais l'vélo, ça c'est du sport.

Melchior qui ne voulait pas être en reste compléta :

— T'as toujours ton vieux tandem au fond de la remise, non ?

Joseph se leva, ravala plus qu'il ne but son schnaps et quitta la pièce sans mot dire.

Dès ce jour, Joseph s'enferma dans sa remise dès qu'il le put. Même la nuit. Il ne parlait plus à personne. De la rue on entendait des bruits de ferraille et les gens disaient « Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il est devenu fou » ?

Un jour, il arriva de la poste avec un gros paquet, un autre jour, il en revint avec un autre, plus petit.

Et puis, un dimanche matin de février, Joseph sortit le tandem de sa remise. Tout beau, tout refait à neuf. Mais équipé d'un moteur qu'il avait fait venir d'Allemagne. Et, il avait aussi installé un siège pour le petiot. Et un klaxon à poire qui lançait de jolis pouët-pouët à la ronde.

Le départ fut annoncé pour le 1er mars, parce que c'était congé et, radio Sottens l'avait confirmé, le col du Susten serait ouvert exceptionnellement.

Le début de l'ascension s'avéra compliqué ; si la route était presque dégagée, d'énormes talus de neige pesaient de leur ombre comme des fantômes et dispensaient un froid si intense qu'il tétanisait les muscles. La roue du tandem avant se mit à frotter et Joseph dut intervenir. Le moteur, lui,

tournait comme une pendule neuchâteloise même s'il ne suffisait pas à lui seul et qu'un vigoureux pédalage restait indispensable à son pétaradage. Ensuite, l'équipage continua sa route assez tranquillement jusqu'à la hauteur de Gadmen où le pneu arrière creva. Pendant la réparation, Marie admira les jolies maisons et les paysages alpins qui devenaient de plus en plus majestueux. Dans un tunnel, une plaque de glace fit déraiper le tandem qui se coucha, sans gravité pour les cyclistes heureusement, mais le moteur se mit de travers. En heurtant un caillou, le klaxon avait fait pouët-pouët. Joseph dut détordre la fixation à l'aide d'une branche d'arole et d'un peu d'ingéniosité. Puis continuant la route, Marie commença à avoir mal aux jambes et le moteur se mit à chauffer sérieusement. Alors, Joseph demanda au petiot qui était resté brave jusque-là de verser de la neige sur le moteur par petits paquets pour le refroidir.

Et c'est ainsi qu'on put voir, arrimés à leur tandem dans ce décor grandiose d'Alpes et de glaciers sublimes, Joseph, fier comme Artaban, avec son bonnet de cycliste en cuir boudiné et son pull en laine chamarré, pédalant comme un champion ; Marie, qui n'apportait plus qu'une aide relative mais qui, portée par la grâce et le ravissement, ne semblait plus peser très lourd de toute façon ; et le petiot lové au-dessus du moteur, qui prenait son rôle au sérieux et qui balançait du geste auguste du semeur la neige sur le moteur à intervalles réguliers.

Au sommet, près de l'Hospice, emmitouflés dans une couverture, les trois héros se prirent longuement dans les bras, tout de joie en admirant le paysage imposant. Marie, fleurie d'un sourire béat, se tourna vers le petiot. Merci, tu as bien veillé sur le moteur. Ton père a pu tenir sa vieille promesse qui, pour moi, n'était devenue qu'une chimère. Marie embrassa tendrement l'enfant.

— Merci mon petiot, merci mon petit Jésus.

Les Pieds cassés (Conte de Noël)

On se réjouissait tellement de se retrouver pour fêter Noël. Mais une fois l'heure venue, un premier coup de téléphone fait trembler les boules du sapin. Tout commence bien pourtant. Presque tous les invités sont là. Les Valaisans avec une caisse de Fendant, les Vaudois avec papi et, cette année des Genevois, Hélène et Roger, ayant décidé de vivre là-bas avec leurs grandes bouches. Ça sent bon le vin chaud ! C'est du moins ce que disent les convives qui arrivent encore ; on entend le bruit de leurs chaussures qui frappent sur le palier pour décoller la neige. Quand ils entrent, la peau du visage tendue par le froid, leurs habits sentent le gel. Le sapin sous ses cheveux d'ange garde les cadeaux, les enfants espérant recevoir le plus gros sont tout excités. Quelques girandoles éclairent chaleureusement le salon. Chacun s'assied sur des chaises et tabourets disparates trouvés pour l'occasion.

Le téléphone donc, à ce moment-là, résonne lugubrement. C'est François qui a glissé sur une plaque de glace et s'est fracturé le pied sur lequel il s'était levé le matin même. Pascal bafouille tout de même une tartine de bienvenue, on porte un toast au pied cassé. On passe à table. Des religieuses — c'est Noël tout de même — s'agenouillent, croustillantes, sur le rebord des premières raclettes. Mais après un tour de table long comme le train des rois mages, Regina qui n'a pas encore pu déguster sa part s'énerve et, dans un ramage dénué d'or, de myrrhe ou d'encens, fait savoir que chez elle à Vercorin, les racleurs doivent passer un diplôme, que le pauvre Jérémey qui s'était dévoué n'y obtiendrait jamais plus qu'une mention pour la fondue. Elle insiste. Après chaque raclage, la surface de la demi-meule doit briller et rester plate comme une piste de curling et non ressembler à un dévers démonté par une avalanche et boursouflé par les congères.

À ce moment-là, aussi sinistre que le précédent, la sonnerie du téléphone fait glisser tout seul le fromage sur les pommes de terre dans l'assiette de Regina. C'est Guillaume, parti chercher François à l'hôpital, qui à son tour a glissé comme une raclette et s'est cassé le pied sur lequel il ne s'était pas levé le matin même. Après un moment de consternation, on se demande qui ira chercher les pieds cassés, un mandat chargé de malédiction semble-t-il, où il est difficile de retomber sur ses pattes. Au moins l'incident aura fait taire Regina occupée à lécher son cornichon.

Mais c'est Noël, non ?

La distribution des cadeaux va commencer, les gamins sont intenablement et rougeoient d'impatience. Jocelyne leur annonce la venue imminente du père Noël. Les minutes passent lentement sauf pour Regina qui en est à sa septième raclette et pour Pascal qui a entamé sa deuxième bouteille.

Puis on frappe à la porte, des coups forts et distincts. C'est lui ! Leyna, tout intimidée, va ouvrir. Deux colosses pas du tout habillés en père Noël se présentent. Ce sont des ambulanciers, ils viennent de ramasser Mario à la petite cuillère juste devant la maison. Pied cassé, tarse en miettes. Il était parti se changer quelques minutes auparavant. Les ambulanciers remettent le lourd sac de jute que Mario portait sur le dos ainsi qu'une barbe blanche postiche et souhaitent, facétieux, un joyeux Noël à la famille avant de s'en retourner à leur pin-pon.

Magie de Noël ou génie du destin, Nino reçoit une ambulance et Juliette un jouet ou l'on peut désarticuler le squelette humain mais aussi le réparer.

On passe au dessert, on parle de tout, de rien, on évite soigneusement le sujet de la pendule neuchâteloise, héritage de la vieille tante Corona. Bercés par l'ambiance bon enfant qui s'installe, on apprécie la chance de se retrouver en famille et à quelques pieds près, au complet.

Soudain le téléphone s'excite à nouveau. Angoisse.

On se compte parmi. Ouf, tout le monde est bien là ! On compte et recompte nos jambes, nos pieds. Regina suspend devant sa bouche un morceau de bûche menacé d'engloutissement. Pascal pose son verre sur la table d'un geste solennel comme on déplace une pièce sur un échiquier. L'heure est grave, les regards comme l'heure et les mines comme le regard. Adam se met à pleurer et cherche son doudou. Qui donc a bien pu se casser un pied ? On se regarde, on s'interroge. Et si c'était le frère de Regina qui a réussi son brevet de racleur ou simplement François ou Guillaume qui demandent à nous rejoindre. Ou alors nous nous trompons, c'est une bonne nouvelle, une naissance peut-être.

Effusion

Même confit d'un certain entourage, l'amertume des instants de solitude garde un goût exquis et irremplaçable. Mais il a fallu que je me retrouve avec cette peste ! L'amie de Raquel dont je ne me débarrasserai sans doute jamais. Immortelle comme la mauvaise herbe lorsqu'elle s'immortelle en tenue d'académie, prompte à mille conseils avec sa façon si cassante de les prodiguer. Je ne lui avais rien dit, mais elle avait trouvé mon livre à la Méridienne et voulait qu'on en parle. « Absolument », avait-elle dit. Si au moins j'avais pu apercevoir son véhicule — une fourgonnette défoncée — dans les environs, j'aurais attendu dehors caché sous le mélèze, qu'elle file. À cause de la neige, elle a certainement dû parquer à la place du Bois, un peu plus loin. J'avais les bras chargés de commis, pleins de bonnes petites choses à manger, entre autres, des spécialités italiennes et une demi-bouteille de Pedro Jimenez Tradición 2011 pour le dessert. Bref, de quoi faire le fou-fou quand on se retrouve seul pour passer le réveillon. Raquel se trouvait à Madère, notre île. Je devais la rejoindre mais des fuites d'eau sur le toit de la maison avaient fait partir le plan en couilles. L'autre, la linotte, faisait le pied de grue sur le pas de porte appuyant sporadiquement sur le bouton de sonnette. J'avais lu la veille mon horoscope, il conseillait de fuir les personnes toxiques, mais quand elles nous courent après c'est plus compliqué. J'ai cru m'en sortir avec un bobard. « Je... je suis désolé, mais Raquel n'est pas là et j'attends des amis ». Les mains prises par les cabas, j'ai lancé la jambe vers la porte et d'un geste souple du pied abaissé la poignée — chez nous, on ne ferme jamais à clé, ce fut un mauvais réflexe car la furieuse était déjà à l'intérieur. « Juste un verre alors » ! J'ai planqué rapidement ma demi-bouteille de Pedro Jimenez Tradición ; avec la moitié d'une demie, l'année aurait trop mal fini. Et sorti du frigo une

bouteille de Mauler brut ; une demi-brut avec cette greiche fera l'affaire. Et également quelques amuse-bouches.

On a parlé de tout et de rien. Plus exactement, c'est elle qui parlait de tout. Le sourcil cerné de ténèbres, la bouche circonflexée, les bras croisés en position d'attente, j'appréhendais l'instant du choc ou elle révélerait ses vérités au sujet de mon livre. Réfugié dans ma bulle, je comptais en verres, les morceaux de flûte de Mauler pour amorcer une détente. Contre toute attente, elle tendit vers moi ses chandeliers ; d'inquisitives pupilles qui rendirent coupable d'illumination mon visage jusque-là ombrageux. Au lieu de la pluie et du beau temps, de l'hiver et bientôt du sacre du printemps, elle voulait en fait me parler de son automne à elle, de l'effeuillage d'une femme qui n'a plus le temps. De l'autre côté de la fenêtre quelques tatouillards s'agitaient paisiblement.

— Je pensais que tu voulais parler de mon livre, il vaut mieux que tu t'en ailles maintenant. Elle se cabra, laissa tomber sa nuque en arrière et releva ses cheveux du plat de la main. Elle se lança dans un fleuve de paroles grossi par des affluents oiseux. Exaltée, au galop sur un cheval imaginaire, le vent dans les cheveux, la poitrine ouverte, elle se découvrit presque complètement, restant habillée uniquement de quelques non-dits. En réalité, elle caressait un désir jusque-là inavoué et le découvrir m'ébranla un peu. Mais j'ai fait mine de rien, du moins au début, ensuite j'ai commencé à dresser un argument, court au départ puis, à mon avis, de plus en plus explicite.

L'échange dérapa vers une plus basse tournure. Insatisfaite de ma prestation, bleue de dépit, elle se montra prête à tout pour me faire avaler la pilule. À ce niveau de la prise de tête, dans cette tension installée, elle ne lâcha plus le morceau. Je n'ai pas réussi à lui faire avaler mon histoire. Alors que la joute orale se terminait, je commençais à mieux

cerner ma parleuse et avant de succomber au sel transpirant de sa bouillante jactance, la mise en branle d'une nouvelle posture s'imposait. Ses mots me mordaient l'oreille. Elle me dansait sur le ventre. Apte à la réplique, je me suis toutefois retenu, il fallait que rien n'explode brusquement. Je l'ai caressée dans le sens du poil et lui ai passé la pommade. Retourner sept fois sa langue dans sa bouche devint l'adage de l'instant. Elle se tut, tacitement elle proposa son blanc-seing pour engager l'échange vers une nouvelle voie. Puis, tout à coup, elle me fixa d'un regard vitreux de la couleur du crapaud ; d'un caméléon plus exactement. Sans beaucoup de pudeur, un peu par-dessus la jambe, elle révéla sa zone d'ombre. Jusque-là, je n'avais pas remarqué, ce grain de beauté chatonné juste à l'abord de ses lèvres. Ce qu'elle avait à dire, il fallait maintenant le lire sur les feuilles recto verso d'un livre complètement ouvert. Je n'ai pu retenir ma langue. Par quelques fins allèchements, j'ai réaffirmé ma position, un peu maladroit, un peu zozotant il est vrai, un poil sur la langue. À fleur de peau, elle aussi commençait à balbutier. Malgré cela, je voulais en finir, tout connaître d'elle, car à présent c'était bien elle l'unique sujet. Sans m'inquiéter de quelques fins achoppements, je me suis immiscé dans sa vie privée et voulu tout savoir de ce qu'elle avait dans le ventre. Je ne me contenais plus. J'ai enfoncé le clou. Bientôt, nous n'aurions plus rien à nous dire, elle le sentait bien. Encore et encore, j'ai rebondi sur le sujet. Puis à corps défendant, elle feignit quelques râles de circonstance.

La cité est morte en ce matin du réveillon. Le branle des cloches du temple vient de marquer les 5 h 30. Je dégage d'un geste de ménagère la poussière de neige agglomérée sur la balustrade. En bas, dans la rue, un type en costard titube en chantant. On entend presque le bruit de son haleine qui givre au contact de l'air glacial. Il n'y a de lumière dans aucune des habitations avoisinantes, sauf à une fenêtre de la rue d'en

face. Malgré le froid, j'avais eu envie de prendre l'air. En sortant du lit, j'ai glissé sur un bout de papier qui s'est faufilé sous la commode. Face à la grandiloquence de la ville morte après la fête, à poil sur mon balcon, j'ai gobé d'une seule traite le Pedro Jimenez Tradición sans même le déguster.

Je relis encore le message sur le bout de papier griffonné par cette gerce. « Ton livre ? J'en ai bien aimé quelques passages, mais malheureusement pour toi, on mesure aussi le talent d'un écrivain à la grâce qu'il dispense à appeler un cul un cul lorsqu'il évoque des scènes d'amour. Et, en fait d'amour, je crois que tu n'aimes personne. Arrête d'écrire ! » Mon horoscope m'avait menti, il ne m'avait guère prévenu de ce vif échange et du cruel alignement des planètes qui crucifierait l'extase de cette nouvelle année.

La Gêne, le 2 janvier

Le patron de la *Taverna* avait baissé l'éclairage jusqu'à une lumière propice et réclamé un silence qui ne s'installa partiellement qu'aux premiers pincements de cordes de la mandoline. Les gens fraîchement descendus des cargos de croisières parlaient fort et avaient envie de bien manger et de bien boire plutôt que de s'astreindre à l'écoute circonspecte qu'exige le fado¹⁷.

Dans leur assiette, ces quelques arêtes de poisson mêlées à un reste de salade cuite ressemblaient à leur vie finalement ; deux tas d'os à la recherche d'espoir de fraîcheur qui se fanaient au fur et à mesure qu'ils tentaient de le cueillir. Deux tas d'os échoués sur une île de verdure comme des reliefs de repas sur une assiette qui, pourtant, avait tant régalié. Ils ne s'étaient presque rien dit jusque-là, jusqu'à ce que la chanteuse entame son chant nostalgique et puissant, porté par le jeu délicat de la mandoline et de la guitare.

La chanteuse voilée de noir évoquait la tristesse d'une femme dont le mari marin ne revenait plus de la pêche. La mélodie s'enlisait encore dans la mélancolie quand une étincelle — qui partit des yeux — illumina le visage du couple. Quelle note, quel hasard, quel souvenir déclencha ce sourire ? Peu importe, ils en abusèrent quelques secondes. Ils levèrent leur coupe, firent santé. Et dans le tintement du cristal qui se meurt dans le chaos, comme la brèche invisible qui déchire le verre, leur sourire disparut dans un insoutenable moment de gêne.

Elle attrapa instinctivement son iPhone et fit patiner ses doigts n'importe où sur l'écran. Lui regarda en l'air, cherchant contenance dans un brusque intérêt pour la poutraison du plafond. Elle tenta quelques postures, se frotta

¹⁷ Le fado est un art chanté portugais nostalgique et mélancolique.

les lèvres avec le pouce et l'index, elle ancra l'ongle de son pouce sous ses incisives supérieures. Il régla rapidement l'addition tandis qu'elle s'enveloppait dans son fichu. Puis, elle attendit qu'il la conduise comme le font les couples vieux ; avec les doigts du monsieur plantés en corolle dans l'omoplate de la dame. Et ils filèrent, ils s'enfuyaient à vrai dire. Qu'on ne les voit plus, qu'ils ne se voient plus. Ils avaient trop honte d'être devenus vieux.

La Dame aux fous, le 3 janvier

Mais quelle envie avais-je de marcher ? Quelle envie avais-je à m'arracher de ce transat à boire les vitamines D que le soleil versait généreusement sur ma peau ? Quelle envie avais-je de quitter ce jour débutant, si bien commencé, qui ne pourrait plus que se dérégler ?

En découvrant le véhicule qui doit nous amener à la *levada*¹⁸, je crains le pire ; une camionnette de poissonnier aménagée avec des banquettes où est écrit en gras et en gros « Livraison de thon ». Même Raquel, qui n'a rien d'un tel poisson, hésite un instant à y grimper.

Puis pédibus, les premiers kilomètres traversent des villages surplombant l'océan, on longe des potagers et des jardins garnis de mandariniers. Toujours à flanc de coteau, nous nous enfonçons dans une admirable forêt de lauriers où le vent qui se lève livre les senteurs du rôti du dimanche avec son oignon piqué que ma mère prépara. Je crois en manger. À un moment donné, la vue d'un rat mort gisant sur le sentier nous en apprend davantage sur la faune locale mais nous charge bizarrement d'un étrange pressentiment. Oui, comme je l'avais prédit, la journée allait sans doute se dérégler.

À la sortie d'un bosquet sur un contrefort escarpé, alors qu'appuyé sur une balustrade devant une petite maison pour admirer le paysage en terrasse, on entend un cri de femme.

— Oh gens ! J'arrive vous donner le salut.

Une dame sort du jardin pentu, essoufflée, avec un panier de mandarines toutes fraîches cueillies.

Sans qu'on lui demande quelque chose, elle se met à dissenter sur le temps qu'il fait ; elle souffre visiblement de solitude, elle a besoin de parler. Raquel l'écoute vaguement et acquiesce de temps en temps du chef. Moi, je reluque plutôt les mandarines

¹⁸ Une levada est un canal d'irrigation à flanc de coteaux au Portugal, les plus connus sont sur l'île portugaise de Madère.

potelées et appétissantes. À bouffer. La dame pose le panier sur le rebord d'un muret. Que je ne quitte plus des yeux.

Puis arrive cet instant, où d'avoir assez parlé de la vie en général, on en vient à parler de sa propre vie. Mais, est-ce bien cela, est-ce bien une vie, ce qu'elle nous raconte là ?

La dame habite avec sa vieille mère grabataire et ses deux frères atteints de maladie mentale.

Elle dit :

— Tout allait bien quand ils étaient petits, puis un jour, on ne sait pas pourquoi, quelque chose chez eux s'est déréglé.

Puis, la dame en manque de confident balance d'un seul jet toute sa triste histoire.

Sa mère, que les épreuves et l'âge avaient molestée, qui avait toujours sa tête mais à qui, s'il lui restait des forces, ne servaient plus qu'à ressasser dans sa tête les courts temps de bonheur auxquels elle avait eu droit.

Ses frères de cinquante ans passés qui ne peuvent rien faire seuls et qu'elle doit surveiller constamment jusqu'à en oublier sa propre existence.

Sa solitude, dans ce belvédère splendide mais retiré où il ne passe personne d'autre que quelques touristes étrangers.

Elle dit :

— De temps en temps, je prends la camionnette — le bus local — et vais me changer les idées au Continent, le supermarché de la ville la plus proche. Sinon je deviendrai folle à mon tour, comme mes frères.

Puis après un silence, elle déplace le panier de mandarines de quelques centimètres, se soulage d'un gros soupir et dit encore :

— Oh, mais j'ai eu des amoureux !

Mais que, évidemment aucun n'est resté, car s'ils devaient prendre sa main, ils auraient dû, en plus, gardé serrées celles de ses frères. Et que celui qui avait bien voulu entrer dans sa chambre s'était enfui quand il avait entendu le gémissement de l'un des frères, tordu par terre, pris d'une crise d'épilepsie et

qu'elle dut courir à moitié nue pour le coucher sur le flanc et lui sortir la langue hors de la bouche afin qu'il ne s'étouffe pas. L'amant, avant de refermer la porte, avait vu le regard de la mère assise juste en dessous du crucifix accroché au mur. Ce regard noir et furieux dans un premier temps, qui devait hurler : « Pauvre fille », puis ce regard s'était adouci jusqu'à ce qu'il puisse y lire des marques de reconnaissance, alors elle avait saisi l'avant-bras de sa fille avec sa main cagneuse, lui avait caressé la joue et, misérablement, avait couiné comme un rat, pétrie de fatalisme : « Ma pauvre fille. »

L'histoire est terrible, Raquel essaie de rassurer la dame, elle lui frotte l'épaule tentant d'insuffler dans son geste tout le courage et le tonus qu'elle peut.

Nous quittons la dame, cette prisonnière et sa geôle de douleurs où la forêt de lauriers toute proche n'effacera certainement jamais l'odeur de rat mort que nous percevons maintenant. Quelle vie, quel renoncement ! Je n'ai plus envie de mandarine.

Après quelques kilomètres, nous tombons sur un petit resto de montagne où un vieil homme, gros et engoncé dans sa chemise est assis seul à une table. On le comprit plus tard, parce qu'il n'avait pas arrêté de parler, que ce vieil homme en plus d'être engoncé dans sa chemise l'était aussi dans sa solitude. Il était engoncé de partout ; sa casquette, son pantalon usé, ses chaussures à contreforts et même la soupe préparée par la tenancière semblait engoncée dans son tupperware rempli pour la semaine.

Il nous fait une publicité d'enfer pour cette soupe à l'orge ; que des produits du jardin.

— *Natoural*, miam miam.

C'est vrai qu'elle est bonne, même si elle ressemble un peu à un brouet du moyen-âge, incroyablement nourrissante mais tellement *natoural*.

Comme la journée, nos estomacs allaient se dérégler bientôt. Je l'avais bien dit !

Le vieil homme engoncé nous parle de son unique compagne, une Opel Kadett de 500'000 km. Qui lui est restée fidèle.

Il propose de nous conduire à notre point de départ. En route, à chaque virage au bord du précipice, propice aux haut-le-cœur, le tupperware mal fermé laisse échapper des effluves de soupe d'orge propice aux nausées. Puis soudain la vieille compagne fidèle de notre chauffeur se tait, elle tousse puis s'arrête tout net. Il soulève le capot, ne voit rien qu'il puisse faire.

— Je suis désolé, quelque chose s'est dérégulé. Encore.

Et puis, la casquette sur le ventre comme quand on présente des condoléances dans un ultime engoncement, il s'excuse de nous laisser là.

— Marchez 5-6 kilomètres, puis vous trouverez un village et peut-être un bus qui vous conduira où vous voulez, dit-il en tendant le bras dans la direction de la route à prendre.

Je t'avais bien dit que cette journée serait pourrie et maintenant on doit se taper six bornes à pince sans être sûr de trouver un bus et la nuit va bientôt tomber. Je râle, je maugrée pendant tout le trajet. Raquel, pour ne plus m'entendre, galope devant. Puis, elle vient vers moi, tente de me calmer, me prend par la ceinture et pose sa tête sur mon épaule. Tout ne va pas si mal, pense à la dame et à ses frères !

Raquel se met à sourire. Et là, regarde ! Oublié dans le roc, au lieu de découvrir une chapelle à la Vierge comme on pourrait s'y attendre dans ces virages de montagne catholiques, elle venait de repérer, caché derrière quelques oiseaux de paradis, un panneau bleu sur lequel était imprimé *PARAGEM da Senhora das Loucas* — arrêt de bus de la Dame aux fous.

Début de citation, le 4 janvier

Je lis dans le guide. Au début, paraît-il, l'île était désertique et ce serait les oiseaux qui en portant des graines, qui en couvrant les regs de fientes l'aurait métamorphosée ; qu'elle se tapisse de verdure et de fleurs extravagantes de formes et de couleurs. Mais à compter la rare volaille, qu'elle vole ou non, cette théorie prend à mes yeux, du plomb dans l'aile. Sauf ici, dans ce petit village bananier accroché à la montagne. Il y a des pigeons. Qui roucoulent...

Cela fait une petite heure que l'on marche au soleil avec la copine de Raquel venue nous rendre visite pour la journée. On discute de tout et de rien en regardant les coquettes maisons nichées dans leurs buissons fleuris ; la tête ailleurs en somme. Et, suis réellement surpris quand la copine, brusquement, me lance :

— Tu devrais t'y prendre autrement !

— ???

— Je lis tes textes sur internet, tu sais. J'aime bien..., mais c'est un peu du lancer à la louche, du splash, on sent qu'il n'y a pas de plan. Si tu veux intéresser les gens, il faudrait du consistant, un menu complet, pas un œuf au plat.

— Je...

— Tu fais de l'artisanat ! Essaie de faire plus littéraire, je ne sais pas moi, mets-y des citations de célébrités, Pablo Neruda où Nelson Mandela par exemple. À moins que tu te ne contentes d'un « like » par-ci, d'un « follow me » par-là ?

Je prétexte un soulier délassé pour qu'elle continue devant, rejoindre Raquel. Surtout pour que je puisse digérer une aussi belle franchise. La vache !

Je fais un écart dans une petite allée et fait semblant de rattacher ma chaussure quand une plume virevolte, plane et vient se poser sur le sol. Je lève la tête pour comprendre d'où elle tombe. Et c'est alors que je reçois un truc sur le front, mou,

blanc et froid, qui remet en selle la théorie des fientes. Je suis juste sous un pigeonier, sans doute un élevage qui donne, soit dit en passant, en à-pic vertigineux, sur une large vallée chargée d'un patchwork de bananeraies en terrasse, qui finit par s'ouvrir sur l'océan azur et son horizon galbé.

Quelle sentence aurait trouvé ici Pablo Neruda pour magnifier ce spectacle ? Et dont, on aurait tiré une citation.

Une copine, tu parles ! Où Raquel a bien pu la dénicher celle-ci ?

D'après le guide toujours, les *levadas* sont des rigoles qui vont chercher l'eau dans les rivières du nord pour irriguer les terres du sud. Un peu comme les bisses en Valais. À voir la luxuriance des espaces pentus du sud, à cette théorie-là, je veux bien croire. Ces canaux à ciel ouvert qui longent les vallées à flanc de coteau, en pente douce, offrent aux marcheurs une infinité d'itinéraires jusqu'au cœur de l'île dans une diversité de paysages, d'ambiances, d'odeurs surprenantes.

L'entrée de la *levada* se trouve à 100 mètres à gauche, il faut d'abord descendre un petit escalier en galets et on peut suivre du regard une partie du tracé qui coupe le paysage comme la cicatrice d'une vieille blessure. Il s'enfile et s'endort au fond du val et se réveille dans la vallée d'en face traversant deux ou trois villages jusqu'à ce qu'il aille ronfler définitivement derrière une colline qui ressemble à un gros nez.

Je m'essuie le front et pense me rincer dans l'eau de la *levada* quand un gros coq fier comme un douanier vient barrer le chemin. En guise de dédouanement, je n'ai d'autre choix que de signer le certificat des adhérents à la théorie des fientes qui stipule que lui et ses congénères à plume ont bien travaillé du fion, qu'ils ont bien fertilisé toute l'île.

Et je peux enfin laver ce guano collé sur ce qu'un pigeon avait pris pour un désert. J'oublie mes lunettes, ne m'en rendrai compte que plus tard. Continue la route. Une grand-mère est assise sur un tronc, immobile, comme si elle attendait

l'autocar. Elle tient entre ses genoux un bâton de canne à sucre que les gens d'ici utilisent en guise de canne. Elle porte un bonnet de laine où est plantée une plume de pigeon.

Je pense à cette histoire de citations, mais ici, au gré des espaces traversés, la nature en fournit, et des meilleures, à chaque pas sans même essayer de convertir les profanes à une quelconque intelligence universelle ; juste les yeux, l'oreille et le nez.

Je rattrape Raquel et sa vipère de copine mais heureusement, je m'étais arrangé avec un caillou pour qu'il entre dans ma chaussette dans cette citation... pfff, situation, j'en fait des lapsus. J'arrête pas d'y penser.

Je me dis que Nelson Mandela, Pablo Neruda, pourquoi pas Sacha Guitry et même le René du café du Commerce, tous, s'ils se trouvaient dans ce décor floral où l'air s'imprègne tantôt du camphre des eucalyptus, tantôt de romarin ou de persil sauvage, oui tous, sous ces couverts branchus, face à cette chute d'eau d'où s'échappe une bulle de BD qui appelle « Ohé ! Capitaine, Ohé ! Capitaine », dans le dédale d'un tunnel amorçant un voyage au centre de la terre, suite à la rencontre de Raquel avec Indiana Jones, tous auraient proféré citation non-grata au profit d'une incitation. Une incitation à découvrir cet endroit, une incitation à la marche, à prendre conscience du dehors qui aère son dedans, du précieux de cette exceptionnelle nature qui excite ou remet les cinq sens dans le bon sens.

Nous finissons la marche en descendant un chemin qui borde une rivière, qui termine sa course dans l'océan. Puis, nous rentrons en bus. Je me rends compte que j'ai oublié mes lunettes, me rappelle les avoir laissées au départ de la *levada*, décide d'une expédition en voiture pour les retrouver. Ce sera toujours ça de moins passé avec la copine qui s'incrute. D'ailleurs, elle ne manque pas de citer à mon égard, je ne sais quel poète : « Quand on a pas de tête, on a des jambes. »

Remonté là-haut avant la tombée de la nuit, je trouve mes

lunettes juste avant que le soleil ne baille, qu'il étende ses bras roses sur l'océan et se couche sous l'horizon. Dans le crépuscule, je vois se découper une ombre, c'est la grand-mère à la plume de pigeon toujours assise au même endroit, il semblerait que l'autocar ne soit pas encore passé.

Pas envie de rentrer et revoir cette chipie de copine dont les remarques n'ont cessé de me tourmenter. Vais prendre un café dans le snack-bar tout près de là. Le patron devine que je parle français, il a travaillé en Belgique pendant quelques années. J'évoque cette étrange rencontre avec la grand-mère immobile.

— Oh là là, je vais te raconter l'histoire.

Cette grand-mère, comme tu dis, s'appelle Maria. Plus jeune, elle était la plus belle fille du hameau, tous les garçons étaient un peu amoureux d'elle. Mais son cœur était déjà pris par Luis, un gars qui habitait le village de la vallée d'en face. Ils correspondaient par la *levada*. Chaque matin, Luis lui envoyait un petit mot qu'il glissait dans un tube de canne à sucre et qui flottait jusqu'ici. Chaque matin, elle récupérait le billet qui à sa lecture, illuminait son visage pour la journée. Et elle, pour envoyer ses mots, comme le tube ne pouvait pas remonter le courant, se servait d'un pigeon à qui elle avait appris à voyager car son père tenait un élevage dans une cabane au bord de la route.

— Tu l'as peut-être vue d'ailleurs, elle est toujours en place le long du chemin.

Une fois, pendant toute une semaine, elle n'a rien reçu, elle restait devant la *levada*, à l'endroit où tu l'as rencontrée ce soir, le visage terni par la tristesse. Puis un jour, elle vit arriver sur la *levada* un bateau jaune confectionné avec une peau de banane, des rondelles de bouchons en liège et en guise de voile, des rameaux de fougères. Quand elle découvrit une alliance au fond du bateau, elle en fût folle de joie, elle se mit à danser, à chanter « Luis va me marier, Luis va me marier. » Elle embrassa tous les voisins et voisines qu'elle rencontrait. Elle courut à la

cabane équiper son pigeon mais le trouva mort, sur le dos les pattes en l'air. On sut plus tard que l'un des prétendants de Maria, jaloux, avait zigouillé la bête. Elle fut désemparée et sans plus écouter personne, s'élança le long de la *levada* retrouver son Luis, le cœur battant. À mi-chemin, elle découvrit une forme inerte au fond du précipice, c'était Luis qui avait déroché. Lui aussi n'avait pas pu retenir son élan et s'était élançé de tout son amour le long du canal. Pendu autour du cou de Luis, on retrouva le deuxième anneau.

Alors depuis, Maria attend au bord de la *levada*, de temps en temps, elle répète à qui veut l'entendre : « Il va venir ce message, ça prend simplement du temps de tout là-haut où Luis habite maintenant. »

Je descends rejoindre Raquel, même si je devrais affronter sa chipie de copine. Pas question de jouer le pleutre après une histoire pareille. Mais elle est partie.

Je dépose ce récit sur mon smartphone. Mais subitement je le trouve mièvre ; il ne plaira qu'à une poignée de ménagères. Il est, oui, il est splash, il faut du sel. Que je sale l'œuf au plat avec du Martin Luther King, que je l'épice avec du Mahatma Gandhi. Oui mais, où aurait-il posé son rouet sur ces étroits sentiers construits sur le vide. Et puis merde qu'elle aille au diable. Il y en a tellement de ces citations dans les dictionnaires, la plupart volées aux petites gens par des auteurs arrivistes. Qu'elle écrive ce qu'elle veut, tant qu'elle en a envie, qu'elle me lâche les basques. Je ne me suis jamais pris pour un écrivain, je veux juste raconter mon voyage et c'est tout. J'arrête, *car c'est bien une fois le livre refermé que sa lecture commence*¹⁹.

Fin de citation.

¹⁹ Citation de petites gens.

Remerciements

Il m'arrive régulièrement de recevoir de jolis messages lorsque je publie mes histoires sur les réseaux. Cet enthousiasme aura certainement été la principale source de motivation à la publication de cet ouvrage : une sorte de merci. Ces commentaires, comme de petites rivières, ont servi d'affluents au texte de présentation en quatrième de couverture.

Des vagues de gratitude également à Daniel Musy pour ses conseils et son ardeur à porter le projet, à Jocelyne pour son aptitude à débusquer les coquilles et à rester patiente face à Olivia et Raquel.

Merci à Joanne Matthey pour la composition graphique de la couverture et à l'imprimerie Monney, notamment pour la disponibilité de son équipe.

LES CINQ SAISONS

Table des matières

Le Printemps

| | |
|----------------|----|
| À tire-d'Aigle | 10 |
| Point-virgule | 13 |
| La Chatte | 15 |
| Le long Gris | 17 |
| La Corona | 20 |
| Confusion | 23 |
| La Cloison | 28 |
| Le Message | 32 |
| Gazon maudit | 34 |

L'Été

| | |
|----------------------------------|----|
| La Messe | 38 |
| Le Musso du Rocher de Tablettes | 40 |
| Vertical | 47 |
| Le Village | 49 |
| L'Orphelin | 52 |
| À leurs pieds, je vivrai heureux | 55 |
| Le bonheur est dans le pain | 63 |

L'Entre-saison

| | |
|-------------------------------|----|
| Romand noir | 70 |
| Fake news | 73 |
| L'Alliance | 76 |
| Le vieux Tiba | 88 |
| La Lame | 97 |
| Le Coq qui ne mourrait jamais | 98 |

L'Automne

| | |
|------------------------|-----|
| Le Résilient | 102 |
| Le Somnoleur | 107 |
| Redondance | 111 |
| L'Anagramme de Pierre | 114 |
| Le Passe du Sans-Souci | 116 |

L'Hiver

| | |
|----------------------------------|-----|
| La Ballade des gens couillus | 120 |
| Infusion | 123 |
| Les Mots justes | 126 |
| Artemisia | 129 |
| Le Susten (Conte de Noël) | 135 |
| Les Pieds cassés (Conte de Noël) | 138 |
| Effusion | 141 |
| La Gêne, le 2 janvier | 145 |
| La Dame aux fous, le 3 janvier | 147 |
| Début de citation, le 4 janvier | 151 |
| Remerciements | 159 |

Du même auteur

Villes, grandiloquences, presque un roman, Éditions SUR LE HAUT, 2019

Aux Éditions SUR LE HAUT

Luc Allemand, *Martinovka*, 2021

Claude Alain Augsburgers, *L'illusion d'exister*, 2022

Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022

Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022

Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020

Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020

Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),

Vieillesse, mon beau souci, 2020

Pascal F Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019

Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Mattäi*, 2020

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019

Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020

Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020

Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022

Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020

Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022

Edgar Tripet, *Exils*, 2022

Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022

Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022

Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022

Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage composé par l'éditeur
Couverture réalisée par
Joanne Matthey, codco.ch
La Chaux-de-Fonds

Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
août 2022

ISBN 978-2-9701473-5-0



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur-es de l'Arc jurassien

LES CINQ SAISONS

nouvelles

Au fil des saisons, en quelques mots parfumés, on s'enfile dans les paysages évoqués, on y rencontre des personnages familiers savoureux ou quelquefois exaspérants. Cette plume authentique nous rend complice et léger face aux situations cocasses du quotidien ou de la vie à deux ; ceci avec régal pour l'âme et le cœur.



Pascal F. Kaufmann est né à La Chaux-de-Fonds en mars 1961. Ce fils de paysan-écrivain devient technicien et travaille dans ce milieu horloger qui a façonné l'histoire des Montagnes neuchâtelaises. Comme citoyen, il s'engage politiquement pour défendre sa région et ne pas laisser la place aux extrêmes. Il nourrit régulièrement son site pascalfkaufmann.net de ses récits.



ISBN 978-2-9701600-2-1

